

OBJECTIF 3000

Les Aventures de l'Aveugle et du Paralytique
Tome III



Pico de Veleta - 3392 m, Sierra Nevada (Espagne)

Grande Diagonale d'Europe de COPENHAGUE à MALAGA
du 26 mai au 15 juin 2002

Eh bien, je m'ennuie en auto, et je me plais à vélo.

J'entreprends tous les ans une semblable randonnée comme une cure physique et morale. C'est une véritable régénération corporelle que j'éprouve, à mesure que j'élimine par tous les pores de ma peau, à grands flots de sueur, les toxines et déchets que dix mois de Paris ont accumulés en moi, cependant que j'absorbe à grands traits l'oxygène dans le libre vent, et que je fixe sans peine toute la nourriture qu'un parfait appétit me permet de digérer. Je me remets à neuf, j'en suis sûr, je le sens.

Docteur James RUFFIER

Voyage à bicyclette de Paris à la Méditerranée -1926

A nos épouses,

pour leur compréhension

A nos amis Saristes,

pour leur fidèle amitié

A nos anges gardiens,

pour leur espièglerie

A la Petite Sirène,

pour cette belle Aventure...

Francis et Gilbert

L'Aveugle et le Paralytique

Il était une fois...

« ...au loin, tout loin en plein Océan, à l'endroit le plus profond, le palais du roi de la mer ; les grandes murailles sont de corail et les grandes fenêtres en ogive sont de l'ambre le plus transparent...

Dans ce palais vivaient le roi qui était veuf et sa vieille mère qui gouvernait la cour... Elle élevait, avec le plus grand soin ses six petites filles, les princesses de la mer ; elles étaient toutes de bien jolies enfants ; mais la plus jeune était la plus ravissante...

Sa plus grande joie était d'entendre parler de la race des humains qui habitaient au-dessus des eaux. Elle câlina tant sa grand-mère, que celle-ci lui raconta en détail tout ce qu'elle savait des hommes et des animaux... Ce qui la frappait beaucoup, c'est que sur la terre les fleurs répandent des parfums, tandis que celles de la mer ne sentent pas ; que les forêts y sont vertes et que les poissons qui s'agitent dans les arbres chantent si merveilleusement. La grand-mère disait poissons au lieu d'oiseaux, parce que les petites princesses, n'ayant jamais vu d'oiseaux, n'auraient pu s'en faire une idée...

Quand vous aurez atteint votre quinzième année, disait la grand-mère, vous aurez la permission de monter à la surface des flots, de vous reposer au clair de lune sur les rochers, et de regarder passer les navires des hommes. Vous verrez alors des forêts et des villes. »

Enfin la petite princesse obtient l'autorisation d'aller découvrir le pays des humains et...

« Plus elle approchait des humains, plus elle se sentait d'affection pour eux... Leur monde lui paraissait bien plus vaste que le sien ; n'avaient-ils pas, outre la mer qu'ils traversaient dans tous les sens, les montagnes plus hautes que les nuages, les forêts, les champs qui s'étendaient à perte de vue ? »

Chacun sait ce qu'il arriva à la Petite Sirène : amoureuse d'un beau prince, elle demanda à la sorcière de lui donner deux jambes, en échange de sa voix, qui était la plus belle du monde... Le prince se prit d'une très grande affection pour elle, mais il épousa une princesse humaine... et la petite princesse de la mer disparut pour toujours. Elle rejoignit le royaume des filles de l'air...

« Dans trois cents ans, nous voguerons ainsi vers le royaume de Dieu » dit l'une de ses nouvelles compagnes. « Nous pouvons même y parvenir plus tôt. Quand, invisibles, nous entrons dans les demeures des humains, et que nous y trouvons un enfant qu'assiègent de mauvaises pensées, si, par notre souffle, nous pouvons les écarter et si l'enfant, au lieu de devenir méchant, reste bon et continue d'être la joie de ses parents, alors notre temps d'épreuve est abrégé d'un an ; mais il est augmenté d'un jour si notre effort n'est pas suffisant pour chasser les idées mauvaises de l'esprit de l'enfant. »

C'est ainsi que se termine le célèbre conte de Hans Christian ANDERSEN, le plus populaire et le plus illustre des écrivains danois, qui mourut à Copenhague en 1875.

Depuis le début du XX^e siècle, les humains de la terre entière viennent à Copenhague pour admirer la très belle statue de bronze de la Petite Sirène, sculptée par Edward Eriksen. C'est le richissime patron des brasseries Carlsberg qui la fit poser sur un rocher, le dos tourné à son ancien royaume et à de bien vilaines usines. Elle contemple d'un air triste ce qu'est devenu ce monde des humains qu'elle a tant aimé. Aussi menue que la statue de la Liberté est grande et que la Tour Eiffel est haute, elle est pourtant autant célèbre et courtisée que ses consœurs.

Mais peu de ses visiteurs savent que cette statue n'est qu'une image de la petite jeune fille qui sacrifia sa queue de poisson pour gagner l'amour de son prince chéri. Depuis près d'un siècle et demi, fille de l'air en chemin vers le royaume de Dieu, elle souffle des paroles de sagesse aux enfants de ce monde. Mais la tâche est ardue car les petits humains sont de moins en moins sages. Lassée de recevoir des journées supplémentaires plutôt que des années de boni, notre Petite Sirène, a décidé de s'intéresser à des enfants un peu moins jeunes dans leur corps mais encore très gamins dans leur tête...

Il était une fois...

« ... deux humains, sexagénaires et amoureux de leur bicyclette, leur «Petite Reine», prénommés Francis et Gilbert ¹, qui s'étaient mis en tête, en cette année 2002 - dont le millésime est un symbole de jeunesse et d'amour, un face à face beaucoup plus romantique que le 69 des paillardises estudiantines - d'atteindre, voire de dépasser, l'altitude de 3000 m dans la Sierra Nevada.

Cet objectif paraîtra dérisoire à tous les bipèdes accoutumés à courir les crêtes alpestres et andines, le vélo muletier sur l'épaule, ou encore aux princes du trekking, habitués à arpenter des sentiers à plus de 4.000 mètres d'altitude sur les faîtes himalayens et atlasien. Pouf ! 3.000 m ! Une taupinière, Messieurs les matamores, ricanent-ils avec une moue méprisante !

Mais ces moqueurs ne savent pas encore que l'OBJECTIF 3000 de nos deux intrépides, s'inscrit dans le cadre d'une Grande Diagonale d'Europe, "kolossal" triptyque vélocipédique qui consiste à enchaîner - sans période de récupération - une EuroDiagonale, puis une Diagonale de France et enfin une nouvelle (et différente de la première) EuroDiagonale. Le tout en respectant les deux contraintes diagonalistes que sont le respect des délais impartis (calculé sur une distance journalière de 175 km hors de nos frontières et de 280 km sur le sol national) et l'autonomie totale, même si la présence ou l'hospitalité d'amis en cours de route est parfaitement admise.

Et c'est bien là que réside la principale difficulté de l'entreprise. Courir deux lièvres à la fois est, comme chacun le sait, un choix particulièrement risqué. Et, répétons-le, un choix présomptueux puisqu'il s'agit, dans le même temps, de faire de l'alpinisme et d'arriver à l'heure pour prendre l'avion du retour »

Un objectif étant fait pour être atteint, nos deux "héros" (entre guillemets, parce qu'il n'ont pas cette prétention) qui ont la chance de posséder des têtes solides dans des corps sains, ainsi qu'une expérience des vieux singes², sont partis à la rencontre de la Petite Sirène un beau dimanche de mai et parvinrent au septième ciel par un très lumineux jeudi de juin. Mais leur route fut longue, semée d'embûches, d'humains hostiles et d'amis sincères, de pistes excellentes et de trottoirs pervers, d'amphitryons dédaigneux et d'hôtesse accueillantes, d'incidents mécaniques et de maux de dents, de traversées en bacs et de voyages en avion, de chauds et de froids, de vent et de pluie, de Bleus et de Noirs presque bleus...

Bref ce fut une belle aventure, un véritable conte qui vous sera rapporté par un auteur anonyme, dont on peut regretter qu'il ne soit pas le grand Hans Christian ANDERSEN lui-même... à moins qu'il n'ait passé sa plume à la Petite Sirène ? ³

La page suivante situe le projet dans l'espace européen et apporte au lecteur une image des deux "vedettes" de cette aventure - Francis à gauche et Gilbert à droite - et du Pico de Veleta, leur OBJECTIF 3000. Quant à la Petite Sirène, qui sera elle aussi du voyage, que peut-elle bien cacher derrière ce visage énigmatique ?

¹ par ailleurs, dénommés l'Aveugle et le Paralytique par autodérision...

² l'épopée a été initiée en 1997 par un périple de plus de 4.700 km autour de l'Hexagone national - cf. « Le tour de France de l'Aveugle et du Paralytique » - et poursuivie trois ans plus tard par un raid trans-européen de près de 3.500 km de Vienne en Autriche (Wien pour les germanophobes) à Lisbonne (Lisboa pour ceux qui savent chuintier) en passant par Strasbourg et Hendaye, une autre Grande Diagonale d'Europe - cf. « A Chacun son Cap Horn ». Les deux récits sont disponibles et téléchargeables sur le site www.gilbertjac.com

³ tout ce qui concerne les aspects techniques et pratiques de ce raid a été reporté dans une annexe "in fine" ; on y trouvera, en particulier, un aperçu sur la construction du projet, le détail de l'itinéraire avec les cartes, le tableau récapitulatif de l'arithmétique de chaque étape, le matériel utilisé et la fiche individuelle des deux intrépides.

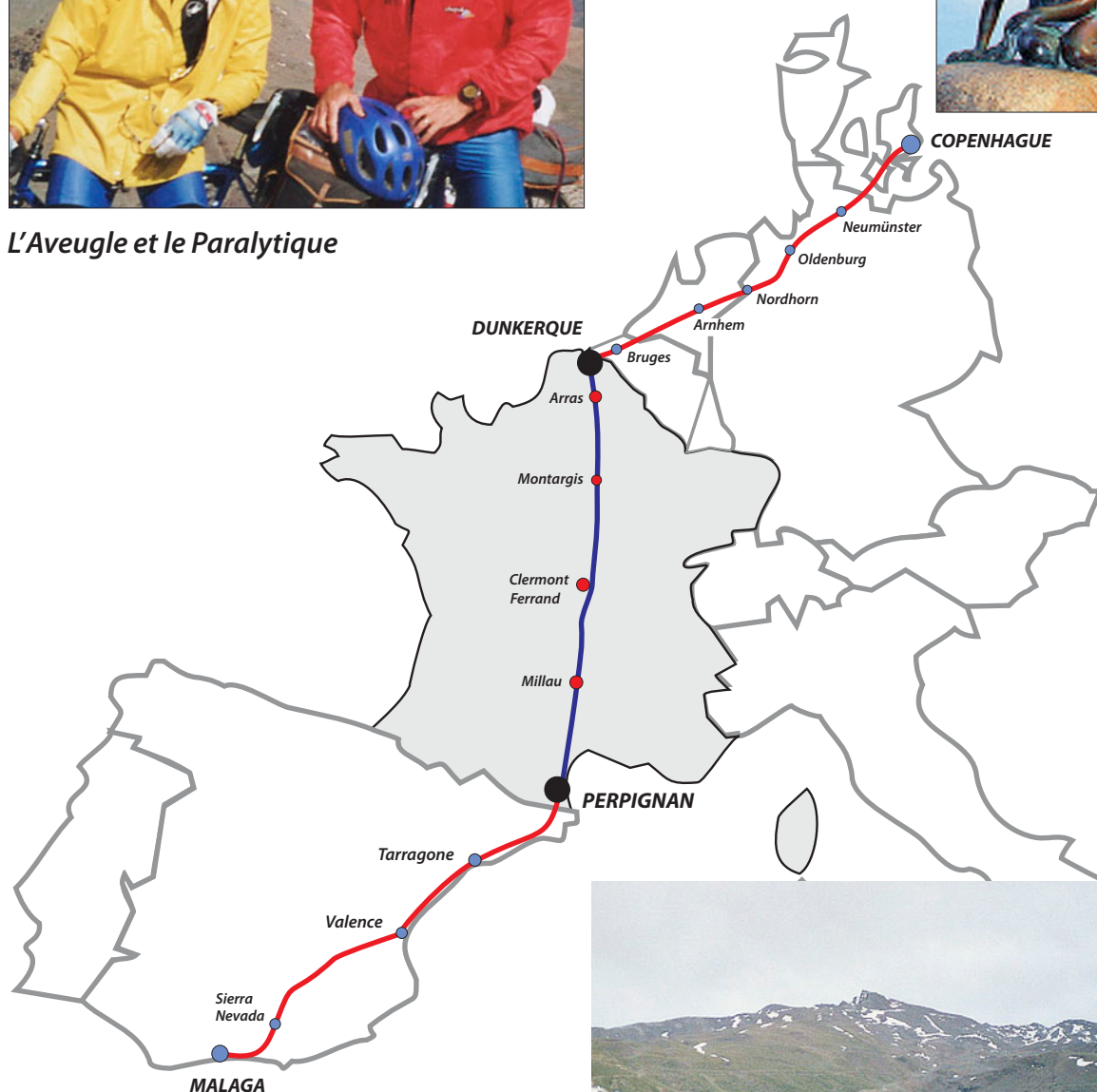
Objectif 3000 dans la Sierra Nevada...

... avec 3.400 kilomètres d'élan



L'Aveugle et le Paralytique

La petite Sirène



Au terme de la plus haute route d'Europe, le Pic de Veleta, 3392 m

Chapitre I - DE L'EUPHORIE AU DESESPOIR

Où il est beaucoup question d'aéroport et d'auberge de jeunesse...

Francis et Gilbert se sont levés de bon matin. Ils ont chacun un double rendez-vous. D'abord avec Air France, l'un à Bordeaux-Mérignac, l'autre à Lyon-Saint-Exupéry ; ensuite avec leur compère, puisque leur préoccupation, première et commune, est de reconstituer leur duo au plus vite. Cette réunion devrait avoir lieu dans l'une des salles d'attente de l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle, immense usine internationale où les humains du monde entier s'agitent en tous sens, courent, s'énervent et s'angoissent pour embarquer dans d'énormes oiseaux de métal, puants et bruyants.

Depuis ce funeste onzième jour du mois de septembre 2001, quand la folie des humains a atteint l'un de ses paroxysmes – n'existerait-il pas une compétition internationale dans l'horreur, sponsorisée par les marchands d'images ? – l'accès aux avions est beaucoup plus surveillé et les délais d'enregistrement ont été doublés. Et l'on ne passe pas inaperçu, à Bordeaux ou à Lyon, lorsqu'on pénètre dans ces espaces aseptisés, où une voix du troisième type lance à flots continus des appels à la vigilance, en véhiculant d'une main un grand carton qui roule, tout en transportant de l'autre d'étranges sacs et un casque de cycliste.

Embarquements sans problème, mais non sans angoisse...

Mais tout se passe pour le mieux en Aquitaine comme en Lyonnais. Les "Petites Reines" soigneusement encartonnées sont étiquetées et enregistrées directement pour Copenhague, avec le plus grand flegme par les jeunes hôtesses d'Air France. La chef d'escale de Saint-Exupéry prend même la peine d'expliquer à Gilbert que *« généralement tout se passe très bien, même les correspondances... Leur habituelle cliente est Jeannie LONGO (quel honneur, pense le Paralytique d'être associé à cette Grande Reine de la bicyclette !) ... bien que... la dernière fois à son retour des Etats Unis, ses vélos (ah bon ! Parce qu'elle en emmène une demi-douzaine ?) n'étaient pas là... et qu'elle se souvient que la dame fit l'un des plus beaux scandales que l'on ait jamais vu dans cet aéroport »*.

Cette petite anecdote ne perturbe pas l'optimiste qu'est Gilbert, toujours confiant sinon Candide, surtout avec l'euphorie qui l'anime quand il se trouve ainsi au seuil d'une aventure si longuement préparée et si impatientement espérée. Eliane, son épouse qui est venue le véhiculer jusque là, est beaucoup moins souriante : elle n'aime pas ce raid et cette Diagonale de France qui ne lui présage rien de bon. Elle est aussi assez déçue de constater – ah, les femmes ! – que toute l'énergie qu'elle a dépensée pour mettre des obstacles à la réalisation de ce projet a été inutile. Elle ne goûte pas du tout sa défaite. Les adieux sont simplement conjugaux et rendez-vous est pris au même endroit trois semaines plus tard.

De son côté, Francis effectue les mêmes opérations quelques heures plus tard, sans aucune anicroche et sans référence à la colère de la multiple championne du monde. Il est heureux que ladite dame ne soit pas bordelaise, car sa mésaventure n'eût pas manqué d'inquiéter un peu plus ce cher Aveugle, d'un naturel anxieux. Quel sinistre présage ! Déjà qu'il ne dort plus avec la sérénité nécessaire depuis plusieurs nuits – quelle idée a-t-il donc eue d'aller consulter des récits faisant état de la violence des vents dominants de secteur sud-ouest dans les plaines bataves et saxonnes ? – il était inutile d'ajouter encore à l'angoisse qui l'étreint. Il a une autre bonne raison d'être préoccupé, Francis : la durée de son escale à Paris est d'une heure seulement, ce qui est bien court pour le transfert de sa randonneuse d'un avion à l'autre. Et pour ne rien arranger, son Airbus quitte le tarmac avec quinze minutes de retard. Aie, aie, aie...

Ignorant tout de cette angoisse, Gilbert a déjà commencé sa longue attente à Roissy dans la salle d'embarquement du vol pour Copenhague. Il s'est installé avec un paquet de journaux, car la presse abonde dans ces lieux de transit.

Mais ni les événements du monde – le plus souvent consternants, voire effroyables, puisque dans la presse écrite, le bien qui ne fait pas recette est totalement exclu – ni la préparation des Bleus – le journal L'Equipe estime à une sur quatre "nos" chances de faire un doublé mondial – ne parviennent à l'intéresser. Il ne voit déjà plus ce qui l'entoure. Il savoure ces heures qui précèdent l'entrée en Diagonale, ces instants de transition entre l'ordinaire et l'extraordinaire, cette phase de recueillement qui précède l'adoubement.

Inventaire des connaissances

Loin de l'agitation qui l'entoure, son esprit voyage dans cette Scandinavie dont il ne connaît pas grand chose : quelques clichés glanés au fil de ses lectures et de ses rencontres avec « ceux qui y sont allés ». La beauté des fjords norvégiens, le jour sans nuit du Cap Nord, la préservation de la nature, le modèle économique et la protection sociale, la libération des mœurs, la beauté des filles et le coût de la vie.

Du Danemark, outre Andersen, sa Petite Sirène et son Vilain Canard, il possède bien la technique du Léo (culture de base d'un "papy" consciencieux !), il connaît les bières Carlsberg et il salive devant les chaînes Bang et Olufsen, inaccessibles chefs d'œuvre du design moderne qui l'ont toujours fasciné. Il sait aussi que Copenhague est une gigantesque agglomération (plus d'un million d'habitants) que des milliers de cyclistes parcourent en tous sens et en toute sécurité. On lui a dit encore que le coût d'une nuitée dans un modeste hôtel du centre était exorbitant (au moins 600 couronnes soit 80 euros). Mais cela ne le préoccupe pas car une chambre a été réservée dans une Auberge de Jeunesse, par le fils d'un ami cyclo rochelais pour un prix trois fois moins élevé. Il imagine un pays plat, qui ressemble à la Flandre maritime, avec des canaux dans tous les sens et de jolis ponts à bascule.

Du Schleswig-Holstein et de la Basse-Saxe, il ne connaît rien, sinon que dans le premier de ces "Länder" du Nord de l'Allemagne, il aura à traverser une "petite Suisse", synonyme pour lui de relief, de grasses prairies et de noires forêts, de villages fleuris et bien propres. La Basse-Saxe serait, à l'inverse, une région plate et fortement industrialisée dans laquelle il a pris le plus grand soin d'éviter, en traçant l'itinéraire, les grosses agglomérations de Hambourg et de Brême. Mais il avait bien aimé la traversée de la Bavière et du Bade-Wurtemberg deux ans auparavant, malgré de détestables conditions climatiques. Le souvenir de l'étape dans l'auberge campagnarde de Lili Schumacher⁴ l'émeut encore aujourd'hui. Notre Candide tient pour négligeable les mille kilomètres qui séparent la Lili bavaroise de sa consœur du Holstein, ce qui revient à dire que l'accueil d'une hôtesse ardennaise est le même que celui de sa consœur ariégeoise. Trouvera-t-il une Lili Schumacher dans le grand Nord germanique ? « *That's the question !* » comme on s'interroge désormais en dialecte européen !

Les pays du Benelux sont d'autres inconnus pour Gilbert. Concernant la Hollande, il se souvient des paroles d'un élu fédéral de la FFCT⁵ qui vantait un jour devant lui le réseau de nos innombrables petites routes, bien préférable, selon lui, au "ghetto" des pistes cyclables néerlandaises. Nous ne sommes pas en voie de développer notre réseau national de voies réservées aux cyclistes, avec des avocats comme ça ! Il connaît aussi les bières Amstel et Heineken – sa préférée – et le fameux Amsterdamer qu'il utilisa pour embaumer ses proches quand il fumait la pipe. Mais l'image des Pays-Bas qui lui revient présentement en mémoire est une extraordinaire photo aérienne des champs de tulipes de Yann Arthus-Bertrand. Fabuleux tableau que nous offre parfois la nature. Mieux que le plus éclatant des Vasarely ! « *Y a-t-il encore des tulipes fin mai ?* » se demande le Paralytique qui n'est pas – du tout – expert en matière horticole.

De la Flandre belge, il sait qu'on y parle une langue énigmatique et que Bruges – où une étape a été programmée – est la "Venise du Nord". C'est aussi la seule ville qui mérite un détour (selon l'habituelle formule du Bibendum Michelin) tout au long de l'itinéraire de Copenhague à Dunkerque. Car le parcours a été tracé au plus court et au plus tranquille, en évitant soigneusement toutes les agglomérations qui, elles aussi, auraient sans doute mérité une visite.

Franchissant d'un seul bond les provinces françaises et espagnoles, Gilbert est déjà au pied de la grande Sierra andalouse. Il se souvient d'une photo de cette cordillère enneigée, à l'arrière plan de l'Alhambra de Grenade. Cliché aussi classique sur les affiches des agences de voyage que le Palais des Doges ou la Grande Pyramide.

4 cf. «A chacun son Cap Horn» page 27

5 Fédération Française de Cyclo-Tourisme

S'il connaît aussi les noms de Veleta - 3392 m d'altitude – et de Mulhacén – sommet de la Sierra Nevada et "Mont-Blanc" de nos cousins espagnols avec 3478 m -, c'est parce qu'il a lu les récits de ceux qui ont hissé leur bicyclette jusqu'à ces sommets (ils abondent !) et qui ont bien voulu raconter leurs aventures (ils sont beaucoup plus rares!⁶). Il pressent que l'OBJECTIF 3000 est totalement aléatoire au mois de juin car, plus que leur degré de fatigue, ce sera au grand ordonnateur du climat de décider de la praticabilité de la route. Le Montpelliérain Bernard Loisel ne dut-il pas marcher à quatre pattes en traînant sa randonneuse pour franchir certains passages particulièrement verglacés, alors que la veille le temps était caniculaire ?

Mais il est bien trop tôt pour s'inquiéter de cela. Gilbert croit en sa chance, en dépit de l'espièglerie de l'ange gardien de son compère Francis. Car il est désormais convaincu que c'est bien le protecteur de l'Aveugle qui s'acharne à lui opposer des vents contraires et à le doucher autant que faire se peut. Il y voit sans doute une façon de valoriser les performances de son protégé qui, sans ces aléas contraires, n'aurait pas eu un aussi grand mérite à construire son remarquable palmarès. Le Paralytique est confiant : son Chérubin est beaucoup moins taquin et depuis quelques temps, il serait fort amoureux d'une fille de l'air qui ressemble étrangement à une sirène, la queue de poisson en moins et deux ailes vaporeuses en plus...

Retrouvailles

Ding... dong... « ...votre attention, s'il vous plait... Les passagers du vol Air France 2350 pour Copenhague sont invités à se présenter porte 14A pour embarquement immédiat... Ladies and gentlemen... »... Gilbert sursaute, surpris par ce retour supersonique des pentes de la Sierra à la fourmilière de l'aéroport. Déjà, un important troupeau s'est agglutiné devant le guichet de ladite porte 14A... Mais où est l'Aveugle ? Finie la douce béatitude, les rêves, les Chérubins et les filles de l'air ! Ce cas de figure n'avait pas été prévu. Faut-il embarquer et attendre à Copenhague ou refuser de partir seul ? Pour faire un duo, il faut au moins être deux...

Le troupeau commençant à s'amenuiser, Gilbert se dirige vers le steward qui semble n'être là que pour servir de garde du corps à la pétulante hôtesse qui vérifie les cartes d'embarquement quand... il aperçoit, avec le plus grand plaisir, son compère fort occupé à remettre en place dans une sacoche tout le petit capharnaüm médico-technico-documento-utilitaire sans lequel l'Aveugle ne saurait entreprendre un voyage au long cours et qui – le Paralytique en est témoin – a montré son extrême utilité à de nombreuses reprises. Dans l'immédiat, il lui a fallu convaincre la jeune et vigilante fonctionnaire de la sécurité aérienne qu'il ne pouvait partir sans ces trésors indispensables à sa survie dans la jungle danoise, tous menus objets ne présentant aucun caractère susceptible d'être utilisés pour un détournement. A coup sûr ébahie et, dans le même temps, convaincue du pacifisme de cet étrange passager, la "bleuette sécuritaire" laisse enfin passer un Francis dont l'humeur commençait à passer du flegmatique au sanguin, voir au colérique, sous l'action conjuguée d'une montée d'adrénaline et d'un excès de bile noire...

Soulagés et fort d'heureux de reconstituer leur couple, nos deux sexagénaires prennent encore le temps d'une étreinte complice – « um grande abraço ! » disent les Brésiliens, experts en la matière – avant de se présenter en dernière position – ou peu s'en faut – au guichet d'embarquement. Les sièges qui leur ont été attribués, sont le 7A côté fenêtre pour Gilbert et le 7C côté couloir pour Francis. Comme le 7A est déjà pris par un mortel fort occupé à contempler par le hublot le manège des engins de manutention, Gilbert opte pour le fauteuil 7B, ce qui permet aux deux compères d'ouvrir un pacifique mais fondamental débat sur le thème suivant : sachant que les coupons de vol ont été présentés à plus de deux heures d'intervalle, quelle est la probabilité d'obtenir deux sièges pratiquement côte à côte dans une cabine de 150 places ?

- forte prétend Francis, l'analyste méthodique, qui croit à l'existence de critères propres au système d'enregistrement d'Air France, car les deux billets étaient "jointes" au moment de l'achat dans une agence de Bordeaux,

- nulle soutient Gilbert, le fataliste rêveur, qui veut voir dans cette "incroyable coïncidence" un très favorable signe du destin...

Autre signe favorable : Francis aurait aperçu son "grand carton qui roule" sur un chariot. L'espoir est donc grand que sa randonneuse soit parvenue à faire le changement d'avion malgré le temps d'escale raccourci d'un bon quart d'heure.

6 par exemple Pierre Roques – « Folies andalouses », LE RANDONNEUR, n°19 – mai 2002

Comme c'est l'heure du déjeuner, le personnel assure le traditionnel service de bord, qui se caractérise de nos jours par des plateaux de plus en plus petits, par des portions de plus en plus congrues et par des boissons de plus en plus médiocres. Personne ne réclame, sinon un quignon de pain sec ou une seconde ration d'un vin rouge de très bas de gamme... Les terriens qui voyagent sont aujourd'hui tellement conditionnés qu'ils avalent n'importe quoi et disent encore merci au chef de cabine avant de quitter l'avion, sans doute pour lui exprimer leur soulagement d'en sortir sains et saufs et d'avoir échappé à un crash sur une « Tower ». Drôle d'époque...

L'inconnu du siège 7A est un Danois, fort civil, qui pratique la langue anglaise avec une grande aisance. Il nous fait très courtoisement une rapide présentation de sa bonne ville de Copenhague que l'Airbus contourne pour préparer son atterrissage. La forte nébulosité qui voile le panorama permet quand même de deviner la grande extension de l'agglomération et d'apercevoir l'interminable pont de l'Øresund, récent cordon ombilical tendu entre le Danemark et la Suède.

Une randonneuse manque à l'appel...

L'Airbus roule longuement avant de trouver sa place. La foule des passagers s'est levée d'un seul élan comme si un soudain fluide glacial avait été déversé sur les sièges. En vieux routards, les deux complices restent assis et s'intéressent au ballet des manutentionnaires qui commencent déjà à vider les entrailles de l'avion. L'Aveugle, qui est aussi bon observateur que le Paralytique est bon pédaleur, repère le premier un chariot qui s'éloigne avec un "grand carton qui roule". Un seul ! Son regard devient noir car « *il lui a bien semblé que ce carton n'était pas le sien...* ». Il craint déjà le pire. Gilbert, inaltérable dans son optimisme, prétend que le chariot était bien trop loin pour identifier l'objet et que, les deux vélos ayant été embarqués avec un laps de temps important, il est normal qu'ils ne soient pas ensemble... Mais ces arguments ne ramènent pas le sourire sur le visage de Francis... qui se précipite vers la salle de remise des bagages. Gilbert, qui doit trotter pour "garder sa roue", se dit que les enquinements commencent et que si la Petite Sirène est tombée sous le charme du diabolon sadique de Francis, la partie est vraiment très, très mal engagée...

Tout au fond de l'immense salle, deux vélos... sont symbolisés sur le mur blanc. Tout est prévu : des tubes pour suspendre les machines, des tablettes pour poser les bagages, un gonfleur pour les roues. La grande classe ! Naturelle pour un peuple amoureux de la bicyclette.

C'est à cet endroit que Francis se précipite et c'est là que surgit un tracteur et sa remorque chargée d'un seul "grand carton qui roule". Un seul ! Celui de Gilbert. Le rapide échange en anglais avec le jeune homme qui pilote ce mini-train laisse un petit espoir (« *I'll go back to see...* » – il va retourner à l'avion, pour voir, au cas où...) parce qu'il faut toujours y croire... Mais son air blasé et le geste qu'il a fait pour désigner le comptoir « *SERVISAIR* » à l'autre extrémité de la salle est significatif. Le vélo de Francis est resté en rade à Paris et c'est désormais au service de suivi des bagages égarés de prendre les choses en main.

L'euphorie du départ et des retrouvailles est bien oubliée. Une sourde angoisse commence à poindre. L'absence du second vélo étant rapidement confirmée, Francis se dirige vers le bureau des réclamations tandis que Gilbert commence le déshabillage de sa randonneuse. Il la trouve passablement secouée par son voyage, malgré sa protection cartonnée, et même blessée au niveau du cintre qui a perdu ses deux bouchons et un morceau de sa gaine de mousse. Décidément, les manutentionnaires aéropostaux sont des tortionnaires !

Tandis que Gilbert entreprend la remise en état de sa monture, Francis puise dans toutes ses ressources linguistiques (la langue française est inconnue dans le hall des « *luggage* » de l'aéroport de Copenhague) et dans ses (assez réduites) réserves de self-contrôle, d'abord pour faire la queue – car il n'est pas la seule victime de l'incurie des compagnies de transport – et ensuite pour expliquer son cas. Il exécute cette tâche avec brio puisque, avant même que Gilbert ait remis sa Berthoud⁷ en état de marche, Francis est de retour avec les éléments suivants :

1) l'arrivée du prochain vol d'Air France en provenance de Roissy-Charles de Gaulle est prévue pour 18h00 (... il est à peine 15 heures !)... et il n'est pas du tout impossible – pour ne pas dire probable, traduit Candide – que le vélo soit du voyage ; optimisme tout à fait légitime dans la logique cartésienne de notre duo d'ingénieurs... Mais tout à fait incompatible avec le fonctionnement chaotique d'un aéroport parisien un dimanche après-midi...

7 publicité absolument gratuite et méritée pour cet excellent fabricant de vélos de Pont-de-Vaux (71)

2) dans le pire des cas, le "colis manquant" sera livré en début de matinée à l'adresse donnée par son propriétaire, en l'occurrence l'Auberge de Jeunesse Amager. Francis a demandé (exigé ? imploré ?) une livraison à huit heures précises et il a obtenu un O.K. qui en langage international signifie : « *Tu verras bien quand il arrivera...* »

Techniques pour patienter dans un aéroport

Le duo décide à l'unanimité d'attendre, avec confiance le vol de 18 heures. Débuter une conquête des cimes par une attente de plus de trois heures dans une salle de transit de bagages, sans le moindre bar, un dimanche après-midi, est une épreuve particulièrement pénible, même si :

a) peu après chaque arrivée annoncée en quatre idiomes différents – dont le français ! - les passagers viennent se regrouper autour de l'un des tapis transporteurs qui soudainement se met à vomir des valises et des colis de toutes sortes, y compris des planches à voile. Plusieurs vols arrivant des îles grecques, le défilé de jeunes Danoises, blondes comme leur réputation, la ceinture bronzée comme un pain sortant du four, le nombril percé d'une pierre et le portable à l'oreille est tout à fait charmant ; les jeunes éphèbes, tout aussi clairs de poil et noirs de peau, qui les accompagnent ne sont pas mal non plus...

b) la présence d'un comptoir de la SAS – Scandinavian Airways – permet à Gilbert de roder son anglais avec une petite hôtesse aussi ravissante qu'aimable. Comme elle n'a pas grand chose à faire – et le Paralytique non plus – elle prend le temps d'interpréter la question qui porte sur le chemin le plus court pour aller « *biking* » (« *bike* » = bicyclette pour les anglophobes inconditionnels) de l'aéroport à l'Auberge de Jeunesse (AJ) AMAGER ; la mignonne n'hésite pas à se renseigner auprès de sa collègue, à rechercher un plan sur son ordinateur et à en imprimer la partie « *à l'endroit où il ne faut pas manquer de tourner à gauche* » ; tout cela sous le regard hostile d'une dame moustachue qui doit être "la chef" et qui trouve que ce vieux Gaulois fait un peu trop le beau avec sa subordonnée...

c) Gilbert parvient à prendre contact, via son portable, avec François, le fils de son ami André COUDERC de La Rochelle ; ce jeune homme, qui niche à Copenhague, a fait la réservation de la chambre. La situation – pré-occupante, mais pas encore désespérée – lui est expliquée en long, en large, et... (enfin un francophone, Gilbert en profite !) afin qu'il puisse faire savoir à l'AJ AMAGER que les « *Frenchies* » n'arriveront sans doute pas avant dix-neuf heures.

C'est ainsi que le temps passe... Pour tenter de distraire son copain, de plus en plus renfrogné, Gilbert lui raconte l'aventure qui lui est survenue 48 heures plus tôt à Beaune. Etant descendu à son garage avec son épouse Eliane, qui avait souhaité faire une photo de la randonneuse embarbotée dans son grand carton, ils s'étaient retrouvés bloqués hors de chez eux, le trousseau de clés étant resté à l'intérieur quand la porte avait été basculée et loquetée. Il n'y a pas, dans une ville de 25.000 habitants comme Beaune, d'autre solution à ce problème que « *Débrouillez-vous* ». Pas un seul des cinq ou six serruriers contactés n'a accepté de se déplacer : « *Non, on ne fait pas ça... les ouvriers sont sur un chantier... ils sont déjà partis, vous comprenez les 35 heures...* ». Sacrée Martine ! Elle porte un lourd fardeau et un sacré chapeau, la Dame des Trente-Cinq Heures !

C'est le pompier de service qui propose la seule solution avec le numéro de portable du serrurier « chargé de résoudre ce type de problèmes 24 heures sur 24... dans tout le département. ». Effectivement, ce Superman de la serrurerie répond à l'appel ; il se trouve présentement en plein dépannage à 50 km de Beaune (et à 20 de Dijon où il réside). Il pourra venir dans un délai de 1h30 à 2 heures, moyennant bien sûr la prise en charge de son déplacement... L'aventure s'est terminée de manière plus économique grâce à l'aide d'un voisin et de sa perceuse électrique... Quinze minutes pour percer une ouverture dans le contreplaqué de la porte d'accès au garage par l'intérieur de l'immeuble, de façon à pouvoir pivoter le verrou et quarante-cinq minutes pour réparer les dégâts...

Par contre, les dégâts occasionnés par l'irresponsabilité de la compagnie Air France ne s'arrangent pas puisque le chariot qui amène les gros bagages vers 18h30 ne porte que deux VTT et un énorme carton rectangulaire qui n'a rien à voir avec l'objet de leurs plus chers désirs... L'interminable attente a été vaine.

Le duo se retrouve comme un citoyen soudainement parachuté au cœur du Ténéré. Il est anéanti et totalement désorienté. Il se décide quand même à quitter ce hall cauchemardesque désormais désert et à franchir le contrôle de la douane – parfaitement symbolique – pour pénétrer enfin sur cette terre scandinave qui les accueille bien mal ; ressentiment très injustifié, car les compatriotes d'Andersen ne sont vraiment pour rien dans leur malheur.

L'aéroport ressemble à une fourmilière en cette fin d'après-midi. Après une rapide et vaine tentative pour convaincre le chauffeur d'un taxi de type gros 4x4 susceptible de prendre en charge la randonneuse, la décision est prise de se séparer, au grand dam de Francis qui craint désormais le pire et le pire du pire. Rendez-vous est pris à l'AJ AMAGER que l'un gagnera en taxi (il existe des bus mais l'heure n'est pas à compliquer encore les choses...). L'autre tentera de justifier sa réputation "d'expert en itinéraires" en parvenant à rejoindre ladite Auberge avec les explications de la petite hôtesse et son extrait de carte (où ne figure malheureusement ni l'aéroport, ni le Bella Center, centre commercial proche de l'AJ) en main.

Bien évidemment, la loi de "l'emm... maximal" s'appliquant à l'ensemble de notre planète – et aussi, paraît-il, dans le royaume des filles de l'air – il tombe un vrai crachin tout à fait brestois⁸ et fort handicapant pour un porteur de lunettes. Le parcours ne fait que 6 km, mais il comporte quelques pièges heureusement détectés avec l'aide obligeante de quelques jeunes cyclistes locaux, fort aimables et très à l'aise dans la langue d'Elizabeth II (il y a belle lurette que même les Anglais ne parlent plus la langue de Shakespeare !)

Vive les hôtels gaulois !

Une bonne demi-heure plus tard, les amis se retrouvent à l'entrée de l'Auberge de Jeunesse. Le Danhostel Amager se présente comme un très grand ensemble de préfabriqués en bois, de bonne allure, mais dont le gigantisme surprend ! 528 lits, la plus grande AJ d'Europe ! Une usine qui fourmille de jeunes (et de moins jeunes...) de toutes races et de tous faciès. Francis a déjà repéré la structure du bâtiment, qui est plutôt du genre labyrinthe avec plein de couloirs et de portes. Il y guide son compère et sa randonneuse, tous deux dégoulinants de flotte, avec le plus de discrétion possible... On ne sait jamais, les mœurs locales interdisent peut-être l'accès des chambres aux bicyclettes... Précaution inutile, car c'est la foire complète dans le hall d'entrée et personne ne prête attention à ce qui se passe alentour.

Ses lunettes essuyées, Gilbert découvre avec stupéfaction la chambre double D13 qui leur a été octroyée contre la "modique" somme de 380 Dk (près de 50 euros) en comptant deux timbres des AJ à 30 Dk, deux paires de draps (35 Dk) et une serviette de toilette (10 Dk). Payer largement le prix d'un Campanile ou d'un Ibis cette "carrée" de trois mètres sur deux, avec deux paillasses superposées, une penderie de 45 cm de large, une table de bistrot et deux chaises inconfortables, sans le moindre point d'eau, ça laisse complètement pantois ! « *Très haut niveau de confort... et prix modéré* » ose écrire le correspondant du Guide du Routard qui, manifestement, n'a jamais passé une nuit au Danhostel Amager de Copenhague.

Pour corser l'affaire, il faut signaler que la cafétéria est fermée le dimanche soir, qu'il y a eu un méchant quiproquo dans la réservation qui avait été faite par la copine ou une amie de François Couderc, sous un nom local que le duo ignorait, que le numéro de réservation n'était pas le bon, que la "petite" à l'accueil, assez peu disposée à faire l'effort de comprendre le jargon franco-britiche de deux vieux râleurs, ne semblait faire aucun effort pour trouver la bonne réservation et la caution de 190 Dk versée par leurs correspondants locaux (il a fallu deux coups de téléphone à François et son intervention pour régler l'affaire et récupérer ladite caution...), que le Danhostel est situé en rase campagne («... *au milieu de nulle part*...» dit le Routard), que le crachin s'est transformé en une vraie pluie, que le coût du taxi (imprévu) et celui de la piaule ont sérieusement entamé la réserve de couronnes achetées à Bordeaux...

Sonnés par ces éléments hostiles, au bord du KO, les deux héros de cette aventure se réfugient dans leur triste refuge pour grignoter des provisions tirées de leurs sacoches : sandwichs bordelais, pain vigneron beaunois, Babybels, flancs au caramel, chocolat, le tout arrosé d'eau plate prise dans les sanitaires danois...

8 selon une expression du Paralytique, qui a très souvent trouvé le port breton dans cette "bruinasse", au cours de ses N+1 visites (Diagonales, Paris-Brest-Paris, Semaine fédérale 2002,...)

La conversation porte sur le passé – l'Aveugle décrit en détail toutes les douloureuses péripéties de la greffe de cornée qu'il a subie dix mois plus tôt et dont il n'est pas encore totalement guéri – et surtout sur leur avenir à court terme. Francis essaie d'imaginer ce qui a bien pu arriver à son "grand carton qui roule" et il le voit déjà perdu dans un hangar de Singapour ou de Santiago du Chili, condamné à l'oubli jusqu'à ce qu'il soit volé et à coup sûr violé pour devenir pousse-pousse ou triporteur... Gilbert pense que l'hypothèse la plus probable est que la brièveté de l'escale à Roissy – un dimanche après-midi ! ... et les 35 heures ! ah cette Martine ! – explique parfaitement le retard. Le flegme du personnel du SERVISAIR de l'aéroport est un signe favorable. Ce type d'incident est courant et sa seule conséquence néfaste est que la visite de Copenhague et la photo de départ avec la Petite Sirène sont fortement compromises.

Il est à peine 21 heures et la nuit, pluvieuse, est déjà bien noire quand ils s'étendent sur les rugueuses paillasses. Désespéré, Francis pleure le souvenir de sa chère randonneuse disparue dans un monde interlope et mafieux, comme une séduisante orpheline bulgare enchaînée dans un réseau de prostitution. A l'étage inférieur de la couchette à deux niveaux, Gilbert se creuse les méninges pour trouver la solution de sauver ce qui peut l'être encore. Il évoque, à voix haute, le joker de 24 heures⁹, un aller à Dunkerque par le train où ils pourraient récupérer la "vieille" randonneuse de Francis expédiée de Bordeaux, le "sauvetage" de l'essentiel, c'est à dire l'Eurodiagonale espagnole et l'ascension de la Sierra... Il parle, il parle ainsi pour tranquilliser son copain... quand soudainement un discret ronflement lui répond...

Quelque part dans l'espace, deux Chérubins papotent avec une fille de l'air.

« Vous avez vu ça ! Ils sont au trente-sixième dessous. Comme ça au moins, leur défi montagnard sera vraiment sérieux ! » rigole le Chérubin Francis.

« Moi, je suis bien contente parce qu'ils ne pourront pas photographier cette statue qui porte mon nom : je suis horrible sans ma queue de poisson. Et vous avez vu où ils ont osé me mettre ? Ces horribles usines... » soupire la Petite Sirène

« J'espère qu'on y est pas allé trop fort et qu'ils ne vont pas abandonner, car j'adore les grands voyages. » s'inquiète le Chérubin Gilbert.

« Tu as raison... » répondent les autres.

Ils décident de mettre le cap sur Roissy, pour retrouver le "grand carton qui roule" de ce pauvre Francis...

9 voir en annexe le projet qui prévoit une journée de "rab", utilisable à tout moment... sauf au cours d'une Diagonale.

Chapitre II – LA FUITE VERS L'ALLEMAGNE

Où il est question de muflerie et de mammoth batave...

Le jour point à 4 heures et contribue à réveiller les deux ronfleurs de la chambre D13. La nuit a été calme malgré de nombreux passages dans le couloir et la minceur des cloisons. Le pire était à craindre avec cette foule de jeunes routards qui, heureusement pour la tranquillité des lieux, étaient en majorité du genre "petite fourmi asiatique silencieuse". Les bruits qui proviennent de l'extérieur ne sont pas du tout sympathiques : pluie et rafales de vent inciteraient le plus intrépide des voyageurs à rester bien planqué sous sa couette, même sur une paillasse aussi inconfortable que celles du Danhostel AMAGER.

L'ambiance est plus que jamais morose. Francis s'enquiert :

« Tu as l'intention de retourner jusqu'à l'aéroport ? »

« Oui, bien sûr... tout de suite après le petit déjeuner. Ça ne sert à rien d'y aller maintenant... L'agence d'Air France n'est pas ouverte... » répond Gilbert, qui se met à prier tout à la fois son ange gardien, la Petite Sirène et tous les Dieux ou assimilés qui gèrent le climat pour que la tempête se calme. Il souhaiterait que le temps se mette à galoper et que son copain ait enfin retrouvé sa randonneuse. Rien n'est pire pour un homme d'action que d'être ainsi désarmé et impuissant. Son ami est désespéré, rongé par l'inquiétude et il ne peut rien pour lui...

Petit déjeuner sous surveillance

Le petit déjeuner n'est servi qu'à 7h00 et les deux heures qu'ils passent à attendre l'ouverture de la porte sont interminables. Cruelle expérience de la relativité (pardon Albert!¹⁰) du temps ! A sept heures moins dix, le hall est déjà bien rempli de petites fourmis affamées. Quand le colosse ouvre la porte avec la précision horaire d'un chef de gare (du temps où la SNCF n'était pas encore atteinte d'une "grèvite" chronique, c'est à dire il y a belle lurette), les deux Frenchies – un peu surannés au milieu de cette jeunesse – se présentent dans le peloton de tête, signe de leur impatience... et de leur faim, après leurs bien tristes agapes de la veille. Le buffet est tout à fait classique, varié et abondant, mais sans originalité. Pour y accéder, le cerbère – aussi souriant que le temps – prélève à chacun la somme forfaitaire de 40 Dk (5,20 euros), ce qui n'est pas excessif dans un lieu où la serviette de toilette est facturée 10 Dk.

Comme à leur habitude et en toute bonne foi puisqu'il s'agit d'un forfait, les deux compères :

a) se remplissent l'estomac avec d'autant plus de voracité qu'il était bien vide ; et ceci en dépit de l'angoisse qui noue ladite panse ;

b) se garnissent discrètement les poches de quelques (quatre au plus) petits sandwiches afin de se prémunir contre les aléas contraires de leur avenir immédiat.

Mais cette démarche n'a pas échappé à l'œil vigilant du chien de garde qui intervient pour informer les fraudeurs que tout, absolument tout doit être consommé sur place et que tout, absolument tout ce qui sera emporté, sera facturé à la sortie. L'Aveugle se retient d'argumenter qu'il ne voit pas la différence et que, de toute manière, ce qui est emporté sera consommé quelques heures plus tard, que le jeune gros là-bas est déjà revenu se servir quatre fois et qu'il a consommé autant que lui, son copain et leurs petites provisions,... Mais le bonhomme est déjà reparti surveiller sa caisse. Il n'aura pas le culot de fouiller les poches à la sortie.

Gilbert raconte à Francis qu'un restaurateur de la région de Beaune avait failli flanquer dehors une famille danoise qui avait commandé une grosse glace, type Banana Split, et un Coca-Cola, avec quatre assiettes, quatre cuillers et quatre verres ! Autre pays, autres mœurs !

7h35 ! Le Paralytique enfourche sa bicyclette sous le regard éteint de son frère d'infortune, de plus en plus inquiet et frustré. Direction l'aéroport. La pluie a cessé et le ciel semble se nettoyer très lentement.

10 Einstein, père de la relativité

Tourbillon cycliste

Contrairement à la veille, il y a foule sur les pistes cyclables de la banlieue sud de Copenhague. Pour un Français, le spectacle est tout simplement ahurissant. Des hommes, des femmes, des enfants, des grands, des petits, des blonds, des bruns, des jeunes, des moins jeunes, des vélos de ville, des VTT, des VTC, des stops, des feux rouges... Un tourbillon porte Gilbert qui voit, avec étonnement, son compteur osciller entre 22 et 28 km à l'heure. Il double beaucoup et se fait doubler encore davantage par des jeunes montés sur des engins massifs qu'ils emmènent à vive allure sans effort apparent. Personne ne grille un stop ou n'anticipe un départ au feu. C'est impressionnant !

Avec l'appui de quelques informations glanées en cours de route (« *Good Morning... The Airport, please ?* »), Gilbert parvient sans difficulté à l'aéroport, où une nouvelle surprise l'attend : des dizaines (une bonne centaine ?) de vélos sont soigneusement parqués, en batteries parallèles, sur le trottoir à proximité de la porte d'entrée principale. Il trouve un emplacement avec difficulté et fixe la randonneuse à son support avec le petit antivol qui ne quitte jamais sa sacoche. Jetant un œil de chaque côté, il constate avec étonnement que les engins voisins ne portent aucun système de protection apparent. Intrigué, il observe de plus près. Stupéfait, il vérifie qu'effectivement au moins 80% des vélos ont été posés là, sans plus de précaution. Certes ce ne sont pas des Berthoud et encore moins des Coryma tout carbone, mais enfin... Il aurait presque honte d'avoir été vu en train de cadénasser sa monture !

La fugueuse est de retour...

Deux minutes plus tard, Gilbert presse le bouton de la petite sonnette posée sur le comptoir d'Air France. Un jeune homme d'une trentaine d'année se présente aussitôt, souriant et d'autant plus sympathique qu'il répond d'un impeccable « *Bonjour, Monsieur !* » au timide « *Good Morning* » qui lui avait été adressé. En Français, ça va beaucoup, beaucoup, beaucoup mieux pour se comprendre. La langue anglaise doit être insuffisante pour résoudre les cas difficiles (du moins, l'anglais baragouiné par un francophone formé dans les écoles publiques métropolitaines, il y a une cinquantaine d'années !). En cinq minutes et deux coups de fil tout est résolu :

1) la camionnette du *SERVISAIR* vient de partir avec le vélo ; mais comme il y avait pas mal d'autres bagages "en retard", il n'est pas impossible qu'elle ne passe pas avant dix heures. Ouf ! Mille fois ouf ! Merci les anges gardiens !

2) le second coup de fil est adressé sur-le-champ à la réception du Danhostel pour demander de bien vouloir informer le locataire de la chambre D13 que sa bicyclette est retrouvée et qu'elle lui sera délivrée avant dix heures. Ce message est passé dans le meilleur danois possible par une jeune hôtesse, adjointe du chef d'escale, qui est un Français expatrié (encore un qui est tombé sous le charme d'une sirène locale) ; ceci expliquant qu'il parle aussi bien la langue de Chirac (il y a belle lurette qu'on ne parle plus la langue de Molière) et qu'il s'intéresse autant au projet *OBJECTIF 3000* dont le Paralytique est présentement occupé à faire l'apologie.

Merci « *Air France – Copenhagen Airport* » ! C'est tout juste si Gilbert, de nouveau euphorique, ne plaque pas une bise sur la joue de ses deux interlocuteurs avant d'aller retrouver son cheval, puis son copain.

Comme il n'est que 8h15 et que rien ne le presse (son compère est désormais rassuré), Gilbert décide de changer de parcours pour essayer de voir autre chose que cette tristounette banlieue sud de la capitale danoise. Mais rien ne différencie l'alignement de petits immeubles de couleur pastel sale de l'Amagerbrogade de ceux de la Gyldennsvej ou de la Vejlands Allé. Et il vaut mieux avoir une petite boussole naturelle dans la tête pour ne pas s'y perdre...

Coups de sang...

Une petite vingtaine de minutes plus tard, les compères se retrouvent devant la porte de l'AJ.

« *Alors t'es content, elle est retrouvée !* » crie le Paralytique avant de s'apercevoir que son pote porte tout le désespoir du monde sur sa trombine.

- *Quoi ? Tu n'as pas été informé que la camionnette du SERVISAIR a quitté l'aéroport depuis une demi-heure et qu'elle devrait apporter ton carton dans l'heure qui vient ? Personne ne t'a rien dit ? Tu n'étais pas dans la chambre ? La réception ne t'a pas prévenu ?* » poursuit Gilbert, de plus en plus indigné.

« Non rien... » répond l'Aveugle, qui ne réalisant pas encore bien que son cauchemar est terminé, ajoute d'un air catastrophé : « *Pourvu qu'on ne l'apporte pas à 19 heures !...* »

Ce qui est remarquable dans le duo "Aveugle / Paralytique", c'est la complémentarité ! Candide et Martin¹¹ vont à la découverte du monde ! Gilbert prétend que Francis ne dispose que d'une petite demi-heure pour se mettre en tenue et préparer le départ, Francis se demande si son copain n'en rajoute pas un peu dans l'optimisme et s'il ne faut pas garder la chambre un jour de plus ! Quelle équipe !

En attendant, Le Paralytique est plutôt furax et se précipite à l'accueil. Un Viking filiforme, sans casque à cornes, ni moustache, lui répond avec flegme et en anglais « *qu'il a bien reçu un appel téléphonique de la compagnie Air France... qu'on lui a bien demandé de prévenir l'occupant de la chambre D13... et qu'il s'est bien sûr acquitté de sa mission...* ». Se tournant vers les boîtes à courrier, il apporte la preuve de ses paroles en remettant à son accusateur un morceau de papier sur lequel il est effectivement écrit qu'une voiture du Servisair va apporter un colis... Médusé par cet aplomb, Gilbert le prie de « *bien vouloir avoir l'obligeance de prévenir la chambre D13 quand le colis arrivera !* ». On ne cherche pas la bagarre avec un Viking, même s'il est gros comme une allumette !

Francis s'affaire déjà à passer sa tenue et à organiser son paquetage (en partie, car sa sacoche avant est restée fixée sur la randonneuse), tandis que Gilbert fait un peu de ménage et va restituer draps et serviette. Et une nouvelle attente s'annonce...

9h00... 9h20... Francis va faire un tour dans le hall... Désormais, il sera trop tard pour aller saluer la Petite Sirène : 10 km plein centre et plein nord et autant dans l'autre sens. Il faudrait deux bonnes heures (avec les erreurs de parcours, inévitables en "terra incognita e urbanizada") et, leurs réserves en couronnes étant quasi épuisées, les deux Frenchies n'ont d'autre choix que de gagner au plus vite la frontière allemande située à 150 km. Gilbert est franchement déçu : la balade danoise va – c'est désormais certain – se terminer en eau de boudin...

9h30... aucun signal de la réception... les minutes sont de plus en plus longues...

...et résignation

9h45... Francis, qui ne tient plus en place, retourne une nouvelle fois dans le hall... et revient avec son "grand carton qui roule" qu'il a trouvé posé contre un mur dans l'indifférence générale. Le Viking de l'accueil, toujours aussi cool, lui a dit qu'il était là depuis cinq minutes au plus... Une nouvelle fois, Candide retombe sur terre !

« *Mais il y a bien quelqu'un qui a signé un reçu, quand même !... On ne peut pas larguer un bagage déclaré perdu, en catimini dans un hall public !* » éructe Gilbert indigné. « *Bon, c'est désormais certain, ces gens-là se foutent complètement de nous... Fuyons au plus vite vers des terres plus hospitalières...* »

Un coup de portable à Bordeaux pour stopper une épouse déjà lancée dans une enquête auprès de l'Agence Air France locale, un autre à François Couderc pour le remercier de son aide précieuse et l'informer que, le vélo étant arrivé, tout allait beaucoup mieux... et le compte à rebours du lancement de la fusée à double étage "OBJECTIF 3000" est déclenché¹².

Le déballage de la randonneuse – une Saint-Martin¹³ – est rondement mené. Francis déshabille son trésor, répartit les bagages, organise ses sacoches avec une grande précision, donne à chaque roue la pression adéquate, tandis que Gilbert découpe en lambeaux le "grand carton qui roulait" pour en remplir plus aisément les poubelles alentour.

11 compagnon de Candide, Martin se disait manichéen, affirmant que le Bien et le Mal sont étroitement liés dans le monde des Terriens...

12 pour ceux qui l'ignoraient, Francis, jeune retraité, a vécu la fin de sa carrière au rythme du lancement des fusées Ariane 4 et 5 ; il connaît donc parfaitement les procédures du compte à rebours...

13 excellent vélociste de grande réputation de la banlieue bordelaise, ayant eu l'honneur d'être présenté dans la revue Cyclotouriste d'octobre 2002, par le Grand Maître es mécanique vélocipédique Henri BOSCH, l'universellement célèbre apôtre du 650

Le vrai départ, enfin !

A 10h30 précises, photo de départ : Francis jette la carte légale dans la boîte postale, sise devant ce Danhostel AMAGER, synonyme de beaucoup de mésaventures pour nos deux héros. Avant même d'entrer en Diagonales...

Le ciel est désormais tout bleu et le soleil brille fort.

Premiers tours de roue à 10h32 et premiers kilomètres pour Francis sur les pistes cyclables danoises. Première hésitation aussi quelques kilomètres plus loin pour trouver la route du sud. La présence de Francis a modifié la règle du jeu. Alors que depuis son arrivée, Gilbert n'avait pas eu de difficulté pour obtenir un renseignement de jeunes parfaitement anglophones, les pistes cyclables sont à cette heure complètement désertes et les seules personnes rencontrées sont d'une part une brave vieille dame qui attend un bus et qui ne comprend pas un mot d'anglais, et d'autre part un Nord-Africain qui ne parle ni anglais (ce qui n'a rien d'étonnant) ni français (ce qui est moins normal car il a l'air de débarquer de Barbès Rochechouart) ! Décidément, l'ange plaisantin est infatigable !

Mais avec l'aide de la carte et du langage des gestes, on arrive toujours à se comprendre et, le soleil aidant, à retrouver la bonne direction. Commence alors un long, long, long cheminement dans une interminable et monotone banlieue qui s'ouvre progressivement pour laisser la place à une urbanisation plus ouverte, plus verdoyante, plus villageoise. La circulation est assez réduite et les bandes cyclables posées sur les trottoirs asphaltés ou pavés permettent le transit des cyclistes en toute sécurité.

L'habitat, à base de briques d'un rouge très sombre, pourrait être qualifié de "nordique" ; les toits sont pentus et les fenêtres sans volets ; les jardins sont soignés, fleuris sans exubérance et la vivacité de la végétation arbustive témoigne de la fréquence des arrosages naturels. Rien de touristiquement original, d'autant plus que la mer est invisible et que le cœur des bourgades (Købe) ou des villages traversés (Dalby, Rønnede) est éloigné de la route. Tant pis pour les maisons à colombages et les petites églises rurales ! Ce n'est certainement pas pendant la grande retraite de Russie que les grognards ont pris le temps d'aller visiter les églises ! Et il faut dire aussi, que la province la plus touristique du Danemark se situe au nord de Copenhague et que le duo – qui décidément aura tout raté au pays d'Andersen – file vers le sud !

Peu après Køge (km.38), après un court arrêt pour avaler sur le pouce les mini-sandwichs grappillés au buffet de l'AJ AMAGER et passés en douce sous le nez du cerbère, les compères, bien en jambes après leur far niente de la veille, attaquent avec fougue l'ascension des plus hauts sommets de l'île de Sealand : 100 mètres ! Pas de quoi attraper la migraine, mais quand on est parti d'aussi bas qu'ils l'étaient la veille au soir, cette performance constitue un salutaire rétablissement.

Après cet effort, nouvel arrêt de 25' dans une aire de repos (pourvue de toilettes parfaitement "clean") pour l'arrêt pique-nique. La réserve de provisions made in France sorties des sacoches (taboulé, boîte de salade, mini-bonbels, chocolat, pain vigneron) est largement entamée. Les compteurs ont bien tourné (84 km), le vent de sud-ouest est raisonnable, la température est douce et le soleil participe à la fête. Pour retrouver la joie de vivre, il suffisait de partir... Mais encore fallait-il avoir les deux montures.

La route, traverse une région boisée qui présente des airs de bocage normand sans vaches, mais avec d'assez nombreux troupeaux d'éoliennes. L'Aveugle avait raison de s'inquiéter : le pays est venté ! La circulation est très réduite, car l'autoroute est proche : seulement quelques voitures et de rares camions. Pas un cycliste, sauf deux Gaulois indisciplinés sur cette route qui a perdu ses bandes cyclables¹⁴.

Peu après Vordingborg, gros bourg traversé "sans lever le pied" sous la conduite du Paralytique (qui, avouera plus tard avoir ressenti un petit picotement agréable du côté de sa vanité quand l'Aveugle lui a demandé, avec beaucoup d'amabilité s'il était déjà passé par-là !), la route franchit un important bras de mer – qui porte le nom de Storstrømmen – par un pont de plus de 2 km de long survolant le plan d'eau d'une bonne trentaine de mètres. Un bien bel ouvrage, mais moins spectaculaire que le pont de Normandie.

¹⁴ il convient de préciser qu'une excellente piste cyclable (n°9) relie Køge à Vordingborg, mais en musardant dans la nature... L'utilisation de la route 151 par les cyclistes est donc déconseillée, sans être interdite...

Quelques kilomètres plus loin, nouvelle traversée d'un détroit d'une centaine de mètres de large¹⁵. La marée est basse et le cadre très bretonnant : décor gris pastel car le soleil s'est caché provisoirement, quelques barques ancrées la quille reposant déjà sur un fond vaseux, pêcheur immergé jusqu'à la hauteur des cuisses et immobile comme un héron guettant le poisson qu'il va piquer au passage... Après la Normandie, la Bretagne ; le duo a bien pris la route du sud !

Rencontre sympathique

Sur la piste cyclable n°9 qui jouxte désormais la "route de l'Allemagne", le duo repère un curieux animal qui avance dans la même direction, à une vitesse à peu près identique. Instinctivement, l'Aveugle, qui mène le train, augmente l'allure car rien n'est plus agaçant que de courir vainement après un mirage. Mais deux bons kilomètres seront nécessaires pour rejoindre un jeune randonneur-campeur montant un VTT surchargé de paquets. Sur le porte-bagages arrière, un énorme sac de toile est approximativement arrimé avec deux sandows. Le sac déborde d'un bon double décimètre de part et d'autre et porte un volumineux radiocassette de couleur jaune dont les deux baffles crachent à tue-tête une musique pop.

Rien de bien extraordinaire jusque là, si ce n'est que le Hollandais trapu qui monte ce petit camion, a des mollets de champion. Non seulement il prend la roue du Paralytique – après les salutations d'usage, en anglais comme il se doit – mais il se permet de doubler le duo (avec une certaine adresse car la piste cyclable est étroite et la cargaison débordante) et de relancer l'allure que Francis avait laissée retomber à un très raisonnable et convivial 23 km/h. Les compteurs remontent à 25, voire 27, sous les yeux estomaqués des deux sexagénaires qui n'auraient jamais pensé devoir un jour être obligés de mettre les mains en bas du guidon dans la roue d'un mammoth...

Après une traversée zigzagante de la petite ville colorée et fleurie de Maribo, Gilbert décide de tester les réserves du colosse batave et prend résolument la tête en imposant un régulier 28, jusqu'à ce qu'il entende – mais il faudra au moins trois kilomètres – le souffle de leur jeune compagnon de rencontre augmenter de volume ! La bête a quand même des limites, ouf !

Ces petites péripéties ont accompagné le trio jusqu'au bac de Rødbyhavn, qui – leur bonne étoile danoise est toujours aussi terne ! – vient de partir. Prochain passage à 18h15' ; 25 minutes d'attente. Le temps de faire meilleure connaissance avec le sympathique jeune homme qui s'en retourne chez lui aux Pays-Bas après un voyage de quelques semaines en Scandinavie. Il prétend que le poids de son barda (VTT + fourniment) atteint 40 kg, ce qui est fort crédible. Les deux Frenchies lui donnent le conseil d'alléger nettement son bagage si l'envie lui prenait aller fréquenter des pays moins horizontaux...

Première friction

Le passage coûte 52 Dk (un peu moins de 7 euros) par couple "monture et cavalier" et la traversée dure quarante-cinq minutes. Francis s'attarde à la recherche d'une carte postale témoin de son passage¹⁶, mais ce produit est inconnu à terre comme sur le bac où, pourtant, une foule assez dense se presse dans les commerces que l'on trouve habituellement dans toutes les zones de transit.

Nul ne saura pourquoi éclate à ce moment un petit incident entre les deux compères. Gilbert souhaitait offrir un pot à Francis qui refuse. Ce qui déplaît au Paralytique qui meurt d'envie de boire une bière (qu'il s'offrira quand même !) et qui, pressentant la fin de leur cauchemar danois, aurait souhaité fêter l'événement (ce qu'il fera néanmoins avec un gâteau chocolaté en lieu et place de la boisson que son partenaire a refusé). Bref, tout ça ce sont des gamineries, car en lieu et place de ces chamailleries, ils eussent beaucoup mieux fait, comme ils l'ont reconnu ensemble par la suite, d'utiliser ces 45 minutes pour dîner au self-service.

L'arrivée en terre germanique ne se passe pas au mieux puisque Gilbert rate – une fois n'est vraiment pas une habitude – la photo conjointe de Francis, d'une ancre de marine et du mot PUTTGARDEN affiché en grosses lettres sur un mur, cliché destiné à remplacer l'introuvable carte postale. Puttgarden est l'équivalent germanique de Rødbyhavn.

15 le Guldborg Sund pour les lecteurs spécialistes de la géographie danoise ou pour les consciencieux qui suivent sur la carte !

16 l'autorité responsable des EuroDiagonales exige un contrôle journalier par carte postale ou photo

La fuite en Allemagne vient de s'achever et les deux compères fatigués, surtout nerveusement, décident de chercher un gîte au plus vite. Ils se présentent dans le premier hôtel qu'ils rencontrent quelques centaines de mètres plus loin, mais le prix de la chambre les fait frémir : 108 euros, premier tarif ! Par chance, le très "smart" réceptionniste Libano-Germain ne cherche pas à recevoir dans son très chic établissement ces randonneurs qui ne peuvent même pas se payer une voiture. Il leur donne aimablement toutes les indications nécessaires pour rejoindre le plus proche "Bed and Breakfast" (chambre d'hôte chez nous) qui porte le très prometteur nom de Pension Seeblick : une pension avec vue sur la mer ! Le rêve !

La mer est absente, mais la fille est là. Il s'agit d'une jeune femme qui s'appelle Karola, qui porte une trentaine épanouie, qui est tout à fait courtoise et se révélera être la patronne des lieux. Elle propose une chambre, qui est en fait un véritable petit appartement avec deux pièces, salle de bain, TV et jardinet, pour le prix de 48 euros, serviettes de bain compris. Un palace au tarif de la minable piaule de l'AG danoise, avec les petits déjeuners compris ! Vive la zone euro !

Pour le dîner par contre, c'est le fiasco. Des deux « Gasthaus » recommandées par l'hôtesse, la première est fermée le lundi et la seconde ne sert plus que des repas froids car il est tard (20h45 !). Le repas sera donc frugal : une soupe de tomate, délicieuse mais servie dans une tasse ridiculement petite, et une sorte de sandwich de mortadelle sur un pain beurré, vraiment pas terrible ! Le dessert sera extrait des sacoches : pain et chocolat.

Chacun se glisse sous sa couette à 22h00 passées. La nuit est déjà noire et le silence environnant est absolu. Quelle journée, Messieurs !

« Vous avez vu, ils ont laissé tombé le charmant petit Hollandais ! » s'indigne la Petite Sirène.

« Oui, avec le palace où ils dorment, ils avaient de la place pour lui. » constate le Chérubin Francis.

« Mais ce n'est pas de leur faute, vous avez bien vu qu'il ne les a pas suivis, quand ils ont quitté le bel hôtel. » affirme le Chérubin Gilbert, toujours indulgent avec son vieux maître.

« Ouais... ils ont l'air en forme ! On va faire une belle promenade ! » rêvent-ils ensemble, avant d'aller prendre un peu de repos à leur tour.

Ils sont morts de fatigue, les anges, après leur aller-retour à Roissy ! Evidemment leur nouvelle copine s'est dégonflée ; alors, ils sont partis tous les deux pendant qu'elle attendait à l'aéroport de Copenhague. Le temps qu'ils arrivent à Paris... et le vélo était déjà en route. Un voyage pour rien ! Mais elle est si belle, cette Petite Danoise !

Chapitre III – BALADE EN HOLSTEIN

Où l'on parle de beaux paysages, de pistes cyclables et de gens accueillants.

Excellente nuit malgré les couettes qui ont tendance à tomber du lit quand elles accueillent des clients gigoteurs. Réveil à 5h50 et mise en train tranquille pour un copieux petit déjeuner à 7h00, excellemment servi par la jeune patronne, aussi accorte au petit matin (et pourtant elle a avancé le service d'une demi-heure) que le soir.

La N207 est interdite aux cyclistes dans toute la traversée de l'île de Fehmarn, à juste raison puisque des routes secondaires, souvent doublées de pistes cyclables, permettent de rejoindre en toute sécurité le seul pont qui sert de cordon ombilical avec le continent. Il faut certes louvoyer, voire s'égarer un peu et chercher sa route, mais quelle tranquillité ! Le léger vent est plutôt favorable et la route étant plate, la progression est facile et agréable. Le paysage ne montre aucune originalité, il est communément céréalier et forestier. Aucun signe n'indique qu'il s'agit d'une île jusqu'au « Fehmarnsund Brücke ».

« Adieu, ô mer Baltique ! Nous n'aurons vraiment pas su dévoiler tes charmes ! » pleure le Paralytique, en faisant une photo de son pote à l'entrée du pont. Quelques kilomètres plus loin, c'est au tour de l'Aveugle de jouer du Yashica pour prendre la photo que son compère utilisera comme témoin de son passage dans la cité d'Oldenburg in Holstein.¹⁷

Une bien jolie petite Suisse

Dans le nord de l'Allemagne, le Holstein est la petite province située entre Kiel et Lûbeck. Les géographes désignent sous le nom de Suisse du Holstein (« Holsteinische Schweiz » – le répéter dix fois sans reprendre son souffle est un excellent exercice de phonétique !) – la région des forêts et des lacs aux environs de la jolie petite ville de Plön. Gilbert avait tracé le parcours de manière à traverser de part en part cette Suisse du Nord, sachant que le reste de la grande plaine germanique est surtout caractérisée par la grande monotonie de ses paysages.

Dès la sortie d'Oldenburg, le terrain se met à faire le gros dos, très modérément puisque le point culminant de la région – le Bungsberg – affiche un médiocre 168 mètres d'altitude, ce qui ne l'empêche de porter orgueilleusement une gigantesque antenne comme s'il voulait se hisser à la hauteur de la Tour de Monsieur Eiffel. Les collines – que les spécialistes désignent sous le terme géotechnique de morainiques, parce que lors de la dernière glaciation le front des glaciers polaires était descendu jusque là – sont très boisées. De nombreux lacs, piégés par le relief et les terrains imperméables, apportent à cette contrée tout ce qu'il faut pour attirer les touristes : coquettes stations de vacances, petits ports de loisir, superbes résidences et châteaux de brique rouge, promenades et massifs de fleurs... Celui qui ne craint pas de randonner loin traverse de nombreuses autres "Suisse" aux quatre coins de l'Europe au nord du 45^{ème} parallèle (parce qu'au sud, habitat et végétation sont assez différents) et sans doute aussi des Amériques. Mais le relief y est généralement beaucoup plus marqué.

La route, bien que secondaire si l'on en juge par la couleur jaune que lui a attribuée le bibendum de M. Michelin, est doublée d'une étroite et excellente piste cyclable. Quel plaisir de pouvoir rouler sans se préoccuper du jeune chauffard qui se prend pour Michel¹⁸, ou du trente-cinq tonnes qui considère que la route est à lui et que les petites fourmis peuvent être écrasées sans scrupules, fussent-elles à roulettes et habillées de fluo. Une tranquillité absolue qui permet au Paralytique – placé comme de coutume en seconde position – de se livrer à d'autres activités que celles de pédaler en guettant l'attaque soudaine d'un tueur de la route. Par exemple en photographiant son pilote qui a revêtu un magnifique maillot orange, sans doute pour faire honneur à la famille royale hollandaise dont il va bientôt traverser le territoire.

17 Rappel : le lecteur trouvera en annexe une série de planches des photos sélectionnées pour illustrer le raid et, avant la table des matières à la fin de ce livret, les cartes détaillées qui lui permettront de se repérer.

18 Schumacher bien sûr !

Par exemple, en contemplant le spectacle des grandes éoliennes : pourquoi certaines d'entre elles sont-elles au repos alors que d'autres brassent lentement l'air de leur gigantesque hélice tripale ?

Par exemple, en pensant à son ami et compagnon de route, Victor, hidalgo anianais¹⁹, médecin expert en botanique, qui pourrait sans doute identifier chacune de ces plantes et fleurs qui abondent en bordure de piste, constituant un foutoir exubérant dans lequel il n'est pas capable de repérer la moindre variété, ce qui l'agace quelque peu.

Par exemple, en consultant sa carte, domaine où il est bien plus performant...

Petits incidents sans conséquences

Mais il est toujours difficile de faire deux choses à la fois et, négligeant une route sur la droite, il laisse Francis s'engager dans le village de Schönwalde (ya ! ya ! la forêt est belle !), assez mignon avec ses chalets vernis et ses géraniums multicolores. Le GPS est heureusement branché et, alerté dès la sortie du village, Gilbert interroge une "Gretchen à pédales" qui lui confirme l'erreur. Pour éviter un retour en arrière qu'il exècre (ah ! la vanité des infailibles !), il entraîne son compagnon dans un "raccourci" d'abord bien asphalté puis résolument terreux auquel les compères décident en commun de ne pas accorder leur confiance, même si sa direction est la bonne, comme le confirme l'antenne du tout proche Bungsberg (déjà cité).

L'incident est rapidement réparé (qu'est-ce que dix minutes d'errance champêtre quand on a poireauté trois heures dans une salle de bagages aéroportuaire ?) et la promenade forestière reprend sans le moindre incident jusqu'à la gracieuse petite station de Malente où un fort bienvenu SKY (dénommé Casino ou Super U en d'autres provinces de la Grande Europe) permet de faire nos premières "coursures alimentaires". Un non moins bien venu banc sur une aire de repos dominant le Großer Plöner See, alias le lac de Plön qui est le plus grand de la région, les accueille peu après. Les traditionnels achats solides (charcutaille, fromages et yaourts, fruits et chocolat) sont complétés dans un stand "frites/saucisses" par une bouteille d'eau et un Coca (pour le vieux gourmand, bien sûr, qui ne devrait pourtant pas boire de boissons gazeuses !).

Un super pique-nique... qui se termine sur un petit os quand l'Aveugle découvre que la cale de sa chaussure gauche commence à perdre une vis, sans doute épuisée par sa vie de souffrance. Essayez d'imaginer le destin d'une vis de cale de chaussure d'un randonneur au long cours ? Plus de quinze mille kilomètres annuels de maltraitance ! Il est facile de comprendre son envie de rendre son tablier, surtout dans un site aussi agréable que celui-ci. Gilbert sort sa trousse d'outillage. En vain, car la vis qu'il possède (le Paralytique a déjà été confronté à ce genre d'incident au cours d'une Diagonale et ne voyage plus désormais sans sa vis de secours !) est trop courte d'un bon millimètre. Déçu, il range son bazar, tout en pressentant des ennuis à venir...

Eh bien non ! Il n'y aura pas d'ennuis, car la très touristique ville de Plön possède un vélociste aussi courtis qu'efficace. Figurez-vous que ne disposant pas de la pièce adéquate, cet homme serviable a planté là l'Aveugle déchaussé du pied gauche, et sa boutique provisoirement gérée par son épouse, pour aller en courant faire poser une vis neuve par un collègue, et néanmoins concurrent. Le tout pour 0,5 euros, service express compris. Ça c'est du commerce ! La grande classe !

Pendant cette pause forcée d'une bonne dizaine de minutes, Gilbert a exploré la rue centrale très animée. Il en a aussi profité pour photographier une harmonieuse chapelle aux murs de brique rouge, armés de madriers de chêne et dotée d'un gracieux clocheton à bulbe. Il s'est aussi extasié sur la remarquable signalisation pour les cyclistes : le vélo est bien une vraie petite reine dans ces contrées teutonnes !

L'après-midi est agréable, en forêt, sur des pistes cyclables en bon état, très roulantes, si ce n'est dans la traversée des agglomérations où elles empruntent des trottoirs, souvent pavés de gros autobloquants disjoints qui secouent fortement l'équipage. Le temps est très beau sans être trop chaud et le vent est imperceptible. Les petits anges turbulents ont dû prendre le temps d'aller faire une croisière sur le Plöner See avec leur petite compagne... Il faut en profiter.

19 Victor SIESO, catalan de Bompas, habite le bourg d'Aniane à une trentaine de km à l'ouest de Montpellier

Court arrêt pour une photo-contrôle devant le panneau d'entrée de la ville de Neumünster qui leur cachera sa cathédrale "nouvelle" ou "neuve" (münster signifie cathédrale en allemand). Il faut rester vigilant pour sauter d'un trottoir cyclable à l'autre, tout en guettant les feux et les panneaux de direction. Mais tout se passe d'autant mieux que les automobilistes sont très habitués aux cyclistes et très indulgents avec les Gaulois qui ne peuvent s'empêcher de griller les feux rouges...

Ciel, une Walkyrie !

A la sortie de la ville, Gilbert qui – comme de coutume en zone urbanisée pilote le tandem – augmente subitement l'allure. Devant lui, sur le trottoir pavé, une femme à la chevelure de feu progresse à toute pédalée sur sa lourde monture. « *L'endroit de cette déesse vaut-il l'envers ?* » se demande le Paralytique qui entame une vigoureuse poursuite. Mais sa curiosité restera insatisfaite, car la belle tourne subitement à droite après quelques centaines de mètres. « *Quel coup de pédale elles ont les nanas dans ces pays !* » tente de se consoler le curieux dépit.

Il n'y a pas grand chose à dire sur la campagne environnante qui a perdu son caractère de villégiature une quinzaine de kilomètres après la sortie de Plön. L'espace est partagé entre forêts, landes et cultures. Une campagne "internationale" sans particularisme apparent pour un voyageur qui n'est pas expert en géographie régionale. La progression est régulière et le kilomètre 158 est atteint vers 16h30, peu avant la ville d'Itzehoe. C'est l'heure d'un goûter "banane et pain+chocolat" reconstituant.

Et les minutes défilent...

Mais cette courte pause a suffi pour que les choses retrouvent leur cours chaotique habituel. Peu après le Paralytique crève, à l'arrière évidemment parce que c'est là où on se salit le plus. Un clou de belle taille qui s'est pris de passion soudaine pour un pneu Schwalbe (allemand donc) à peine marqué par les trois petites centaines de kilomètres parcourus depuis l'aéroport de Copenhague Et voilà comment un coup de foudre entre une ferraille et une gaine de latex se traduit par quinze minutes de perdues... qui ne manqueront pas de se multiplier un peu plus tard, comme les petits pains dans la Bible.

Pour la traversée un peu complexe d'Itzehoe, le duo bénéficie de l'aide d'un cyclo local qui doit être un descendant direct de Barbe Rousse. Il n'est pas bavard, mais il n'est pas évident de dialoguer avec deux zigotos qui ne parlent pas le dialecte de Gerhart Schroeder (il y a belle lurette que l'on ne pratique plus la langue de Goethe en Germanie !). Efficace en geste et jovial dans son sourire, l'homme place sans faille le duo sur la route de Glückstadt et du bac de l'Elbe. Il est 18h23 à l'horloge (astronomique, bien sûr !) de Francis quand le duo débarque à l'embarcadere pour voir le bac... amorcer sa traversée.

A deux minutes près... c'était un gros quart d'heure d'attente en moins. Petite colère de l'Aveugle qui ne peut s'empêcher de jeter un regard de reproche à la roue arrière du vélo de son compagnon. Sacré clou ! Déjà plus de 30 minutes de paumées à cause de toi !

L'attente du bac suivant n'est pas inutile dans la mesure où elle permet d'observer le « kolossal » trafic fluvial qui vient rappeler que Hambourg, deuxième agglomération allemande, est aussi l'un des plus grands ports du monde ! L'Elbe, à une trentaine de kilomètres seulement de son embouchure, est un bras de mer de trois kilomètres de largeur, qu'empruntent de gigantesques cargos et porte-conteneurs.

Le spectacle est assez stupéfiant et les bacs²⁰ qui assurent la traversée paraissent des "p'tits bateaux qui vont sur l'eau", malgré leur cargaison de camions, d'autocars et de moult voitures. Plus deux vélos et deux cyclos transis, car le soleil s'est caché derrière un épais voile de nuages sombres. L'autre rive est plantée d'éoliennes ; le littoral de la mer du Nord est proche et le souffle d'Eole souvent déchaîné !

Accostage à 19h15 ; et reprise de la course en avant. L'objectif est d'atteindre la petite ville de Lamstedt, sise à une trentaine de kilomètres et dont l'importance estimée sur la carte permet d'attendre des « Zimmer frei », pensions ou « Gasthaus » en nombre et de qualité. Ça pédale donc ferme dans les faubourgs industriels de Wischhafen, puis dans la campagne où les ombres commencent à s'étendre.

20 il y en a quatre qui « tournent » sans arrêt pendant la journée

Comme cela arrive très souvent aux cyclistes néophytes, mais comme cela ne devrait jamais arriver à deux vieux grognards de la randonnée, le pneu arrière de Gilbert, insuffisamment regonflé (cherchez le coupable !) talonne sur un caillou et crève instantanément. Ricanement des Chérubins et nouvelle séance de "démontage – réparation – remontage – gonflage – remise en place de la chaîne – nettoyage des mains dans l’herbe environnante". Sans ronchonner, car ça n’avance à rien. Le Paralytique s’excuse humblement :

- « *Quand on fait des conn..., il faut les payer comptant...*

- *Tu n’as pas envisagé d’aller jusqu’à Malaga avec ces pneus là ?* » s’enquiert l’Aveugle qui, en expert clairvoyant, a déjà repéré que les Schwalbe "bas de gamme" de son compagnon ne sont pas à la hauteur de l’événement.

- *Tu sais que mes Michelin "Super compétition/Professionnel/Turbo machin et Grip chose" m’ont coûté 560 francs la paire... mais qu’en contrepartie, j’espère bien aller jusqu’au bout sans la moindre crevaison !* »

- *Ouais, t’as raison, j’achèterai deux bons pneus à Dunkerque* » répond avec soumission Gilbert, déjà prêt à sacrifier ses deux enveloppes défaillantes et pourtant à peine utilisées.

Vive les "Frauen" !

Un petit hôtel serait bienvenu, car le retard consécutif aux amours du clou et du pneu Schwalbe dépasse désormais 45 minutes. Evidemment, les panneaux "Zimmer frei" ont disparu de la circulation depuis belle lurette et il faut atteindre le centre de Lamstedt pour trouver... une pizzeria dont le patron qui fumait une cigarette sur le pas de sa porte, signale l’existence d’ « *eine Pension hinter den Tankstelle Shell... fünf hundert Meters geradeaus...* »²¹ et que son restaurant pourra les rassasier après une bonne douche.

Après avoir remercié avec chaleur, Candide, très satisfait de la bonne tournure des choses, entraîne Martin en direction du garage, effectivement situé à moins d’un kilomètre (« *Tiens c’est pas Shell, c’est Esso ?* ») pour localiser la pension... Une bonne demi-heure plus tard, après avoir erré en vain et en tous sens dans un labyrinthe résidentiel, après avoir interrogé des gamins qui ne savaient rien et un couple en Mercedes qui croyait savoir, mais qui après avoir semblé les guider, les a paumés un peu plus loin avant de disparaître lâchement dans la nuit tombante, nos héros, en complète perdition, ont enfin trouvé leurs Sauveurs : d’abord un jeune père de famille qui venait de rentrer sa voiture dans son garage, puis sa jeune épouse avec un marmot dans les pattes et enfin la voisine d’en face appelée à la rescousse.

Pourquoi les femmes sont-elles meilleures que les hommes pour résoudre les situations d’urgence ? Les deux "Frauen" sont d’une efficacité remarquable : en cinq minutes, une chambre est réservée par téléphone chez une certaine Helga Buck dans un village distant de 3 km qui porte le nom d’Armsdorf et qui (ce n’est pas une coïncidence... !) réside dans une « *Haus neben den Tankstelle* »²². Oh rage ! Oh désespoir ! Pourquoi Candide n’a-t-il pas été plus studieux quand il étudiait l’allemand au collège ? Peut-être aurait-il mieux compris les explications du pizzaïolo !. Confondre 3,5 km et 500 mètres, même en allemand, ça fait une belle différence !

Mais les très complaisants Saint-Bernard de Lamstedt n’arrêtent pas là leur assistance. Après avoir patiemment décrit le fil d’Ariane conduisant à l’issue du labyrinthe, ils donnent la position d’un restaurant "de qualité" et la petite dame qui a senti que les vieux Gaulois n’avaient pas saisi toute la teneur de ses explications, a envoyé son jeune époux veiller au bon déroulement de la procédure. Le pauvre a même été contraint de ressortir sa voiture du garage !

Ces péripéties - et l’inquiétude de devoir coucher à la belle et froide étoile - ont fort creusé l’appétit de nos deux randonneurs qui se jettent avec voracité sur l’excellent dîner qui leur est apporté avec le sourire malgré l’heure tardive (21h45). « *Tomatensuppe, Salat Buffet, Schweinebraten + Kartoffeln* » sont servis en belle quantité par une Gretchen sympathique, et avalés en 45 minutes, le tout pour 35 euros, « *Bier und Mineral Water* »²³ comprises. Sympathique et réconfortant

21 une pension derrière la station Shell, 500 mètres plus loin

22 une maison près de la station d’essence

23 pour ceux qui ignorent tout de la langue teutonne, le menu était composé d’une soupe à la tomate, d’un buffet de salades, de rôti de porc avec des pommes de terres, le tout arrosé de bière pour Gilbert, d’eau minérale pour Francis et servi par une sympathique jeune fille...

Dynamisant aussi car, peu après, l'Aveugle, shooté à la soupe de tomates et au cochon rôti, fonce comme un suppositoire dans l'étroit boyau qui sert de piste cyclable sur le côté de la route de Lamstedt à Armsdorf. Il fait à peine clair et le Paralytique, qui peine à suivre, se demande par quel miracle son copain l'Aveugle parvient à éviter les racines dans cette semi-obscurité.

L'accueil de Frau Helga est maternel. Comment ne pas évoquer celui de Lili Schumacher²⁴ deux ans auparavant dans un petit village au sud de Munich par un épouvantable temps de « Schwein » (cochon dans nos contrées) ?

En quelques minutes, elle installe ses fils prodigues dans un appartement encore plus vaste et plus douillet que celui de la Pension Seeblick de Puttgarden. Les bicyclettes sont parkées dans une annexe, avec l'aide du mari garagiste (c'est lui le « Tanksteller ») un peu grognon quand même d'être encore mobilisé à cette heure tardive (bientôt 23 heures) à cause de deux Franzosen paumés dans la nature saxonne... Les deux compères feraient bien une bise à leur maman d'un soir, mais une regrettable pudeur les retient. La séparation se fait en prenant rendez-vous à 7h00 pour le « Frühstück » dans un concert de « Gute Nacht » et de « Vielen Dank »²⁵...

Les deux Chérubins sont aux anges.

« Pas mal le coup du clou amoureux, non ? » rigole l'un d'eux.

« Et le caillou du talonnage ? » pouffe l'autre.

« Vous exagérez ! Heureusement que j'étais là pour leur trouver un lit... » dit leur Petite Compagne, qui est encore toute perturbée par sa romantique promenade sur le Großer Plöner See...

La Belle découvre avec ravissement le monde des Terriens. Elle commence à oublier son beau Prince, la perte de sa merveilleuse voix de soprano et même le palais de son Père qu'elle ne reverra jamais plus. Elle pense beaucoup à lui, à ce cher vieux papa qui avait des cheveux aussi blancs que ce Paralytique qui veut aller au bout du monde avec son Aveugle sans canne...

²⁴ voir « A Chacun son Cap Horn » page 27, téléchargeable sur www.gilbertjac.com

²⁵ bonne nuit et mille mercis

Mercredi 29 mai

ARMSDORF - CLOPPENBURG : 135 km

Chapitre IV – AU BORD DE L'ABANDON

Dans lequel une roue libre fait grincer ses billes...

La nuit a été bonne et d'un calme absolu. Mais insuffisante pour effacer toute la fatigue de la longue étape de la veille (plus de 200 km). Les jambes sont un peu lourdes – assez normal un troisième jour – et le royal "frühstück" de Mère Helga devrait permettre de relancer les moteurs sans raté. La salle du petit déjeuner est déjà occupée par une demi-douzaine d'hommes jeunes et affamés, sans doute les ouvriers d'un chantier local.

C'est Francis qui règle l'addition de 40 euros. Excellent rapport qualité/prix pour une mémorable étape. Longue vie au « Bistro's Helga » et à sa chaleureuse patronne !

Le temps est beau, le ciel est bleu, l'air est frisquet et le vent est encore pseudo nul à cette heure matinale (7h40 au départ). Gilbert se poulèche les babines et active son GPS. Pour rejoindre l'itinéraire – perdu pour cause de détour sur Armsdorf – il convient de prendre un cap plein ouest en suivant les délicieuses, excellentes et parfois tortueuses petites routes de la grande plaine germanique. Un vrai régal en ce début de journée, même si l'environnement, féroce et céréalier, n'a aucune originalité. Plutôt bressan que beauceron, car cette plaine n'est pas plate.

Quand le tors tue..

L'itinéraire officiel (qu'il n'est aucunement interdit de délaissier temporairement) est retrouvé dans la bourgade de Köhlen alors que le ciel se voile et qu'un vent de face se lève. Les mauvais pressentiments de l'Aveugle vont-ils se concrétiser ? A l'approche de la Weser, Gilbert s'arrête pour photographier le clocher tors du village de Sandstedt, qui lui rappelle celui de Mervans dans la Bresse louhannaise. Fantaisies de charpentiers farceurs et d'artisans habiles, les clochers "en vrille" se rencontrent aux quatre coins de l'Europe. L'un d'eux, dynamique et bienveillant, préside leur association comme en témoigne le panneau « Clochers Tors d'Europe » (en français s'il vous plaît !) sis devant l'église.

Trois kilomètres plus loin, le bac de la Weser... quitte la rive à l'instant même où ils arrivent ! Cela devient une habitude. L'Aveugle tord le nez et le Paralytique, une fois de plus fautif, reconnaît volontiers ses torts d'avoir tortillé devant le clocher tors, tandis que, dans le ciel, les Chérubins retors se tordent de rire derrière les stores...

En fait, cela ne valait pas la peine d'en faire tout un roman tordu car la traversée ne dure que dix minutes... La Weser n'est pas l'Elbe et les bateaux qui y transitent sont beaucoup moins monstrueux. Vingt minutes après le débarquement sur l'autre rive, arrêt dans la petite agglomération de Brake pour les traditionnels achats du pique-nique qui a lieu quarante minutes plus tard et quinze kilomètres plus loin (mais pourquoi transportent-ils ainsi leurs provisions au lieu de les consommer sur place ?) sur la place centrale du village de Großenmeer (on se demande bien où elle peut être cette grande mer car il ne semble pas être ici question d'une grand-mère...) où un banc accueillant présente le double avantage d'être assez bien à l'abri du vent d'ouest de plus en plus frisquet et à proximité de toilettes publiques sans effluves extérieures. Brrrr... Il fait froid et la pause est réduite au minimum : 35 minutes.

Le soleil revient à l'entrée d'Oldenburg en Basse-Saxe, la seule ville d'importance (150.000 h) traversée en Allemagne, le parcours ayant été tracé pour éviter la monstrueuse Hambourg (1.650.000 h) et la vaste Brême (550.000 h). Oldenburg est une ville médiévale et a toujours été un important foyer culturel et universitaire. La brique rouge des monuments se mêle au crépi blanc des immeubles dans tout le centre piétonnier où les cyclistes sont plus nombreux que les promeneurs. Belle impression de cité active et soignée qui mériterait une plus grande attention. Tandis que le Paralytique contrôle son passage par un autoportrait dans la vitrine du « Oldenburger Cricket Club » (oh, ma chère !), l'Aveugle part à la recherche d'une carte postale, denrée assez rare dans cette ville.

L'un des innombrables clochers vient de sonner 14 heures et il est temps de partir car l'objectif programmé, Lingen, est à 110 km. Et comme le chat échaudé qui craint l'eau froide, le vieux cyclo qui a failli coucher à la belle étoile craint de ne pas trouver de gîte. La relance est faite par Gilbert, vigilant à ne pas perdre la bonne direction et à éviter les multiples pièges des trottoirs cyclables.

Quand l'Aveugle perd ses billes...

Soudainement, quelques kilomètres plus loin, Francis lance un signal de détresse et s'arrête. « *Ça coince à l'arrière* » lance-t-il à son compagnon.

La roue démontée laisse d'abord espérer une réparation facile de la roue libre Campagnolo 9 vitesses, montée sur moyeu EDCO²⁶ : à première vue les trois petits pignons se seraient simplement dévissés et l'outillage "spécial" fabriqué par le Sieur Saint-Martin, à la demande de Francis, pour « démonter les couronnes afin de pouvoir changer un rayon côté roue libre » fait la preuve de son efficacité. En trois minutes, la roue libre retrouve sa meilleure tête et la roue est remise en place.

Pour la seconde fois, Gilbert relance l'allure... un demi kilomètre. Nouvel appel au secours. Le problème est beaucoup plus grave qu'initialement diagnostiqué : la roue libre est tout simplement cassée et vomit ses billes sous le regard incrédule de son maître. Le Paralytique suggère à son compère de faire demi-tour, Oldenburg étant une ville importante et sans doute pourvue d'un vélociste bien achalandé...

Mais l'Aveugle opte pour une avancée de 3 km jusqu'au bourg de Wardenburg, plutôt que pour une marche arrière de 5 ou 6 km. Peu après, le tandem fait son entrée dans ledit bourg, l'un tentant vainement d'entraîner un pédalier qui se bloque périodiquement, l'autre poussant énergiquement son compère. Cet équipage est néanmoins performant puisqu'il parvient à rejoindre une pédaleuse locale qui leur indique l'emplacement de l'unique « *Fahrräder* »²⁷ de la cité. Il s'agit – comme c'est souvent le cas dans les petites villes de chez nous – d'une boutique qui propose à ses clients tout ce qui roule sur deux roues avec ou sans moteur : ça va du VTT de gamin à la mobylette en passant par le vélo de course et la tondeuse à gazon.

Herr Becken, le maître des lieux, n'est pas des plus aimables (ça commence à sentir notre douce France !), mais son employé dont les mains "cambouineuses" témoignent de la fonction, est un grand échalas sympathique qui prend à cœur de résoudre un problème de première importance pour ces deux vieux farfelus qui prétendent pédaler jusqu'au bout de l'Europe. Il n'est pas facile de s'expliquer quand on ne parle pas le même idiome. Il ressort néanmoins :

1) que la roue libre est fichue (ce diagnostic n'est pas une surprise) : il faut donc la changer, mais cette boutique n'en possède pas une qui convienne; ici, on roule Shimano, pas Campagnolo et évidemment le Jap ne fricote pas avec le Macaroni...

2) que la solution doit exister chez Bönnke, le plus important vélociste d'Oldenburg...

3) qu'il peut appeler un taxi pour conduire ses clients jusque là !

Cinq minutes plus tard, le duo (plus la roue arrière en pleine crise "biliaire"...) embarque dans un taxi conduit par une solide Gretchen qui ne cherche pas à lier conversation. Elle "gutturé" dans sa radio et semble pressée de déposer ses deux passagers (qui ne savent pas le moins du monde où réside le sieur Bönnke !) et leur roue de vélo. Mais rien n'est simple en ce bas monde et la dame s'énervait à chercher la boutique. Elle consent quand même à faire le numéro de Herr Becken sur son portable pour lui demander des explications et à poursuivre sa recherche. Les deux compères soupirent d'aise en apercevant la boutique qui était planquée en retrait entre deux immeubles. Ouf ! La taxiwoman teutonne a bien failli les larguer dans la nature !

Le magasin est immense et le seul atelier est aussi grand que toute la boutique de Wardenburg. Mais Campagnolo n'y est pas plus chez lui ici que là... Par chance, l'un des mécanos, plus Italien que Germain, connaît suffisamment d'anglais pour faciliter les échanges (qui est-ce qui a laissé croire que tous les Allemands parlaient anglais ?). Au bout d'une petite demi-heure de palabres, d'hypothèses, de conjonctures psychédélico-techniques, il est enfin décidé :

26 les termes techniques et les marques ne sont donnés que pour les fanatiques de mécanique, car le problème aurait pu survenir à tout autre bidule "Machin" qui sert à l'entraînement de la roue par la chaîne...

27 vélociste en français

1) que le patron veut bien vendre à Francis une roue complète modèle Campagnolo prélevée sur un vélo neuf : « *ça devrait aller... en principe ; sinon on ne peut rien de plus pour vous* » ; l'Aveugle devra, bien évidemment, se satisfaire de la jante profilée et d'une roue libre de champion (12 à 23 dents contre 28 auparavant) – le coût est de 120 euros, ce qui n'est pas du tout abusif... si ça convient.

2) que la roue cassée sera expédiée directement à Bordeaux, moyennant 15 euros ; ce qui est beaucoup, mais sans doute nécessaire pour inciter l'Italo-Germain à s'en occuper²⁸.

Retour express à Wardenburg dans un taxi piloté par un sympathique Noir, admirateur et imitateur de Schumacher ; montage de la roue profilée qui - ô miracle ! - s'ajuste bien et ne nécessite qu'un réglage de la commande du dérailleur. Service gratuit (quelle conscience professionnelle ces Allemands !) que Francis rétribue néanmoins d'un pourboire mérité. Gilbert en profite pour acheter deux chambres à air... et pour oublier son carnet de notes sur le comptoir.

Bilan de l'opération, outre ce carnet à deux sous mais précieux quand même : 170 euros pour Francis et 3 heures 30' de perdues... Seulement pourrait-on dire car le sauvetage fut cette fois-ci vraiment limite... Les compères n'osent imaginer la situation dans laquelle ils se trouveraient présentement si le vélociste d'Oldenburg n'avait pas eu cette roue neuve...

Un peu sonné, le duo reprend sa course en avant à 17h50. Le vent est nettement défavorable et la pluie est menaçante. L'objectif initial (Lingen à plus de cent bornes !) est bien évidemment abandonné et, à 19h15', c'est la pluie qui décide de l'arrêt dans le premier hôtel rencontré à Cloppenburg. L'établissement, qui porte le nom de Tophor, est un bon deux étoiles à la française dans lequel, pour la somme globale de 84 euros, on est accueilli cordialement par le patron, Herr Tophor en personne, on dîne suffisamment pour ne pas en garder le souvenir (ni par excès, source d'insomnie, ni par insuffisance, cause de fringale, ni par qualité gustative), on dort confortablement, sans souci pour les vélos douillettement installés dans un garage et on petit-déjeune suffisamment sur un plateau porté la veille au soir dans la chambre ; car il a été décidé de partir tôt pour rattraper les kilomètres perdus (sachant que les 3h30 sont à jamais irrattrapables comme le temps mal utilisé...).

Bonne nuit les veinards ! Candide se dit que tout s'arrange vraiment pour le mieux dans ce monde extraordinaire, tandis que Martin essaie d'imaginer ce que pourra être pour lui la troisième catastrophe de cette EuroDiagonale...

Petite Sirène n'est pas contente. Elle a bien cru que son beau voyage s'était arrêté à Oldenburg. Elle fait la tête à ses deux compagnons qui ont bien failli tout casser avec leurs plaisanteries idiotes.

Heureusement qu'elle était là pour souffler à l'oreille du beau petit mécano italien qu'il y avait une roue Campagnolo sur un vélo neuf et qu'il devait convaincre son patron Bönnke de céder la pièce à un prix raisonnable.

« Ouais, t'as fait ta BA... » lancent les grincheux...

Il est vrai que cette bonne action va sans doute lui gagner quelques années dans sa longue route vers le Paradis des Sirènes.

Quant aux deux petits morveux, ils doivent admettre quand même qu'ils avaient bel et bien perdu le contrôle de la situation. Ils jurent donc à leur Belle qu'ils se contenteront désormais de farces plus anodines, comme le vent dans la tronche ou les crevaisons en série. Voire une petite gamelle sans conséquence, un bac en panne ou un naufrage, peut-être ?

²⁸ la roue sera effectivement expédiée dès le lendemain et parviendra à Bordeaux avant que Francis n'arrive à Dunkerque ! Honnêtes et efficaces, nos frères germaniques !

Jeudi 30 mai

CLOPPENBURG – TIEL (Hollande) : 247 km

Chapitre V – UNE LONGUE JOURNÉE SANS HISTOIRE

Où l'on bouffe du kilomètre sans se poser de questions...

Lever à 4h45 : il faut un estomac en bon état pour avaler de la charcuterie, mélangée de fromage et arrosée d'un bol de café à 5h30 du matin... Seuls les cornichons (du moins en avaient-ils l'apparence à défaut d'avoir le goût de ceux qu'on trouve chez Amora) sont restés sur le plateau...

Départ à 6h02' (selon les notes de Francis, et le verdict de son chronomètre digital). Faux départ car le GPS du Paralytique ne prenant pas son service avant 7h00, les deux lève-tôt sont allés se perdre sur une voie expresse interdite aux cycles. Retour en arrière de deux bons kilomètres et nouveau départ effectif vers 6h20 (selon les souvenirs de Gilbert, et l'aide de sa clepsydre²⁹).

Le temps s'annonce beau, le vent d'ouest est assurément défavorable et Gilbert se met en hibernation dans la roue de son compagnon, car il n'a jamais été en forme un quatrième jour de randonnée. Malgré cette faiblesse, l'allure reste correcte puisque les 70 premiers kilomètres sont parcourus en à peine plus de trois heures. Le parcours se fait exclusivement sur des bandes et des trottoirs cyclables, exception faite de plusieurs traversées de la route quand la piste change de côté. Ce qui se produit assez souvent et sans raison apparente, peut-être pour éviter la monotonie. Il n'y a pas grand monde sur ces chemins pour cyclistes, sauf dans les villages et agglomérations où le vélo est largement utilisé pour de courts déplacements.

Double arrêt à Lingem, l'un de quelques secondes pour photographier le panneau d'entrée qui fait un amusant pub pour une grande fête enfantine, l'autre de vingt minutes pour acheter des provisions. Et le binôme repart, toujours à la même allure, toujours l'Aveugle en tête (sa "pêche" ne proviendrait-elle pas de la jante profilée ?), toujours avec le Paralytique en léthargie.

Aufwiederzahn Deutschland ! Au revoir Allemagne !

Nordhorn, km. 91, 10h55 : dernière ville allemande avec des tas de vélos, des monceaux de fleurs et un curieux clocher à bulbe...

Nous avons quitté le Danemark avec satisfaction après tous les malheurs que nous y avons vécus. Nous laissons l'Allemagne avec une certaine nostalgie. Nous y avons trouvé un accueil excellent, des pistes cyclables sécurisées, des gens serviables, voir adorables comme la Frau Helga. Qu'allons-nous trouver dans le plat pays batave ?

Frontière, km. 96, 11h15 : « *welkom in Nederland – welcome, willkommen, bienvenue* » (en Français, quel honneur !). La route 213 devient la N342. Les petits autobloquants rouge sombre de la piste cyclable latérale cèdent la place à un asphalte d'une qualité que l'Écossais Mac Adam aurait appréciée (s'il n'était pas mort juste avant que Pierre Michaux n'invente la pédale et que la draisienne devienne vélocipède). Sinon rien ne différencie vraiment pour un randonneur pédalant, l'en-deci germanique de l'au-delà batave. Ah si ! Francis a tombé les jambières et les manchettes, malgré le vent d'ouest (et de face !) qui est assez frisquet.

La Hollande ? Un plat pays, des polders et des canaux, des digues et des moulins à vent, des pistes cyclables et un vainqueur du Tour de France (Zoetemelk), des tulipes et un fromage, deux réputées usines à bière (Heineken et Amstel) et un tabac qui sent bon (Amsterdamer), des très grands peintres (de Jérôme Bosch à Vincent Van Gogh en passant par Rembrandt et Vermeer) et des musées de réputation mondiale, une capitale superbe (Amsterdam)... Voici réunis un certain nombre, pour ne pas dire la majorité, des mots-clefs que doit pouvoir citer un Français moyen, en dehors du classique : « *Les Hollandais ? Y'en a partout chez nous ; ça doit pas être chouette chez eux !* ».

²⁹ pour eux qui l'ignoraient, les Égyptiens utilisaient cet ancêtre de l'horloge qui mesurait le temps par un débit d'eau dans un tube gradué. Il est normal que Gilbert, hydrologue de profession, utilise encore cet instrument dont le seul inconvénient est d'avoir une précision limitée à la demi-heure...

Il pourra y ajouter : Cruyff s'il est fana de foot, Delft s'il est amateur de faïence, Béatrix s'il regarde à la TV ou lit dans les journaux "people" les sagas royalistes de Stéphane Bern (et encore, cette Reine est tellement discrète qu'on se demande si elle n'a pas déjà abdiqué en faveur de sa fille comme l'ont fait sa grand-mère et sa mère car, de toute évidence, on ne sait plus faire de mâles chez les Princes d'Orange), Utrecht parce c'était une date à savoir quand on apprenait l'histoire aussi sottement que dans un Quiz³⁰....

Peu avant la petite ville d'Hangelo, une belle aire de repos en bordure de la piste cyclable – dont la largeur laisse à penser qu'il s'agit d'une ancienne route – se prête parfaitement à un arrêt pique-nique, d'autant mieux que midi a déjà fait glouglou (une clepsydre ne sonne pas !) depuis une quinzaine de minutes. La distance kilométrique affichée par les compteurs, soit 120 km, montre la grande sagesse qu'il y a à partir tôt quand on veut aller loin. Le ciel s'ennuie un peu, mais sans menace. Le vent a pris son régime de croisière, mais sans violence.

Les cyclos, rois de la piste

Le "ghetto hollandais" des pistes cyclables, dénoncé avec sarcasme par certains responsables de la Fédération Française de CycloTourisme, se révèle être un superbe outil de propagande pour la pratique de la bicyclette. C'est la balade à vélo en toute sécurité ! Il faut dire que les conducteurs, qui sont aussi – ou ont été – des pratiquants, ont le plus grand respect pour les deux roues. Aucun véhicule ne tourne à droite sans marquer un temps d'arrêt. On a même l'impression que tout est pardonné aux cyclistes... sauf de rouler sur la chaussée automobile quand elle est doublée d'une piste, ce qui est très généralement le cas. C'est impressionnant et positivement ahurissant pour un arrière-petit-fils d'Astérix (et même pour deux !).

Le système présente, bien sûr, quelques notables inconvénients pour les randonneurs au long cours en quête d'une performance. C'est ainsi que l'on peut relever dans les notes de l'Aveugle cette mention : « *Lochem – distance théorique = 29 km ; distance réelle par la piste cyclable = 32,5 km* ». Si les bandes cyclables qui bordent les routes (comme c'est le cas fréquemment en Espagne) n'entraînent aucun surplus kilométrique et peu de problèmes d'orientation, les véritables pistes qui partent dans la nature, comme c'est fréquemment le cas au Danemark ou aux Pays-Bas, conduisent souvent à faire des détours ou à se perdre... dans la nature.

D'autant plus que les panneaux indicateurs (nombreux) n'indiquent pas toujours – et même rarement – une ville importante représentée sur la carte. Le plus souvent, c'est le nom, abscons pour un latin, du village le plus proche. Cela s'expliquant fort bien puisque ces chemins ont été construits pour des baladeurs, pas pour des affamés qui ingurgitent chaque jour 200 bornes d'asphalte.

Défaillance de GPS

Le Paralytique sort de son hibernation, d'abord parce que son état est toujours meilleur l'après-midi que le matin, ensuite parce qu'il a cogité (en douce) d'optimiser l'itinéraire en traversant le Nationaal Park De Veluwezoom, « *vaste étendue (5.000 ha) de forêts (pins, bouleaux) et de landes de bruyère vallonnées située au nord d'Arnhem, à la lisière (zoom) de la Veluwe... De nombreuses pistes cyclables facilitent la promenade* ». C'est le Guide Vert qui dit ça et Candide croit ce que dit Michelin.

Fort de la carte au 1/200.000 du même Bibendum qu'il a sous le nez et de sa réputation (sérieusement entamée depuis le départ !) de "roi du pilotage", il décide de délaisser la bretelle qui contourne la petite ville de Zutphen par le sud pour continuer plein ouest afin de rejoindre le pont qui traverse l'Ijssel (important bras du Rhin qui coule vers le nord) et de pouvoir emprunter directement de discrètes routes, d'apparence fort sympathique sur la carte.

Malheureusement, le pifomètre est lui aussi en petite forme. Après une bonne vingtaine de minutes d'errance et de tentative de dialogue avec des locaux qui ne savent rien et admettent tout par politesse ou pour se débarrasser, après des manœuvres d'approche dignes des plus grands guerriers sioux sur des pistes enherbées pour prendre le pont... par-dessous, après une contre-offensive pour accéder au tablier du pont sud (celui de la rocade !) par un sentier piétonnier, l'Ijssel est enfin vaincu.

30 pour ceux qui auraient oublié l'Histoire apprise dans une litanie de dates dites historiques, c'est à Utrecht que fut signée en 1714 une paix (après de multiples "traités") qui réglait la Succession d'Espagne...

Sans mérite et sans gloire... et pas à l'endroit prévu. Adieu veaux, vaches, cochons et... Nationaal Park ! « *T'as voulu voir la forêt et tu vas voir la ville... T'as voulu rouler sur la piste et tu vas te taper la Nationale...* » ronchonne le Paralytique furieux contre lui, mais résigné car son initiative a "bouffé" des minutes, particulièrement précieuses dans une journée de rattrapage kilométrique. Il s'estime heureux que la traversée du bras du Rhin inférieur (NederRijn) se fasse par un pont car, à coup sûr, le bac leur serait parti sous le nez !

La N348 entre Zutphen et Arnhem, c'est beaucoup d'agitation, beaucoup de fumée et beaucoup de bruit. C'est aussi un peu d'acrobatie et beaucoup de vigilance pour naviguer sur des bandes cyclables, étroites, posées sur les trottoirs pavés. Par contre, la navigation est sans problème, car c'est toujours tout droit.

La piste cyclable du Nationaal Park, ce doit être beaucoup de calme, beaucoup d'air pur et beaucoup de chants d'oiseaux. Ce doit être aussi un moment de bonheur et beaucoup de tranquillité. Par contre, il doit falloir guetter les panneaux directionnels car l'itinéraire n'est pas direct...

Brummen, Dieren, Rheden, Arnhem, Wageningen, les cités en "en" se succèdent en cette fin d'après-midi. Pour éviter une totale monotonie, un Batave moins conservateur que les autres a eu la bonne idée de placer Oosterbeek, puis Renkum sur notre parcours. Ce qui change un peu... Mais il n'y a vraiment pas grand chose à voir d'intéressant (« ... *évidemment, ces "choses" sont dans le Park...* » ricane une voix en principe angélique), même dans la traversée plein centre d'Arnhem, capitale de la Gueldre. A l'exception quand même d'un remarquable ensemble d'espaces verts, de jardins et de rues bordées d'arbres. On n'a vraiment pas l'impression de parcourir une agglomération de près de 150.000 habitants

Vers la sortie (ouest) de cette ville, quelques ondulations de la route témoignent de la proximité d'une région de collines, rares dans ce pays plat, si l'on excepte le Limbourg, la province méridionale qui s'insère entre l'Allemagne et la Belgique. Ces collines, dites de la Veluwe, ont la même origine morainique et glacière que celles de la Suisse du Holstein³¹. Elles culminent à 106 mètres d'altitude à quelques kilomètres d'Arnhem. Malgré cette modeste hauteur, elles sont à l'origine de la division du Rhin en deux branches, l'IJssel qui va au nord et le Lek qui coule vers l'ouest.

Le plat pays...

Une dizaine de kilomètres après Wageningen, le parcours quitte cette région vaguement collinaire et assurément boisée, en parfaite continuité géographique avec la plaine allemande, autant dans sa morphologie que dans son habitat.

Avec le franchissement du Lek (ou Rhin inférieur), nos pédaleurs pénètrent au cœur de la région des fleuves (Rivierengebied pour les locaux), territoire de très fertiles argiles alluvionnaires entre Rhin et Meuse. La zone est riche, fortement peuplée et résolument exploitée, avec une dominante de cultures fruitières en immenses vergers. Le secteur est rigoureusement plat. Les altimètres sont désormais condamnés à osciller autour de zéro, les plus fortes "bosses" étant constituées par l'escalade de ponts et de digues. Il en sera ainsi jusqu'à Dunkerque.

L'heure tourne. Il est plus de 19 heures quand le duo décide de chercher un gîte, une chambre d'hôte de préférence, pour des raisons de coût et de qualité d'accueil. Mais pas le moindre panneau « *Kamers* » (chambres), ni même un « *Bed & Breakfast* » ou encore un « *Zimmer frei* ». Rien ! Pas le moindre vermisseau pour ceux qui crient fatigue et famine...

Ah si ! Un petit restaurant dans le gros bourg de Lieden. Peut-être y loue-t-on aussi des chambres ? Justement, une jeune personne avenante nettoie l'escalier d'accès d'un balai énergétique. De plus, elle parle anglais. Et par-dessus le tout, elle est mignonne. Quelle charmante hôtesse, s'attendentrisse in petto les deux Sexa déjà séduits... et bientôt marris, car elle leur apprend qu'ils ne trouveront pas de chambres chez l'habitant dans le village et que le seul moyen de dénicher un hébergement à cette heure tardive – relativement car il fait encore bien jour – est d'aller jusqu'à Tiel, à une petite dizaine de kilomètres, où l'hôtel du même nom devrait parfaitement répondre à la demande. Cet hôtel est très facile à trouver dans la zone d'activités industrielles, sur la gauche, à l'entrée de la ville.

31 cf. chapitre III, page 18

Le conseil est suivi avec célérité (un bon 28 km/h malgré le vent), car la journée a été longue en durée (déjà près de 15 heures depuis le douloureux rappel à l'ordre du réveil) et en kilomètres (plus de 247 au total). L'hôtel Tiel est très bien indiqué, donc facilement localisé.

Il s'agit d'une "usine" de type international, fonctionnelle et fonctionnarisée, uniformisée et standardisée, polyglotte et polyphonique, fourmillante et laborieuse. On y est reçu ni mieux, ni moins bien que le cadre et sa BMW, on y mange ni mieux, ni moins vite que le cravaté et sa bourgeoise, on y dort aussi bien que le vieux beau et sa maîtresse (après le radada, évidemment !) et on y petit déjeune pas comme les autres, c'est à dire beaucoup plus, avec un abondant surplus (vous savez les petits sandwiches dans les poches du maillot cycliste !), car le buffet est aussi gigantesque qu'inépuisable ! Record d'Europe battu ! Et pour un prix total de 88 euros, ce qui est tout à fait raisonnable si on le compare à une certaine Auberge de Jeunesse danoise...

Les deux Chérubins ont tenu parole : ils ont épargné leurs "vieux" toute la journée.

Et Petite Sirène est satisfaite, même si elle aurait bien voulu voir de plus près le Nationaal Park de la Veluwe. Elle aurait pu donner un coup de main à Gilbert, le mettre en contact avec un indicateur plus fiable que le demeuré auquel il s'est adressé à Zutphen, ou encore lui susurrer délicatement à l'oreille la direction à prendre.

Mais "l'infaillible de la Michelin" l'agace un peu et il ne lui a pas déplu de lui donner une petite leçon.

« Tiens, tu ne les protèges plus tes copains ? » salivent déjà les deux autres...

Si, elle fait tout ce qu'elle peut pour leur donner un coup de main à ces acharnés de la pédale. Ils lui paraissent si fragiles et leur Objectif est tellement éloigné que ça lui fait peur. Elle qui n'a jamais quitté sa chère Baltique. Et puis, c'est un être délicat qui sait persuader les petits enfants d'être sages, mais elle se sent bien incapable de contrer le vent, de détourner un nuage, de dévier une voiture... Et la violence des Terriens la terrorise beaucoup...

Chapitre VI – BALADE HOLLANDAISE

Où il est question de digues, de moutons, de château, de pistes... et de football.

Le départ est donné à 7h30 précises avec un surplus de poids lié en partie à des estomacs distendus et à des poches bien remplies. Les jambes tournent bien. Il faut dire que les 196 mètres de dénivellée de la veille (pour une étape de près de 250 bornes !) n'ont pas durci les muscles.

Comme Tiel n'est pas exactement sur l'itinéraire et que, ce matin, le "maître es itinéraires" se sent beaucoup mieux que la veille, il est décidé à l'unanimité et sans débat contradictoire, de ne pas revenir en arrière et de musarder un peu dans la campagne. Allez savoir pourquoi le GPS à énergie pifo-sensorielle du Paralytique fonctionne parfaitement ce matin, alors qu'il était complètement grippé hier ? Question d'horaire ? Problème de pression atmosphérique ? de température ? d'humidité de l'air ?

Le ciel est assez chargé, mais l'air est doux. Le vent est toujours d'ouest, mais à peine réveillé, ce qui est appréciable. Le duo s'extrait sans difficulté de l'important secteur d'activités industrielles pour traverser le centre de Tiel, encore endormi. Rien à signaler jusqu'à ce que la route vienne buter sur le Rhin, qui s'appelle Waal. Enfin ce qu'il en reste après avoir perdu ses deux bras, IJssel et Lek déjà cités précédemment. Pas de pont ici, mais un bac pour piétons et, sur la droite, la rampe d'accès à une haute digue sur laquelle est posée une étroite route parfaitement asphaltée et empruntée par quelques prudentes automobiles. La Waal est une voie d'eau de belle largeur sur laquelle transitent quelques longues barges à la limite de la submersion. Les deux digues qui corsètent le chenal sont hautes (au moins 5 mètres), puissantes, empierrées coté fleuve et enherbées coté plaine. Toute rupture serait dramatique, les Hollandais le savent bien, et l'entretien est permanent.

Il est agréable de pouvoir pédaler ainsi, "haut perché", en essayant de percer les secrets d'un autre univers. Comme celui de la mer, le monde des grands fleuves possède son territoire, ses gens, ses outils, ses lois, ses coutumes, ses habitudes. Qu'y a-t-il de commun entre ceux qui vivent sur l'eau et ceux qui cultivent les vergers au-delà de la digue ? Existe-t-il un lien entre ces "routiers" des fleuves et leurs collègues qui sillonnent les autoroutes ? Pourquoi le déséquilibre s'accroît-il aussi vite au bénéfice des seconds, monstres des temps modernes et terroristes de l'asphalte ? Pourquoi les terriens ne comprennent-ils pas que cette course à la vitesse les mène à la mort et détruit leur planète ? N'y a-t-il pas une manière de redonner un peu de vie à tous ces cours d'eau, à tous ces canaux qui parcourent l'Europe ? Mais cette magnifique voie est presque déserte. Et pourtant Rotterdam, l'un des plus grands ports du monde, ne se trouve qu'à une quarantaine de kilomètres !

Mon beau moulin

Après une demi-douzaine de kilomètres sur la digue, la route redescend sans raison apparente comme si elle était soudainement prise de vertige. En fait, la cause de cet abandon est un petit village, coquet et fleuri. Après le monde de l'eau, voici le monde des fruits. Des vergers de pommiers à perte de vue et en pleine récolte. A l'approche d'une bourgade qui porte le nom de Waardenburg, le premier moulin de la randonnée présente orgueilleusement ses ramures. Les experts en moulinage diraient que c'est un moulin à calotte tournante, du type « *buitenkruijer* », car la roue qui permet de faire tourner la calotte, et les ailes, est située à l'extérieur. Ils ajouteraient encore – car ils parlent couramment le langage des moulins – que les ailes ainsi disposées (voir la photo de la planche 2 dans les annexes) disent que l'animal est au repos, mais prêt à reprendre du service.

Un peu plus loin, c'est un magnifique train jaune bouton d'or qui croise la piste.

Changement de rive entre Waardenburg et Zaltbommel, ancienne place forte qui conserve encore quelques maisons d'époque. Mais le problème qui se pose alors au pilote est un fichu panneau interdisant aux cycles la N322. En l'absence de pistes latérales, où faut-il passer ? Dans un tel cas, l'Aveugle a tendance à jouer de son opportune infirmité pour faire comme si l'interdiction n'existait pas.

Mais le Paralytique sait qu'un panneau d'interdiction aux Pays Bas, ce n'est pas un mirage que l'on ignore ou, mieux, que l'on défie comme on s'amuse à le faire en terre latine. Il interpelle aussi civilement que possible un jeune homme montant un engin local proche cousin de la draisiennne, un pédaleur néanmoins, dont l'œil vif et intelligent inspire confiance. Carte en mains et anglais en bouches, il appert rapidement que le cheminement à bicyclette vers l'ouest peut – et doit – se faire par la petite route de rive gauche de la Waal et qu'il est possible de traverser la Maas (Meuse) en barque derrière le romantique château de Loevestein... Candide ne doute pas un instant – malgré la leçon reçue la veille – de la véracité de ce discours, d'autant plus qu'il correspond parfaitement à ce qui est dessiné sur la carte (sauf le petit bac pour piétons)... Mais qui ne risque rien mène une existence bien monotone. Et comme l'avenir sourit à ceux qui osent...

Abondance de nourriture... et de crottes

Durant une dizaine de kilomètres, la petite route, parfaitement déserte, traverse plusieurs villages tout à fait semblables à ceux de l'autre rive. Pourtant les terres doivent être moins fertiles, car les vergers sont moins abondants et d'importantes landes sont occupées par des troupeaux de brebis. Peut-être des prés salés ou d'anciennes tourbières asséchées... Le méchoui doit être succulent par ici... Dans le quatrième de ces petits villages, qui a pour nom Brakel, Gilbert profite d'un accès à un bac pour escalader la digue. La tentation est grande d'y rester pour rejoindre le château distant de moins de cinq kilomètres. Un chemin ? une piste ? une voie ? Quel nom donner à cet étroit passage bétonné posé sur la crête de la digue ?

Comme tout va pour le mieux en ce jour de grâce, dernier du mois de mai, le duo ne résiste pas au plaisir de rouler de nouveau en compagnie des mariniers de la Waal et s'engage résolument vers son proche avenir, qui s'avère assez rapidement "merdeux", car la digue semble être l'endroit choisi par tous les ovidés du coin pour venir y déposer leurs excréments. Slalomer entre les crottes sur une voie chaotique, posée sur une digue de 5 m de hauteur, c'est amusant au début et rapidement casse-gueule. Surtout que ça glisse, les tas de crottes... Pas le temps de jeter un œil à droite sur le fleuve, ni à gauche sur les bestioles chieuses et ricanantes... Certes, on veut bien admettre qu'une brebis a le droit de choisir l'endroit qui lui convient le mieux pour se soulager, avec vue sur la mer et chaufferette bétonnée sous les sabots (il y bien des humains qui font des mots croisés assis sur le trône !), mais le service de voirie fait bien mal son boulot dans le monde des ovidés !

Enfin le merdier cesse brutalement et les dégâts collatéraux se limitent à quelques projections sur les boîtes de pédales et les chaussures. Bientôt le chemin désescalade la digue et rejoint la route qui conduit au château de Loevenstein. Le site très verdoyant, cerné par les eaux est effectivement assez romantique. Lamartinien ! Sauf peut-être le Slot (château) lui-même qui est une grosse et austère bâtisse de briques rouges, respectable en raison de son âge vénérable (plus de six cents ans), mais qui a plus l'allure d'une prison que d'une résidence princière. Une courte pause permet à Gilbert de passer le pont d'accès à la cour et d'accéder au sommet des remparts pour lui voler une image.

Un ours bien mal léché...

L'heure de vérité est arrivée, car la route carrossable se termine là. Un accès discret conduit au-delà des arbres à un petit embarcadère, propre comme s'il avait été repeint la veille. Pas de barque présente, mais une cloche que Gilbert s'empresse de secouer avec vigueur. Quelques minutes plus tard (le temps d'une courte inquiétude...), un grand dégingandé sort d'une petite maison sur l'autre rive, à peine distante d'une grosse centaine de mètres, et lance le moteur hors-bord d'une grosse barque à fond plat. Le passeur est un ours dont le discours se résume à un seul grognement répété à trois reprises, avec une intonation très subtilement variée :

- une fois pour dire bonjour,
- une fois pour recouvrir la taxe de passage,
- et une dernière fois pour dire « *Au revoir* », mais peut-être aussi « *J'en ai marre de faire ce boulot de c... et de traverser des étrangers qui n'ont même pas un coup de gnole à m'offrir...* ».

Toutes les hypothèses sont envisageables. Vive ceux qui courent le monde à bicyclette pour faire de "riches rencontres" ! Que celui qui réussira à tirer une phrase de l'ours-passeur de Loevenstein reçoive les très vives félicitations du Grand Jury !

Sur l'autre rive, Woudrichem est une place forte posée au confluent de la Meuse et du Rhin (devinette : quand la Maal – qui est une fille - copule avec le Waal, qu'est-ce que ça donne ? Un Merwede !).

Traversée assez sympathique avec un joli port sur la Meuse, une porte moyenâgeuse ouverte dans des remparts de la même époque, une église massive, des maisons Renaissance. Tout cela entrevu au vol, bien sûr car les glandouilleries touristico-fienteuses du début de matinée ont quand même consommé du temps et le retard pris à Oldenburg n'est qu'à moitié récupéré.

A quelques lieues de cette "moyenâgerie", le duo retrouve l'itinéraire programmé dans le village d'Almkerk. A partir de là, le tracé, exclusivement sur pistes réservées aux cycles, emprunte en sens inverse celui suivi par Frederik Alberda, diagonaliste hollandais résidant à Belfort. Fignolé sur fond de carte au 1/100.000^e fourni en photocopie par Frederik et bien repéré sur la carte originale Michelin au 1/200.000^e, le pilotage est assez simple, en dépit d'assez fréquents changements de direction imposés par les bras d'eau et les canaux, par les digues anti-crues et les digues "porte-autoroute" (qui sont parfois les mêmes). Tout se passe bien pendant une cinquantaine de kilomètres, malgré un solide vent d'ouest qui réduit sérieusement l'allure. Les pistes sont bonnes et très peu utilisées en dehors des agglomérations.

Les achats de provisions sont faits dans un petit supermarché de Made au kilomètre 71 vers 11h40 et le pique-nique dans un secteur abrité du vent sur l'aire d'une vaste station service à l'entrée de Zevenbergen, 13 km plus loin et 45 minutes plus tard. L'inconvénient des odeurs de diesel est compensé par la possibilité de faire le plein du réservoir (estomac et bidons), tout en utilisant les toilettes... Arrêt de 35 minutes environ.

Quand les pistes se dédoublent, le GPS perd le nord...

Quelle passion subite peut pousser une piste cyclable jusqu'alors bien installée dans les champs, à escalader soudainement la digue pour aller se coller lascivement à une bruyante et puante autoroute ? Pourquoi, quand on est piste champêtre, se prostituer ainsi comme une vulgaire bande cyclable ? Mystère !

L'amoureuse est aussi une vicieuse, car pour mieux cacher sa flamme, elle se dédouble. La branche la plus large se dirige directement vers la banlieue industrielle de Roosendaal (on aime les voyelles en Hollande !) où elle vient mourir bêtement contre le grand canal qui fait de cette importante agglomération industrielle, un port fluvial. L'autre branche, secondaire et pourtant principale, avait l'air d'être gênée de grimper sur la digue et le faisait avec la plus grande discrétion. Il est évident que ce piège ne pouvait que fonctionner et tromper un pilote aussi vigilant soit-il (ce qui n'est pas toujours le cas de notre Paralytique...).

Bilan : quinze minutes de perdues en errance banlieusarde et en discussion dans un "Britiche approximatif" (« *Where is Wouw, please ?* ») avec un couple de promeneurs, simples marcheurs et pas au fait des fantaisies amoureuses de la piste cyclable ; ils savent bien où est Wouw, ils savent en désigner la direction, mais ils ignorent comment il faut franchir et le canal et l'autoroute avec une bicyclette. Les choses rentrent dans l'ordre après l'escalade du remblai autoroutier, la randonneuse sur l'épaule, grâce à une initiative géniale de l'Aveugle, plus lucide que son compère dans l'interprétation de la folie passionnelle de la piste : elle avait tout simplement besoin du pont pour franchir le canal !

Wouw est enfin atteint et rapidement traversé. Arrêt quelques kilomètres plus loin à l'entrée de Bergen-op-Zoom³² pour la photo contrôle journalière et le pipi qui va (presque) toujours avec. Nos sexagénaires se prendraient-ils pour des matous qui marquent leur territoire ? Notre imaginaire Candide se prend à rêver d'une carte de l'Europe clignotant à chaque endroit où il a laissé sa marque en Diagonale. Avec une couleur différente pour chacune, bien sûr ! Quel bel arbre de Noël sur son écran d'ordinateur !

Bergen est une ville de moyenne importance (70.000 âmes), ancienne place forte médiévale, aujourd'hui déshabillée de ses remparts dont il ne subsiste qu'une porte. Il aurait fallu s'y attarder, aller jusqu'à la Grand-Place, jeter un œil à l'ancien palais des Marquis qui gouvernaient la cité... Mais il était dit que cette EuroDiagonale ne serait pas celle de la glandouille touristique. En partie par la faute d'Air-France et de Campagnolo, en partie par la difficulté du pilotage (par exemple dans le secteur du Nationaal Park d'Arnhem), mais aussi parce que les vraies richesses touristiques sont enfermées. Le voyage à bicyclette se prête mal à la visite des musées.

32 le terme "berg" signifiant montagne ou colline, on s'étonne de la fréquence de ce mot dans une région où l'altitude n'atteint une dizaine de mètres que sur la crête des digues. Les habitants du plat pays seraient-ils complexés ou berg a-t-il aussi le sens de taupinière ?

Aucun problème de pilotage, mais embouteillage à la sortie de la ville. Un vrai petit troupeau de jeunes gens (étudiants sans doute) occupe toute la piste et progresse en devisant à une allure de promenade. Heureusement, le Batave est plus discipliné et moins râleur que le Gaulois, car il se range au premier coup de sonnette pour libérer l'espace nécessaire sans cesser de converser. Amusant et étonnant. Nos sexagénaires verront-ils cela un jour en France ?

Après les bras du Rhin (Waal, Lek, IJssel), après la Meuse (Maas), voici l'Escaut qui est devenu Schelde depuis qu'il est flamand. C'est encore un colosse dans son estuaire qu'il partage avec ses deux grands frères. On le traverse par un bac situé en territoire hollandais à une trentaine de kilomètres au nord-ouest d'Anvers³³.

Du sud de Bergen jusqu'à l'embarcadère de Kruiningen, la route chemine sur un isthme entre les deux branches deltaïques de l'Escaut. Agréable tronçon du parcours, nonobstant un solide vent de face. Les forêts de la banlieue de Bergen cèdent la place aux cultures maraîchères, aux prés salés et aux tourbières. Paysages de pol- ders, de larges voies d'eau et de petits canaux de drainage, d'antiques moulins et de modernes éoliennes.

Il est 16h50 quand le duo parvient à l'embarcadère, pour une fois dans les temps puisque le départ est à 17h00. La traversée du WesterSchelde (Escaut ouest) est gratuite pour les deux roues (le cyclo est chez lui en Hollande !) et prend une vingtaine de minutes pour une distance de deux bons kilomètres.

A la sortie, c'est tout droit le long de l'autoroute (sur une piste, évidemment !) durant une quinzaine de kilomètres, puis à droite et tout droit pour une vingtaine de kilomètres jusqu'au grand canal de Terneuzen qui relie directement Gand au WesterSchelde sans passer par Anvers (tant pis pour ceux qui voulaient "voir Anvers" !). Encore un "groß Kanal" avec des "kolossal" bateaux qui ne se gênent pas pour lever les ponts et défilent sans vergogne sous le nez de deux cyclos qui commencent à trouver leur journée bien remplie. Enfin, ça permet de faire une photo et de garder un souvenir !

Au revoir la Hollande ! Salut la Flandre belge !

De l'autre côté du canal, un village qui s'appelle Sas van Gent (dont on peut interpréter le nom quand on sait que Gent est au Flamand ce que Gand est au Wallon) et devient subitement Staak à un croisement de rues. C'est ainsi que l'on passe de Hollande en Belgique, presque en catimini dans un faubourg. Il est vrai que le passage n'est ni autoroutier, ni nationaux, et que les riverains n'ont point besoin d'un panneau qui leur dise où ils se trouvent...

Dès la frontière passée, ça sent déjà un peu la France... car les pistes cyclables ont disparu. Du moins dans cette région, entre Assenède et Eeklo, où l'on retrouve des petites routes bombées qui tortillent dans les champs de betterave. L'itinéraire avait été tracé par Oosteklo, mais à cause d'un panneau manquant, il passera par Bassevelde et Kaprijke. Mais comment font-ils les Flamands pour inventer et surtout prononcer des noms pareils, sans se faire une entorse de la langue ?

Les deux routes sont équivalentes pour rejoindre Eeklo qui est une bourgade assez importante (5.000 h ?) où l'on peut légitimement espérer trouver un gîte. Et bien, non ! Les différents locaux francophones³⁴ consultés ont prétendu et même affirmé qu'il n'y avait aucun hôtel à Eeklo. Il fallait aller jusqu'à Maldegem à huit kilomètres où « *ces Messieurs, n'est ce pas, ne manqueront pas de vouarre l'établissement en question du côté, n'est ce pas, de leur main gôche...* ».

Les Messieurs ont continué (la tête dans le guidon, l'Aveugle en tête, comme c'est la règle quand le ras-le-bol s'installe vers la fin d'une dure journée de lutte contre le vent) et n'ont rien vu à leur main gauche (peut-être fallait-il regarder à droite ?) jusqu'à Sisjele, pré-banlieue de Bruges. Le premier hôtel, "à main droite", qui restera anonyme par suite de mémoire défaillante et de facture égarée, est le bon. Il a tout ce qu'il faut pour dormir, pour planquer les vélos et pour petit-déjeuner, mais pas pour dîner. Ce qui n'est pas grave, car le premier restaurant n'est qu'à cinquante mètres.

³³ qui, comme nul ne l'ignore, est le grand port belge

³⁴ ni l'un, ni l'autre de nos compères n'a pensé que des Belges francophones en plein territoire flamand sont certainement des "étrangers de passage"... Il n'est donc pas impossible qu'il y ait un hôtel à Eeklo !

En prenant sa douche, Gilbert se souvient que la Coupe du Monde de football débutait ce jour par une rencontre entre les Bleus, champions sortants, et les Bleuets sénégalais, champions de rien du tout avec leur pays, mais tous titrés en France où ils sont professionnels.

Avant de partir au restaurant, il questionne le patron :

« Siou plait ? Vous savez si les Français ont déjà fini leur match ?

- Ja... !

- Vous connaissez le score ? Ils ont gagné largement ?

- Une fois à zéro, n'est-ce-pas...

- Seulement ?

- Ja... mais c'est le Sénégal qui a marqué le goal, savez-vous... »

Bang ! Quel beau direct du droit ! En pleine tronche ! Oh, ce sourire sarcastique ! Comme il fut douloureux pour nos deux vieux coqs gaulois !³⁵ L'ironie est cruelle quand elle est exprimée ainsi par un Flamand sans pitié. Francis, qui se réjouissait par avance de rentrer chez lui avant les quarts de finale (*« les matchs de poule ne sont pas très intéressants ! »* disait-il !) ne savait pas encore que débutait la lente agonie des héros de 1998 !

Le dîner fut un peu triste, mais sans plus (*« les Bleus vont réagir »*), un peu bizarroïde (plat de salade + charcuterie mi-chaud, mi-froid, mi pizza, mi patates...) et rapidement bouclé, car ils étaient les seuls convives. Le tout pour une somme raisonnable et non mémorisée, car soldée sur la caisse commune.

Fermez le ban et aux lits (il y en a deux dans la chambre) sans traîner. La journée a été rude Le raide escalier de bois fait mal aux jambes. Normal à l'issue d'une étape de 216 km dont la moyenne générale (enregistrée au compteur) est inférieure à 20 km/h, malgré une dénivellation totale au-dessous de 200 m. Le "prix" à payer au vent de face est d'au minimum une heure ! Mais ce fut une étape sans incident, les petites erreurs de parcours et les innombrables sauts d'un trottoir à l'autre faisant partie de la dure condition du randonneur au long cours en terre batave, puis flamande.

Le duo d'Angelots turbulents a coincé la bulle aujourd'hui ! Ils se sont contentés de laisser les choses aller comme elles le devaient, sans s'en mêler.

Les deux vilains espéraient bien que l'un des deux, au moins, allait s'étaler de tout son long sur la digue "merdouilleuse", histoire de rigoler un bon coup en assistant au grand nettoyage. Mais le regard réprobateur de Petite Sirène a su les dissuader d'ajouter une peau de banane aux crottes des ovidés.

Et puis le vent d'ouest a été suffisamment gênant pour corser les difficultés.

Inutile de les épuiser, le voyage est encore long...

35 Coluche racontait que les Belges soupçonnaient les Français d'avoir choisi le coq pour emblème, car c'est le seul animal capable de chanter avec les pieds dans la m...

Chapitre VII – LA VIE EST BELLE

Où l'on parle de Venise du Nord, de char à voile et d'accueil fraternel.

Toute trace de fatigue a disparu au réveil à 6 heures. Il est bien connu de ceux qui ne travaillent pas le week-end que le samedi est le meilleur jour de la semaine. C'est aussi le cas de nos deux compères, car une centaine de bornes pour terminer la première tranche de leur périple n'est pas un travail, mais une promenade. De plus l'assurance de la réussite au fur et à mesure de l'approche du terme se traduit par un état d'euphorie qui va croissant avec la sécrétion d'endorphine.

Etat de grâce que le randonneur au long cours connaît bien. C'est un jour où les anges gardiens sont de bonne humeur, eux aussi, car ils savent leurs protégés invincibles. A quoi cela servirait-il de jouer aux diabolins avec eux puisque rien ne peut les arrêter ? Ils sont capables de faire les 100 bornes à deux sur le même vélo pour rentrer dans le délai imparti. Heureux ceux qui ont vécu la fin d'une Diagonale !

Départ pour Bruges à 7h07 (le chrono digital !) avec un temps magnifique : ciel sans nuage, vent insensible et température suffisante pour laisser les jambes découvertes.

Bruges, la belle Flamande

A 7h40, après une courte attente pour laisser passer une barge au droit d'un pont levé et de photographier un moulin blanc, c'est une ville morte que découvrent Francis et Gilbert, derrière la Kruispoort (porte de la Ste-Croix) qui perce les remparts. Bruges n'est pas encore réveillée, mais dévoile déjà toute sa beauté dans la belle lumière matinale qui sature les rouges et les ocres, qui fait briller les ors et éclaire les ombres. Tandis que l'Aveugle court dans les rues pavées à la recherche d'une carte postale, le Paralytique déclenche son Yashica car il a déjà compris que le temps lui serait compté.

De toute manière, il en est toujours ainsi dans un raid diagonaliste. Comme à Salzburg, comme à Burgos ou à Coïmbra, il faudra se contenter de soulever un peu les voiles de cette ville pour se convaincre que ses charmes sont à la hauteur de sa réputation, de mitrailler tous azimuts pour conserver une preuve que les attraits entrevus sont bien réels et se dire qu'une nouvelle visite sera nécessaire pour prendre le temps de mieux caresser cette belle Flamande. Les "anti-Diagonales" peuvent toujours ricaner ! L'opération reste parfaitement justifiée car, si le coup de foudre est immédiat, la phase de séduction d'une déesse est toujours un rude labeur et une longue affaire. Et s'il n'y avait pas coup de foudre en cours de Diagonale, comment pourrait-il y avoir retour et campagne de charme ?

Des cartes postales ayant quand même pu être achetées dans une boutique matineuse – et plus commerçante que ses consœurs – le duo quitte la belle endormie par la Smedenpoort, diamétralement opposée à la Kruispoort, comme cela doit être quand on traverse une ville de part en part. La route traverse Jabbeke puis Oudenburg où il est alors possible de prendre une excellente piste cyclable sur la berge du canal sans nom qui va de Veurne (Furnes) à Ostende. La propreté des lieux est remarquable ; sans doute la doit-on aux paniers-corbeilles-poubelles qui bordent la piste, la gueule largement ouverte vers l'utilisateur. Difficile de se retenir de nourrir ces « *Blik-Ken-Vanger* ³⁶ » affamées...

Après un parcours tranquille qui a contourné la petite ville fortifiée de Nieuport, il faut emprunter une nationale 72 assez désagréablement fréquentée. On prend rapidement ses aises sur les pistes cyclables. Il va falloir rapidement se réaccoutumer aux contraintes de la circulation sur les routes françaises, puis espagnoles où le trafic automobile risque d'être aussi "fou" qu'au Portugal³⁷.

36 voir en annexe, la photo planche 3 page 111

37 cf. le tome II des Aventures de l'Aveugle et du Paralytique, « A chacun son Cap Horn », document téléchargeable sur www.gilbertjac.com

A l'entrée de Furnes, le duo devient trio : André Dworniczak, le bon Samaritain dunkerquois est venu attendre ses amis. Comme cinq années auparavant lors de leur Tour de France (la rencontre ayant alors eu lieu en France, au sud de Dunkerque). Retrouvailles, embrassades et tout de suite pot de l'amitié sur la très belle Grand-Place qui présente quelques allures de Bruges, avec ses maisons de pierre aux pignons en marches d'escalier.

Onze heures sonnent et Dunkerque n'est plus qu'à 25 km. Une vraie promenade de baladeurs du dimanche.

Juste avant de passer la frontière, André conduit Gilbert chez son vélociste préféré, dont la boutique est effectivement fort bien achalandée. Francis note sur son carnet que son compagnon achète deux pneus de bonne qualité.

La Diagonale se termine sous la conduite d'André par des petites voies confidentielles et tranquilles qui aboutissent sur le front de mer de Malo-les-Bains. Il fait un temps superbe, mais il y a beaucoup plus de monde sur les trottoirs que sur le sable. La plage n'est pas agréable avec ce vent qui lève des tourbillons de sable. Il réjouit par contre les pilotes de chars à voile. L'eau ne doit pas être chaude, car personne ne s'y baigne. Il y a quand même quelques fausses sirènes à moitié dénudées, en pleine séance de bronzage et de mésothérapie aux grains de sable.

La carte postale "Arrivée" est mise en boîte à la poste centrale de Dunkerque à 12h40. Dans le bonheur et dans la joie puisque tout est bien qui finit ainsi. Quand on pense aux angoisses du départ et aux frayeurs d'Oldenburg, cette réussite est presque miraculeuse !

Le repos des guerriers

La suite se passe dans l'appartement et entre les mains de deux hôtes merveilleux..

Vous savez ce que c'est que deux coqs en pâte ? Non ? Et bien, chez Françoise et André, c'est tout simplement se faire choyer, chouchouter, cocooner, cajoler, gâter comme un gamin par sa maman. Et quand on est un peu vieux et fatigué, un peu en manque de son "chez soi", qu'on ne sent plus très bon parce que les fringues sont "au charbon" depuis six jours, qu'on a envie de ne plus se prendre en charge mais de se laisser guider, on adore tout ce que savent si bien donner de si bons amis.

Les délices de Dunkerque commencent par un bon repas – un potje flesche³⁸ mijoté par Françoise – et se poursuivent par une sieste de deux bonnes heures, bercées par le ronron de la machine à laver... Capoue ! Il ne faudrait pas que cela dure trop longtemps, car la guerre de la Sierra serait perdue avant même l'entame de la seconde bataille.

Il est donc décidé de se secouer un peu, de faire un petit lifting aux vaillantes randonneuses (celle de Gilbert reçoit les deux Michelin "zéro kilomètre") et de remettre de l'ordre dans les bagages, après remplacement du linge sale par du propre (arrivé par colis postal, dont l'emballage est réutilisé pour le renvoi de ce qui a déjà servi). Gilbert décide de remplacer ses deux sacoches latérales (fixées à l'arrière) par une seule sacoche fixée sur le porte-bagages (sacoche Berthoud prêtée par André).

Les plaques de cadre Dunkerque-Perpignan sont fixées en bonne place ; les carnets de route, les fiches d'itinéraire et les cartes au 1/200.000^e du parcours sont soigneusement vérifiés et placés sous une protection de plastique. Tout est prêt pour un départ dès neuf heures le lendemain.

Pendant le dîner, la conversation porte, sans surprise, sur le bilan de cette EuroDiagonale de Copenhague à Dunkerque. Francis et Gilbert ont conservé un très bon souvenir de leurs deux premières "Euros", Vienne-Strasbourg et Hendaye-Lisbonne³⁹. Les profils plus montagneux (plus de 10.000 m d'élévation contre moins de 2.000 pour celle-ci), un vent d'ouest plus violent et des conditions climatiques plus dures (pluie et froid) avaient rendu ces Diagonales beaucoup plus exigeantes. Et néanmoins – peut-être pour ces raisons – beaucoup plus intéressantes.

38 orthographe approximative – désigne un plat typique de type pot au feu à base de viande de veau et de lapin
39 voir les Aventures de l'Aveugle et du Paralytique, « A chacun son cap Horn » sur www.gilbertjac.com

Même en faisant abstraction des heures d'angoisse au départ et du retard consécutif au grave incident mécanique, la déception majeure vient du parcours lui-même. Peu fréquentes ont été les zones d'intérêt géographique réel, exceptionnels les paysages qui attirent l'œil, rarissimes les agglomérations touristiques (à l'exception de Bruges), en nombre réduit les moments de vrai bonheur qui font la richesse des beaux voyages.

La présence de pistes cyclables sur plus de 80% du parcours apporte une grande sécurité, enrichie par la courtoisie des automobilistes. Mais ces pistes nécessitent plus de vigilance pour le suivi de l'itinéraire, une attention constante pour parer aux nombreux pièges des zones urbanisées, une grande dextérité dans le pilotage en raison de la variabilité des revêtements et des nombreux trottoirs à franchir. Il en résulte une baisse conséquente de la vitesse de roulage et pas mal de fatigue supplémentaire.

Les contacts avec la population ont été très mitigés : franchement décevants avec le personnel de l'Auberge de Jeunesse de Copenhague, excellents en Allemagne dans les différents hébergements, avec les vélocistes comme avec les habitants sollicités pour un renseignement, quasi inexistant en Hollande et en Belgique.

Ce sentiment général, plutôt négatif, que partagent les deux compères, n'est pas un jugement critique à l'encontre des pays eux-mêmes. Il est évident que dans un tel raid, les seuls appas accessibles sont ceux qui s'exhibent et des contrées comme l'Autriche ou le Portugal ne cachent pas leurs charmes. Les grandes plaines du Nord sont monotones et le contournement de la majorité des grandes villes où se situe l'essentiel des richesses touristiques, dans les musées, dans les cathédrales, dans les quartiers médiévaux ou les édifices chargés d'histoire, n'est pas fait pour y remédier.

Mais le but de ce type de randonnée n'est pas d'aller traîner dans Saint Pauli, le quartier "chaud" d'Hambourg ou de se prosterner devant les chefs d'œuvre de Vincent van Gogh à Amsterdam... On ne peut pas à la fois bouffer du kilomètre pour rester dans des délais et "prendre son pied" dans un musée. Le choix est clair et quand on signe le contrat, on le fait en toute connaissance de cause...

22 heures ! Il est grand temps d'aller rêver de splendides "gretchen" blondes et délicatement bronzées qui, le nombril à l'air et les cheveux au vent, chevauchent avec grâce, et néanmoins grande efficacité, des vélos auquel on attribue usuellement le qualificatif de "hollandais".

Bisous Françoise, bonne nuit André ! Quel est le superlatif du mot "merci" qui pourrait convenir ?

Lascivement lovée au creux d'une voile, Petite Sirène rit aux éclats, grisée par la vitesse du char du Chérubin Francis, qui fait la course avec son compère Gilbert sur la grève de Malo-les-Bains.

La vie est belle par une douce nuit de juin sur cette terre de France enfin retrouvée.

Amusez-vous les enfants et oubliez un peu vos protégés qui dorment comme des anges !

Chapitre VIII – UN DEPART EN FANFARE

Où il est question d'amitié, d'amis et d'Amicale...

C'est en pleine forme et déjà bien hâlé (Gilbert est même un tantinet brûlé sur les avant-bras malgré la crème solaire) que le duo se présente un peu après 9h00 au Commissariat Central de Dunkerque, accompagnés d'André. Formidable André, exceptionnelle Françoise, qui viennent en 20 heures de remettre totalement à neuf deux sexagénaires quelque peu encrassés...

Le plan de route de cette nouvelle Diagonale – une "vraie", diront certains – a été modifié une quinzaine de jours avant le départ pour répondre à l'invitation de Louis Estrade, un ami et compagnon diagonaliste de Béziers, ainsi que pour résoudre des petits problèmes d'hôtels à Cuvilly et Saint-Satur. Le nouveau découpage paraît meilleur sur le papier dans la mesure où il assure une répartition mieux équilibrée de la dénivelée cumulée dans les étapes du Massif Central, au détriment d'une première étape allongée d'une trentaine de kilomètres, donc nécessitant un départ avancé d'une heure trente (9h30 au lieu de 11 heures).

Alors que nos deux compères préparent leurs carnets de route pour le visa du contrôle de départ, plusieurs cyclos de l'UCLN (Union Cycliste Littoral Nord) se présentent. Un vrai petit peloton de jaunes et bleus, bientôt rejoint par Jean-Claude Loire, qui est à la fois leur président et le trésorier de l'ADF⁴⁰. Quelle belle surprise ! Le tampon officiel est apposé sur les carnets à 9h15 précises. Après quelques photos, le peloton (est-ce bien réglementaire ?) s'ébranle sous la conduite d'André qui en matière de Diagonales et de diagonalistes est indiscutablement le maître dans son territoire.

Départ en peloton

Il fait un temps superbe, le vent d'est-sud-est est un peu contraire, mais modéré. André prend la direction de Bergues en évitant, au prix de quelques hectomètres supplémentaires, la mauvaise piste cyclable, cause de quelques accidents dans le passé.

Quel plaisir, après plus de 900 km sur des pistes de toute nature, de retrouver les petites routes de France ! D'autant qu'en cette matinée dominicale, la circulation est insignifiante. Les millions de "footeux de salon" sont devant leur télé. Le peloton de l'UCLN émet des commentaires peu amènes pour l'entraîneur des Bleus après l'humiliation subie devant le Sénégal. Mais « *avec Zidane, on va gagner facilement les deux autres matchs !* »... Les médias ont tellement dit « *qu'on était champions du monde !* ». Francis et Gilbert se moquent du foot et de Roland-Garros. Ils contemplent la campagne française qu'ils ont quittée depuis une semaine seulement et qui leur manquait déjà.

Gilbert roule en tête derrière André, Francis reste en queue de peloton près de Jean-Claude. Mais ils parlent peu. Entourés de cyclos comme eux, adhérents à la FFCT comme eux, montés sur des vélos sans sacoches... pas comme eux, ils ne savent pas trop quoi leur dire. Ces compagnons sont amicaux, sympas, souriants, joviaux, agréables, ils supportent sans broncher l'allure de 22/23 km/h imposée par André (et très modeste pour eux)... mais ils surveillent l'heure car il faut être à la maison avant midi. Nos deux compères ont déjà l'esprit tourné vers le bassin de la Seine, la vallée de la Loire, les Monts de l'Aubrac, Perpignan et tout au fond, à l'infini horizon, la Sierra Nevada.

Le peloton se disperse au pied du Mont Cassel. Adieu symbolique de la main pour certains (l'un d'eux a même crié « *A dimanche* », mais ces paroles n'étaient sans doute pas adressées à ceux qui partent au loin), adieux réels de ceux qui savent ce qu'est une Diagonale. Tout est dans le regard, les mots ne sont pas utiles. Au revoir et merci André, Jean-Claude et autres Amicalistes pour cet accueil et cet hommage de l'UCLN tout à fait dans la grande tradition du Nord.

40 Amicale des Diagonalistes de France, présidée par Bernard LESCUE et « secrétarisée » par Francis.

Étrange impression de solitude à la sortie de Ste-Marie-Cappel. Le soleil commence à brûler malgré un vent soutenu qui est une brise contraire, mais raisonnable ; ce qui vaut presque mieux quand le soleil cogne.

Après les Nordistes, les Calaisiens...

Le tête-à-tête ne dure qu'une vingtaine de kilomètres. Peu après Saint-Venant, un groupe de quatre cyclos attend sur le bas-côté de la route au pied d'une descente. Les maillots jaunes, barrés de rouge sang, des cyclos du club de Douai sont identifiables de loin... surtout quand on s'attend à cette rencontre.

C'est bien Francis Swiderek et ses compères Bertrand Regnier et Victor Sion. Ils viennent de retrouver Frédéric Maerten de Béthune qui était aussi "en chasse" et ils se narrent leurs mésaventures récentes. Francis s'est récemment fait piller sa maison pendant son sommeil, alors que le diagonaliste béthunois vient de faire la une des journaux bretons pour s'être fait voler son vélo dans le hall d'un hôtel de Loudéac. Après avoir réussi en pleine nuit à le faire retrouver par les gendarmes et à réparer les dégâts avec l'aide d'un diagonaliste local, il est parvenu à terminer sa Diagonale - la dernière d'un enchaînement de 4 - à Brest dans les délais. Ces amis ont encore plus de choses à raconter que leurs compagnons qui viennent de Scandinavie... Quelle époque ! En écoutant leurs propos, Gilbert pense à sa stupéfaction en découvrant les innombrables vélos parqués sans le moindre antivol devant l'aéroport de Copenhague...

Arrêt à Béthune pour poster la très officielle carte de Départ à l'adresse de Marc et Annette Hehn, les Contrôleurs délégués de la Fédération. Ce document leur permettra de savoir que la Diagonale n° 57 de la saison 2002 est en cours et qu'une carte d'Arrivée devrait normalement suivre dans quelques jours... sauf abandon, ce qui n'est pas le genre des expéditeurs. L'arrêt est mis à profit pour ingurgiter les canettes de jus de fruit que Frédéric sort de sa sacoche et pour manger un « *p'tit bout* », bien évidemment préparé par la très précieuse Françoise Dworniczak. Gilbert en profite pour tartiner ses bras et ses cuisses d'une crème solaire (il fait quand même pas loin de 30° !), geste qui amuse beaucoup Francis, le Douaisien, qui se précipite sur son Sony numérique pour fixer cette image tout à fait inhabituelle – paraît-il – dans les provinces du Nord.

Pourquoi tant de massacres ?

C'est un quintette qui repart (sans Frédéric) sous la conduite du solide Bertrand Régnier, tandis que les deux Francis devisent tranquillement à l'arrière. Après Aix-Noulette, la route traverse les collines de l'Artois où la bataille fit rage en 1915. Les cimetières militaires alternent avec les monuments et mémoriaux de cette terrible guerre. Sur une butte, à droite, la tour de l'ossuaire de Notre-Dame de Lorette. 20.000 soldats inconnus, 20.000 soldats français identifiés inhumés dans ce cimetière national. Effarant ! Quarante mille hommes jeunes qui se sont massacrés sauvagement ! Pourquoi ?

Plus loin, c'est un cimetière britannique, puis le cimetière allemand de la Targette. Que représentent aujourd'hui les efforts faits pour gravir ces bosses sèches de la D937 devant tant de vies sacrifiées ? Pourquoi l'Europe des nations ne s'est-elle pas faite plusieurs siècles plus tôt ? Pourquoi ceux qui étaient puissants (Louis XIV, Napoléon) n'ont-ils pas eu la sagesse d'apaiser et d'unir, plutôt que de porter la guerre aux quatre coins de l'Europe et de fédérer contre eux tous ceux qu'ils avaient cru dominer ?

A la demande de Francis Swiderek, une courte pause est faite à la sortie de Souchez devant le musée des champs de bataille de l'Artois dont le mur de façade est décoré d'une belle fresque peinte, représentation un peu naïve d'un poilu casqué et plein d'allant faisant la bise à une Madelon qui n'a rien de triste dans le regard. Cette jeune fille n'avait pas vu venir les carnages ... ou alors elle n'était pas mécontente de se débarrasser de son moustachu. Le Sony numérique "Swiderek" et le Yashica argentique de Gilbert entrent en action...

Dernière bosse après avoir laissé l'abbaye du Mont-St-Eloi sur la droite ; au très grand rond-point, 3 km avant Arras, Bertrand prend sans hésiter la direction Ste-Catherine (D63) comme le recommande le Petit Diagonaliste n° 40. Il se trouve que le petit groupe comprend à la fois l'auteur de ces recommandations – le sieur Swiderek – et le rédacteur chargé de leur mise en forme pour la publication, en l'occurrence Gilbert. Dans ces conditions, une erreur de pilotage constituerait le gag de l'année dont on parlerait longuement dans les chaumières diagonalistes.

Bien évidemment, il n'est pas question de faire autrement que de « *prendre un petit quart d'heure pour aller admirer les places.* ». Au moins la plus proche, la place des Héros, où un pot de l'amitié est offert par les Douaisiens à « ceux qui vont vers le sud », lesquels profitent de l'occasion pour compléter le casse-croûte initié à Béthune et toujours avec les provisions emportées de Dunkerque (encore merci Françoise et André !).

Le quart d'heure consommé (ce fut un très gros, pas un petit !), la marche reprend sur la N17 toujours avec la garde d'honneur jaune et rouge. C'est tout droit jusqu'à Bapaume... Il est 14 heures passées et il reste 120 bornes pour atteindre La Verberie. Il fait un peu plus que chaud sans que ce soit vraiment la canicule (merci petite brise) et les jambes sont excellentes après le repos dunkerquois. Heureusement, ce jour est un dimanche, et c'est l'heure de la sieste. C'est aussi l'horaire des premiers matchs sur les courts de Roland Garros⁴¹ et sans doute d'un quelconque duel Costa-Rica/Chine Populaire qui pourrait désormais être décisif pour l'avenir de nos Bleus en Extrême-Orient.

Ces raisons expliquent la circulation clairsemée et exempte de camions. Le paysage n'a vraiment rien de remarquable. Nous parcourons encore la province d'Artois, mais dans sa partie frontalière avec le Cambrésis. Région de hauts plateaux et de forte agriculture sans grand intérêt pour le passant. Alors roulez, camarades et profitez de quelques ondulations de la route pour soulager un séant qui aurait bien voulu un peu de repos supplémentaire à Dunkerque ! Il est vrai que le "pôvre" n'est pas tout à fait dans les normes horaires imposées par Martine Aubry. Qu'il prenne sa RTT dans les bosses, car c'est tout ce qui peut être fait pour lui !

Le vrai départ... comme des sprinters !

C'est au croisement de la petite D10 vers Ligny-Thillois, qui permet de fuir la nationale et de contourner Péronne, Roye et Compiègne, que le trio douaisien met définitivement sur orbite les deux « *Grands d'Europe* » (aie ! voilà qui va encore exciter les jaloux !). Au revoir, compagnons et merci. La séparation est si rapide – toujours la difficulté de trouver des mots qui sortent de l'ordinaire – que Francis S. a tout juste le temps de mettre en marche son Sony : les deux zèbres sont déjà en selle et lui tournent le dos ! Cette photo sera néanmoins diffusée sur le site Internet de l'ADF en fin de journée, par les bons soins du webmaster Alain Schaubert. Le pied droit sur la pédale, le pied gauche à terre, ils paraissent être deux sprinters qui attendent le coup de pistolet du starter. Pour deux tours de piste dont chacun mesure plus de 1000 km...

Quelle curieuse impression de se retrouver seuls après tant de compagnie ! A défaut de compères pour faire la causette, parce qu'ils ont déjà beaucoup parlé et qu'il leur reste encore quinze jours de tête-à-tête pour raconter tout le reste, le duo roule dans un silence qui serait absolu si de rares véhicules ne venaient de temps à autre le perturber.

Gilbert se régale, car il a toujours aimé les petites routes blanches de la carte Michelin, celles qui traversent la France profonde et permettent de découvrir les vraies couleurs de notre terroir. Sur les nationales, les villages sont différents, artificiels, poussiéreux, massacrés par la circulation, le bruit et les odeurs de fuel. Il y en a des dizaines comme ça et quand on les traverse à bicyclette, on se demande comment il est possible de vivre dans ces conditions, comment le maire (avec l'appui la population rescapée) n'a pu encore obtenir la déviation de cette ignoble nationale, de ce chancre qui asphyxie son village... Il paraîtrait qu'une déviation tue le commerce... Ils sont fous ces Gaulois !

Pour l'instant, le duo traverse des villages qui ont échappé au chancre polluant. Ils sont calmes et tranquilles. La Paix, sur cette terre ! Nos pédaleurs viennent de quitter la région Nord-Pas de Calais pour entrer en Picardie. Après l'Artois, le Santerre est l'une des régions agricoles les plus opulentes de France. C'est la saine terre, la bonne terre des plus gros betteraviers et autres céréaliers industriels. Le plateau est vaste, peu ondulé et les bourgs regroupent de grosses fermes bien cachées derrière leurs murs de brique rouge. On est discret par ici. Cacheraient-ils derrière ces murs la Porsche de Monsieur et le coupé de Madame ? Aujourd'hui, en ce dimanche après-midi, rien ne bouge, sauf deux ânes bâtés montés sur roues de 700 qui roulent plein sud à vive allure, déjà pressés d'en finir avec cette première étape... Là encore, beaucoup de cimetières militaires, souvent britanniques, mais aussi français et allemands, témoignent des horreurs qui se sont passées ici entre 1914 et 1918. L'allure se stabilise vers 23/24 km/h, c'est à dire ni plus ni moins qu'auparavant avec la garde douaisienne.

41 encore une victime de la grande guerre... on se tirait dessus même entre pilotes d'aéroplane !

Un peu d'hydrologie

La monotonie des plateaux est rompue par la vallée de la Somme. C'est un cas dans le monde hydrographique, cette rivière ! Pardon, ce fleuve ! On n'a jamais vu un paresseux pareil. Il pousse ses eaux à l'allure d'une tortue, il méandre, il s'égare dans des étangs, il inonde les prairies qui le bordent, et parfois, il envahit des villages et des villes entières si les pluies sont trop abondantes. Bref, c'est un flemmard et un vicieux de première... Ce n'est pas tout à fait de sa faute. Sa pente est quasi nulle : moins de 2 m au kilomètre en moyenne pour atteindre l'océan. C'est une vraie misère, très insuffisante pour donner un peu d'allant à un écoulement.

D'ailleurs, la manière lascive et provocante avec laquelle la Somme étale impudiquement ses eaux ne déplaît pas à tout le monde, comme le constate notre duo depuis le belvédère de Vaux – où ils ont fait un court arrêt contemplatif et physiologique – et quand ils la traversent entre Vaux et Eclusier : de nombreux pêcheurs (et pêcheuses) apportent à ce court secteur frais et verdoyant une vie qui surprend après le désert du plateau.

Plateau que l'on retrouve rapidement au sommet d'une bosse assez rude à escalader. Plus loin, à la sortie de Chaulnes, ils snobent comme à leur habitude un panneau "Route barrée". Leur punition se limite à faire quelques décamètres à pied.

Quand le Paralytique teste son "pifo-GPS"...

Un peu plus loin, Gilbert se renseigne auprès d'un quidam sur la possibilité de rejoindre la N17 sans passer par Roye. Le quidam n'est pas du coin, mais il croit savoir que c'est possible. Gilbert, alias GPS, adore ces séances de pilotage « à vue et au pif » dans lesquelles il n'hésite jamais à se lancer, mais qui se terminent parfois (souvent disent les envieux qui prétendent s'être fait piéger en prenant sa roue) dans un cul-de-sac. Après avoir consulté son compère, qui depuis le début de leurs aventures communes a appris à prendre de tels risques à ses côtés « les yeux (presque) fermés », Gilbert s'engage résolument sur une petite route récemment goudronnée et qui va exactement dans la direction souhaitée. Après un bref "gauche-droite" sur la D934 et une nouvelle portion de belle allure et de bonne direction, la route devient un étroit chemin goudronné qui tourne brutalement à droite, puis semble aller mourir dans une prairie.

A portée de main du clocher du village de St-Mard, qui était l'objectif ! C'est pas possible ! GPS demande à son compère de stopper et il part en reconnaissance... jusqu'à découvrir avec un total ravissement que le chemin bitumé tourne soudainement à gauche dans un petit bois, avant de plonger rapidement vers un joli pont qui permet de franchir l'Avre. Cette découverte et ce pont sur l'Avre sortent instantanément Gilbert de ses "avres" (minable ce jeu de mots mais irrésistible !)⁴². Il hèle Francis, auquel il ne cache pas sa satisfaction. Pas pour les deux kilomètres ainsi gagnés, mais parce qu'il adore trouver des chemins ignorés de Michelin !

Il est regrettable que ce trajet confidentiel ne soit fléché d'aucune façon. On se fiche des cyclistes et des promeneurs dans notre pays. Complètement ! C'est encore plus évident quand on vient de traverser des contrées où le pratiquant du vélo reçoit la considération qui lui est due.

Avec la N17, ils retrouvent une circulation assez dense. Les locaux rentrent de promenade. Le dimanche, il y a le grand film à la télé et il faut que tout soit torché – la vaisselle et les mômes – avant que la séance ne commence. Peu importe s'il s'agit d'un navet ou de la 18^e projection de la Grande Vadrouille. Le dimanche, c'est comme ça. Alors, ça roule et ça fonce !

Il ne reste plus qu'à foncer aussi vers Cuvilly et Gournay-sur-Aronde, en restant bien à droite et en serrant les fesses. Le calme des petites routes revient enfin après Gournay. Vive cette agréable D26 qui, par Rémy et Canly, conduit jusqu'à La Verberie en rive gauche de l'Oise.

Il est 20h00 précises au chronomètre digital et à la clepsydre. Le bilan de cette journée est remarquable : 220 km parcourus à la moyenne idéalement Audax de 22,5 km/h. Du grand art, partagé dans la première partie par leurs frères du Nord et du Pas-de-Calais, parfaitement administré ensuite par deux diesels bien rodés par leur semaine nord européenne. Ah ! Quand les diabolins ne se mêlent pas de compliquer les choses !

42 sortent instantanément Gilbert de ses affres, faudrait-il dire... sans jeu de mot !

Accueil à la Française...

L'hôtel de la Concorde, labellisé FFCT⁴³, est aussi fermé le dimanche : faut-il dormir à la belle étoile le dimanche en France ? La patronne, qui pense à ses fins de mois, a accepté sans difficulté de dépanner deux «Ffcettistes». Ce n'est pas un établissement haut de gamme. Une petite étoile bien pâlotte, au plus ! L'accueil de la jeune maîtresse de maison est très cordial en dépit d'un adipeux mari qui manifestement voudrait bien regarder en paix les conneries de la télé et malgré ses trois mômes qu'elle s'occupe présentement à nourrir avant de les mettre au lit. Les randonneuses sont parquées dans le restaurant (désert évidemment) et la dame trouve le temps de préparer un dîner salade-poulet-pâtes (commandé lors de la réservation) pendant les ablutions faites dans une douche collective (et primitive) sise à l'étage supérieur.

Après avoir reçu la promesse formelle du patron d'un petit déjeuner servi à 4h30 le lendemain, l'heure est venue de regagner la piaule (c'en est une assurément !). Gilbert s'endort rapidement tandis que Francis procède à ses soins oculaires. Il n'est pas 22 heures et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, après cette belle journée ensoleillée par Zeus et illuminée par la présence des frères diagonalistes.

« Ils sont partis !... on les a perdus ! » pleurniche Petite Sirène, encore toute étourdie par ses courses de chars à voile.

« T'inquiète pas ! On les retrouvera. Ils avancent comme des tortues et ils ont encore plus de 2.000 km à faire. Ils n'ont pas besoin de nous. Viens ! On va te montrer la Tour Eiffel »

La Belle et ses deux amoureux prennent aussitôt la direction du sud, sans se soucier du reste. L'Amour leur aurait-il fait perdre la tête aux deux Chérubins ? Quand on a reçu un boulot d'ange gardien, il faudrait quand même se soucier un peu de celui dont on a la charge ! Surtout quand ce dernier va se "frotter" à la circulation démente de la banlieue parisienne...

Où doit-on aller déposer une réclamation quand son ange gardien ne fait plus son boulot ? Au moins, quand il fait l'espiègle, il est là, il s'intéresse, il garde !

Qui connaît l'adresse du DRH des angelots ? www.St-Pierre.com, ça marche ? Notre monde serait-il devenu fou ?

43 la FFCT publie tous les deux ans un Guide des Bonnes Adresses, où l'on trouve du bon et du mauvais... comme dans tous les guides

Lundi 3 juin

LA VERBERIE – CHÂTILLON-sur-LOIRE : 281 km

Chapitre IX – UNE BONNE TRANCHE DE FRANCE

Où l'on trouve des histoires de grincheux et de grincheuses...

Ce sont vraisemblablement les craquements des marches en bois de l'escalier, aussi efficaces que le furent les oies du Capitole, qui ont réveillé le patron. Il arrive les yeux à peine ouverts pendant l'arrimage des sacoches. Toujours aussi rogue, il sert en silence un petit déjeuner rudimentaire, mais il apporte sans ronchonner le rab de pain que Francis lui réclame. Il est vrai qu'à 4h40, il ne faut pas trop en demander. Le rapport qualité/prix pour cet hôtel est plutôt médiocre, mais la jeune patronne est très sympathique et autoritaire. C'est sans doute elle qui a jeté du lit son grincheux. Établissement à conserver dans le guide des Bonnes Adresses de la Fédé pour les cyclos pas trop exigeants !

Il est 4h55' quand le duo referme la porte de l'hôtel. Yves Lanoé achève de décharger un vélo du coffre de sa voiture. Son épouse est au volant (et oui, c'est ça une épouse de diagonaliste... compréhensive !). Yves a "pris" une journée pour faire une sortie de 250 km, préparatoire à une future Diagonale et il a choisi d'en faire une large partie avec ses potes du duo handisport⁴⁴. Ce qui est courageux de sa part, car l'itinéraire comporte quelques tronçons de route nationale qui promettent d'être fort désagréables...

Le départ est ponctuel : 5 heures précises. La première règle du jeu, dans une Diagonale de France, est d'être rigoureux dans l'horaire de départ. C'est une des raisons pour lesquelles la montre digitale doit être préférée à la clepsydre.

Il fait une température idéale, mais le ciel est couvert. Le beau temps se fatigue-t-il déjà ? En cette période de juin, le jour se lève tôt et les dynamos sont déjà inutiles après une demi-heure de roulage. Pas besoin de carte avec un pilote comme Yves... qui ne manque pas, comme le font d'ailleurs 90% des "régionaux", de modifier le parcours prévu. Il a choisi d'éviter une bonne bosse en pavés près du village de Montepilloy. Tant pis pour la RTT des derches endoloris ! Ils feront une borne supplémentaire et en position douloureuse de surcroît !

Ils retrouvent le parcours à Fontaine-Chaalis. Gilbert reconnaît la route qu'il avait suivie en sens inverse en 1999 avec ses compères Faivre-Lacombe-Ratabouil dans ce qui fut la 9^{ème} Diagonale de son premier cycle. Trois ans déjà ! Il se souvient qu'il faisait beau et très chaud quand ils étaient passés devant les beaux restes de l'abbaye de Chaalis qui sont bien ternes dans la grisaille du petit jour. Le Valois est une terre d'histoire, de châteaux et de belles forêts où les princes qui asservissaient nos lointains ancêtres, aimaient chasser à courre.

Méfais de la civilisation...

Le trio laisse la Mer de Sable sur la droite, puis traverse la petite cité d'Ermenonville martyrisée par le passage des camions. Encore une victime de la route nationale ! Les biographes de Jean-Jacques Rousseau, qui y passa les derniers mois de sa vie, rapportent que le philosophe était enthousiasmé par la beauté de la nature et la fraîcheur des arbres de la forêt. C'était en 1778. Deux siècles plus tard, le rêveur solitaire n'y serait pas resté une heure...

Après avoir évité le piège à deux chevrons de la butte de Dammartin-en-Goële (pour info : contournement par l'est via Eve et Rouvres), l'itinéraire traverse les villages de Juilly, Nantouillet et St-Mesmes qui ont le privilège, avec un certain nombre de leurs proches voisins, d'être situés à moins de 10 km de l'aéroport de Roissy. Selon les humeurs de la météo, ils sont survolés à fréquence élevée par des monstres rugissants, toujours susceptibles de les transporter en enfer en cas de défaillance technique ou de fanatisme non détecté par les fliquettes de la sécurité. Qu'elle est agréable notre civilisation moderne ! Mais aujourd'hui (est-ce l'heure matinale ? la direction du vent ? de nouveaux couloirs aériens ?), aucun dinosaure volant n'encombre le ciel. Tout est calme... On peut même entendre les premières gouttes de pluie qui frappent le casque !

44 la formule est de Jean-Pierre Ratabouil, autre compagnon de Diagonale du Paralytique

Premier arrêt sérieux (les nombreux arrêts-pipi ne comptent pas !) à Claye-Souilly à 7h25 pour le second contrôle réel de cette Diagonale, le premier ayant été fait à La Verberie. C'est madame la boulangère qui opère ce contrôle d'un coup de tampon énergique et indifférent. A cette heure matinale et avec une boutique pleine, le moment n'est pas adéquat pour s'interroger sur des vieux déguisés qui font une collection de timbres humides. En contrepartie, elle fournit quelques viennoiseries de circonstance rapidement consommées au premier bar du coin. Yves, qui n'avait encore rien avalé, ne rechigne pas à la tâche !

Rentrer dans sa coquille ou faire l'autruche ?

La pluie a déjà cessé quand le trio reprend la route un peu avant 8 heures pour affronter une rude bosse que les croissants en début de digestion n'aident pas à escalader. L'agitation est grande dans cette moyenne banlieue parisienne. Il fallait s'y attendre étant donné le jour et l'heure. Gilbert se sent dans la position de l'escargot qui se promenait tranquillement dans l'herbe et qui se retrouve brutalement sur un sentier emprunté par des milliers de marcheurs. Le besoin de rentrer dans sa coquille et de se faire tout petit est irrésistible. Comme il y a un pilote à bord, il se planque en arrière-garde, bien à droite, bien appliqué à ne pas faire le moindre écart. Certes comme les marcheurs qui évitent d'écraser l'escargot, les voitures s'écartent autant que faire se peut, mais ce mouvement brownien urbain, intensif et bruyant, le tétanise.

Adieu petites routes calmes du Santerre, du Valois, de la Goële ! A quand, une nouvelle tranquillité ? Pas avant Melun malheureusement, sans doute aux confins de la forêt de Fontainebleau... C'est à dire dans 60 bornes !!! Qu'y faire ? Passer ailleurs sans doute, mais alors il faut s'écarter bien davantage de l'agglomération parisienne et augmenter notablement la longueur d'un parcours qui a été voulu le plus direct possible... Le mieux est d'hiberner et de sortir périodiquement une antenne pour ne pas perdre la roue des copains. Ayant la chance d'avoir un excellent pilote bien habitué à ces conditions de transit puisqu'il réside dans le coin, il ne reste qu'à lui laisser prendre la direction des opérations... et à faire confiance aux anges gardiens. Tiens mais où sont-ils ces deux là ?

Retour à la vie... et aux souvenirs

Le gastéropode bourguignon sort une puis deux antennes et tout le reste à l'entrée de Chailly-en-Bière, une dizaine de kilomètres après Melun. Ouf ! Sain et sauf ! Et pas mal de chemin parcouru puisque son compteur indique 110 km. Le ciel est bleu, le soleil est déjà chaud. Retour au paradis. Brave petit escargot ! Et merci aussi à Yves le vaillant qui a fort bien piloté dans la traversée de ce maelström ! Tout en adoptant une allure raisonnable. Chapeau !

Gilbert fait partie de ceux qui ne savent pas conserver leur calme dans ces circonstances. Ils n'ont qu'une idée en tête : foncer, foncer au maximum pour réduire la durée du supplice. Ce qui est mortel quand la machine à torture s'étend sur soixante kilomètres, car le surrégime est très néfaste à la modeste cylindrée d'un cœur de cyclotouriste. Bref, le principal était d'en sortir indemne, même avec des poumons fortement pollués par les cochonneries gazeuses larguées à hauteur de narines par les diligences modernes.

La paix retrouvée, il est agréable de contempler les superbes résidences (secondaires ?) de Barbizon et de prendre beaucoup de plaisir à escalader la belle bosse entre Arbonne et Achères-la-Forêt. Un vrai mini-col en pleine forêt. Un col sans versant opposé puisqu'il conduit sur le plateau de La Chapelle-la-Reine, aux confins de la Beauce.

Quand on tisse le réseau de ses Diagonales sur la carte de France, il apparaît des points particuliers où la trame se noue. Pour le Paralytique, St-Pourçain-sur-Sioule en sera un demain. La Chapelle-la-Reine en est un autre. Pour un troisième passage en Diagonale... Le premier avec Georges Mahé entre Strasbourg et Brest, les deux autres dans cette diamétrale nord-sud. Et toujours les souvenirs qui reviennent... Comme si c'était hier... C'est aussi ça la grande magie des Diagonales !

Il est bientôt midi et le contrat journalier est en bonne voie (près de 130 km au compteur). C'est l'heure du repas et les estomacs gargouillent. Autant de bonnes raisons pour faire un arrêt. Tandis que Gilbert court à la pharmacie pour acheter de la Biafine (les coups de soleil au Danemark et en Hollande, mais oui !) et de l'Eludril pour tenter de calmer, par des bains de bouche, les inquiétantes prémices d'un mal dentaire, Francis et Yves vont faire les courses.

Le pique-nique est organisé sur un banc public en plein centre du village, sans que cela déclenche le moindre signe de curiosité ou d'intérêt de la part des passants. Francis avale sa boîte de taboulé achetée à Dunkerque et Gilbert une boîte de salade américaine, expédiée de Beaune dans le paquet de vêtements de rechange envoyé à l'ami André. C'est ça une équipe bien organisée ! Yves, parti ce matin sans provisions, doit se contenter d'un maigre sandwich... mais, lui, il rentre à la maison ce soir.

Et la sieste, nom d'un chien ?

Remise en route un peu avant midi : avec 126 km derrière et encore 150 au moins devant, mieux vaut ne pas traîner. Il fait chaud et presque lourd. C'est l'heure de la digestion, donc de la sieste et cette région du Gâtinais ressemble à une Beauce en moins plat, mais en aussi "ch...". Des lignes droites, des faux plats (que Gilbert voit tous montants, mais c'est sans doute parce qu'il traverse une mauvaise passe...), des cultures céréalo-betteravières à l'infini, des silos à grains aux quatre points cardinaux et des gros villages endormis qui ne présentent aucun intérêt pour sortir un sommeilleux de sa sieste.

Le vent étant modéré, mais contraire (toujours sud-est), Yves ne faillit pas au comportement habituel du Sariste⁴⁵ dans ces circonstances : il a pris la tête et, n'étant pas lesté de 8 kg de bagages, il roule à son allure. Un peu trop élevée, pour l'endormi. Bien sûr, Francis et Gilbert tombent dans le piège involontairement tendu par Yves : entre prendre le vent ou "tirer dedans" pour tenir la roue, ils choisissent la seconde option. Ce qui est idiot parce que tout abus se paie comptant.

Au bout de 10 km et après trois sprints pour recoller au sommet d'un faux plat, Gilbert reprend ses esprits et, en place de hurler son "ras-le-bol", il "grinche" et s'arrête sans prévenir pour faire un pipi qui n'est qu'un faux prétexte. Ses deux compagnons s'en vont... et attendent deux kilomètres plus loin, avec une certaine inquiétude. Comme le grincheux n'est pas complètement soulagé, il ne cache pas son point de vue, brutalement comme toujours quand sa digestion est contrariée... Qu'Yves lui pardonne ! Le Paralytique a le sang chaud, de temps à autre... Les choses rentrent dans l'ordre, l'allure redevient raisonnable et les faux plats sont désormais beaucoup moins douloureux...

Intimité retrouvée...

Yves quitte ses amis aux environs de Château-Landon pour prendre la direction de Souppes-sur-Loing et remonter vers le monstre parisien. Le duo se reforme, silencieux, Francis le plus souvent devant, régulier, appliqué, Gilbert, bien calé derrière, attentif au pilotage (c'est son boulot, facile dans ce tronçon sans piège). Ce doit être le dix millième kilomètre du Paralytique dans la roue de son Aveugle (après le TDF en 1997 et le Vienne-Lisbonne en 2000) et il s'y trouve aussi douillettement installé qu'un oiseau dans son nid. Il se souvient qu'au début du TDF, il donnait un coup de sonnette pour faire baisser l'allure d'un km par heure. Aujourd'hui, plus de coup de sonnette. Ça roule tout seul. Il est probable que ceux qui les voient passer de loin ou de haut, les prennent pour un duo à tandem. Et ils voient clair, puisque c'est un tandem à quatre roues...

Pendant que Gilbert rêve ainsi (il a repris sa sieste digestive), Château-Landon a été contourné par la rocade. Francis s'écarte soudainement dans les premiers faubourgs de Montargis, point de contrôle et ville qu'il faut traverser de part en part, ce qui n'est pas de la plus grande facilité. Francis passe la main à son pilote qui, en quelques dixièmes de seconde, se réveille, consulte sa carte, obtient l'accord de son partenaire sur le choix d'une station-service pour l'obtention du coup de tampon. Dans le même temps, il active son "pifo-GPS" (assez précis quand le soleil brille) et il prend la tête. Droite, gauche, un panneau pour confirmer, un coup d'œil à la carte, un autre œil pour repérer la station-service. Dans ces cas-là, Gilbert a des yeux de caméléon, car il peut même surveiller Francis derrière lui !

M... ! Voilà déjà la sortie de la ville. La vaste zone commerciale et hôtelière de la banlieue sud est proche. Pas la moindre station-service sur le parcours. Mais pas question de prendre le risque de se retrouver sans tampon. Le premier Bar-Tabac-Journaux venu fait l'affaire.

45 de SAR = **S**ervice d'**A**ccompagnement **R**outier – le Sariste, informé du passage de Diagonalistes s'efforce de venir faire un bout de route avec eux, en toute amitié et, surtout pas, pour contrôler quoi que ce soit.

La patronne du Marigny écrase vigoureusement son cachet sur les deux carnets en contrepartie de deux boissons bien fraîches. Il est 13h50 (c'est-à-dire quasi-midi pour le soleil) et il fait vraiment, vraiment très chaud ! Plus qu'à Béthune, c'est tout dire ! Gilbert se tartine à nouveau de crème solaire. Francis persiste à refuser catégoriquement cette protection : c'est incroyable d'avoir un épiderme aussi résistant ! Il est ignifugé ! Il doit avoir une protection d'amiante naturelle. Il serait peut-être prudent de ne pas le renifler de trop près (ce que son compère n'a d'ailleurs aucune raison de faire !).

Pas de problèmes pour quitter la ville, un énorme rond-point, un pont sous la N7 et c'est déjà la D93 qui conduit à Châtillon-Coligny. Francis a retrouvé sa position de leader. Une belle ombre invite à un arrêt "rafraîchissement + casse-croûte" d'une dizaine de minutes avant de poursuivre dans cette brûlante vallée du Loing, qui est bien trop loin de la route pour apporter un peu de fraîcheur.

A Montbouy, le pilote décide de changer l'itinéraire afin d'éviter la traversée de Châtillon. Ils prennent donc une route sans numéro (sont-elles aussi ignorées de l'administration ?) pour rejoindre et traverser Ste Geneviève-des-Bois, avant de retrouver le parcours sept km plus loin sans perte ni gain kilométrique, mais avec un peu moins de stress dû à la circulation.

Le charme des Pays de France

La petite route D46 entre les deux Châtillon (-Coligny au nord et -sur-Loire au sud) est de celles qu'on apprécie surtout par temps chaud. Elle est calme, elle est souvent ombragée et son profil est suffisamment horizontal pour que l'altimètre de Francis ne cumule aucune dénivellée (il lui faut au moins 12 mètres pour qu'il prenne une bosse en considération). Cette région, la Puisaye, appartient à la Bourgogne (Gilbert est donc presque "chez lui !"). C'est un pays de belles forêts, de grasses prairies et d'étangs, qui, comme dans la Dombes, doivent produire de robustes grenouilles avec des grosses cuisses bien grassouillettes... Le Diagonaliste est souvent surpris par la soudaineté de la variation des paysages dans notre pays. Que peut-on trouver de similaire entre le Gâtinais d'avant Montargis et la Puisaye d'après Châtillon-Coligny ? Rien. Entre les deux, deux villes de province et 25 km de vallée du Loing...

Le charme de la Puisaye est bien apparent dans le village d'Ouzouer-sur-Trézée (ah quel joli nom !) avec sa belle église posée sur un coteau qui domine un petit port fluvial sur le canal de Briare. Premier canal de jonction entre deux grands bassins fluviaux (la Loire et la Seine), il a été commencé sous Henri IV à l'instigation de Sully et terminé sous Louis XIII. 57 km de long, bientôt 400 ans et toujours actif ! Grâce aux plaisanciers, d'accord, mais vivant et bien portant quand même. C'est beau la France ! Et ça permet de dérouler les kilomètres sans s'ennuyer. Tiens la N7 est devenue 2x2 voies et pour la traverser, il faut escalader un pont sérieusement relevé (l'altimètre de Francis a même marqué le coup !). L'effort est brutal et la suee garantie !

Quand on fait un parcours dans un sens, on n'en connaît qu'une seule face. Si Gilbert avait conservé un net souvenir du pont eiffélien qui traverse la Loire, il avait complètement oublié la méchante bosse à la sortie de Châtillon. Quel coup de cul ! Les gouttes de suee se transforment en écoulement permanent.

Un monde d'indifférence...

Vers le sommet, alors que les deux compères se battent contre la pente, un gamin d'une quinzaine d'années déborde le duo d'une attaque aussi sournoise qu'irrespectueuse, sans dire bonjour ni bonsoir comme il se doit à notre époque. Un grand-père (tous les deux sont grands-pères !) doit être très compréhensif avec les enfants et il est décidé, sans même une concertation, d'ignorer l'affront... surtout que la pente ne permet pas de répondre... quoique... dans le faux-plat terminal, le petit semble plafonner, bidouille le dérailleur de son VTT, commence à se retourner pour juger des écarts... Gilbert n'a pas besoin de consulter son compagnon, pour une fois dans sa roue. Il "tombe" deux pignons et décide de reprendre l'effronté en totale perdition. Une centaine de mètres plus loin, il vient à sa hauteur :

- « Bonjour ! Tu reviens de l'école ? (pas difficile à deviner car il est 16h45' et il y a un cartable sur le porte-bagages...) »

- Ouais...

- Tu habites loin d'ici ?

- Non... C'est juste là-bas...

- La maison au bord de la route ?

- Ouais...

- Et bien, tu vois nos bidons d'eau sont vides et comme nous avons réussi à te rattraper, tu vas nous les remplir... C'est ton gage. »

Si Gilbert croyait l'amuser ou mettre de l'ambiance, c'est le bide ! Mais comme il ne lui laisse pas le choix, l'effronté est bien obligé de s'exécuter. Il ouvre la barrière, fait signe d'entrer dans la courette, referme précipitamment la barrière « à cause des chiens » et part avec les bidons vides, plantant là ses invités forcés en plein soleil.

Deux minutes plus tard, il revient avec les bidons pleins, sa mère et les deux chiens qui viennent renifler les intrus avec méfiance. Pas un aboiement, ni une seule parole... L'eau est à peine fraîche, la mère est encore fraîche, mais totalement indifférente à la présence de ces deux emm..., à leur plaque de cadre et à leur mines brûlées par le soleil. Les chiens eux-mêmes finissent par s'éloigner, comme si ces deux étrangers n'existaient pas...

Les deux compères sont stupéfaits par une aussi totale indifférence... Réagirait-elle cette "p'tite dame", si l'un des deux gisait en travers de la route avec une patte cassée ? Pas sûr ! Encore des illusions perdues pour Gilbert... qui restera éternellement un grand naïf. Il va donc bien vite s'en reconstruire, des illusions !

Penauds, les envahisseurs battent en retraite après avoir remis les bidons en place. Merci, au revoir... Pas de réponse. Ils traversent la route pour se réfugier dans deux m² d'ombre et... pour pisser un coup. Francis tourne le dos et s'exécute, bien que l'indifférente soit toujours dans sa cour en pleine discussion avec son rejeton. Candide, qui est pudique et trop con quelquefois, traverse la route pour se mettre à l'abri des regards et, en sautant le large fossé, il s'entaille assez profondément⁴⁶ sur un caillou la malléole interne droite, non protégée depuis qu'il est devenu un disciple de l'ami Christian Gentil, l'apôtre convaincu des nu-pieds Shimano (la confrérie des Moines diagonalistes va bientôt naître !). Le sang coule ; il s'empresse de le cacher aux regards de Francis en coinçant un mouchoir de papier entre la sangle de la sandale et la plaie. Et il donne le signal du départ aussi rapidement que possible.

Quel con ! Mais quel con ! Il voudrait pouvoir lancer un regard noir de rage à ses hôtes. Mais aucun des deux ne regarde ! Les deux vieux schnocks à bicyclette n'existent pas ! Les malpolis fixent la silhouette d'un gamin qui arrive de Châtillon en trotinant sur le bord de la route. La grincheuse aboie : « Tu peux pas te dépêcher un peu, non ? ». Ils ne connaîtront pas le sort qui attend le gamin. Ils filent à toutes pédales. « Merci ma chère Maman de ne pas avoir été une mère comme ça ! » murmure le moine-cyclo qui frémit en pensant à la méchante entorse qu'il aurait pu se faire à la cheville...

Final laborieux

Cette route en rive gauche de la Loire n'est pas aussi calme et plate que pourrait l'imaginer un expert de la lecture de la carte Michelin. De Châtillon à la Charité, tous les deux "sur-Loire", en passant par Beaulieu, Léré (et sa centrale nucléaire), Saint-Satur (et ses vignes de Sancerre), St-Bouize, Herry, le ruban d'asphalte mesure 60 km en théorie et sans doute plus en réalité puisque Francis écrit dans les observations sur son carnet de route : « Depuis Châtillon, les km sont plus longs ! Il nous tarde d'arriver. » Aurait-il raison Francis ? Les agents qui ont posé les bornes avaient-ils trop consommé de Sancerre ? Les kilomètres mesurent-ils 1.100 m dans ce secteur ?

Pourtant, malgré un petit vent de trois-quart plutôt gênant (mais rafraîchissant) et grâce au rythme de métronome réglé par Francis, il ne faudra que deux heures quarante pour parcourir la distance. L'erreur de la DDE est donc très improbable !

A 19h32' (précision digitale toujours...), le duo stoppe devant la porte de l'hôtel "Le Bon Laboureur", labellisé FFCT, situé dans l'île de Loire, c'est à dire entre les deux ponts. Une chambre avait été réservée.

46 la cicatrisation définitive n'interviendra qu'une bonne quinzaine de jours après c'est-à-dire que Gilbert portera un pansement jusqu'à la fin du périple et plus tard encore...

Tout est OK, le jeune gérant est aimable, les vélos sont parqués (et cadenassés) dans la cour qui est fermée la nuit et la chambre, sise à l'étage, est grande et très confortable. Le standing est très nettement en hausse depuis La Verberie ! De plus, il y aura un plateau avec le petit déjeuner dans la chambre au retour du resto.

Car le seul inconvénient de cet hôtel est qu'il n'a pas de restaurant et que celui d'en face est fermé le lundi. Pas de chance ! Il faut aller en ville, c'est-à-dire traverser l'autre pont, un magnifique ouvrage de pierre taillée.

La salle du restaurant, en semi sous-sol, est fraîche mais pas encore assez éloignée de la pollution sonore, soit disant mélodique. Les trois jeunes femmes qui se régalaient de cette musique exotique assurent un service souriant et aimable, mais tout à fait inappliqué. Heureusement qu'il n'y a qu'un seul autre convive, car le dîner aurait pris beaucoup plus de temps que souhaité. Quant au menu ? Lambda, ni bon, ni mauvais et par conséquent non mémorable et encore moins mémorisé.

Retour dare-dare au Bon Laboureur alors que la nuit tombe.

Bilan de la journée :

- 280 km, avec une moyenne routière (arrêts décomptés) de 22,5 km/h qui devient presque une habitude en régions de plaine,

- une dénivelée comprise entre 976 m pour le Cateye de Francis qui ne totalise que les accroissements supérieurs à 12 m (et qui doit donc négliger pas mal de petites bosses) et 1120 m pour le Suunto de Gilbert qui accumule tous les accroissements de 5 m (et qui doit donc surestimer la réalité en ajoutant un certain nombre de fluctuations barométriques non dépendantes du relief)⁴⁷. En fait, peu importe ! Nous dirons 1050 m $\pm$ 80 m soit une valeur modeste pour 280 km. C'était bien une étape plate.

En conclusion, le duo entame peu après 22h00 une nuit qui sera assurément bonne après avoir déroulé un aussi long ruban de France. Bonsoir Yves ! Toi aussi tu dois déjà être au lit ! Il faut vraiment aimer très fort sa "Petite Reine" pour la promener dans une région aussi hostile que la banlieue parisienne. Peut-être que le dimanche matin... ou quand les excités du volant dorment encore...

« Que c'est beau Paris ! » soupire la Coquette « On pourrait pas rester encore un peu ? » Elle voudrait tout voir et pas seulement la Tour Eiffel et le Louvre. Plutôt les grands boulevards, les grands magasins, les grands couturiers... Tout est grand ici !

« On va finir par se faire prendre » répond un Chérubin «... et tu connais la punition pour les déserteurs ? »

« Non. »

« 10 ans de travaux, sans revenir sur Terre ! Laver, repasser, réparer des ailes, fabriquer des cheveux... Avec tous les anges, tu vois un peu tout ce qu'il y a à faire. Alors tu restes si tu veux, mais moi je vais les retrouver. On a eu de la chance qu'il ne leur arrive rien aujourd'hui ! » ajoute le second.

Mais avec force bouderies et cajoleries, la Belle obtient de passer la nuit aux Champs Elysées...

47 les non-scientifiques peuvent sauter sans inconvénient cette phrase très numérique...

Mardi 4 juin

CHÂTILLON-sur-LOIRE – SAINT-FLOUR : 294 km

Chapitre X – QUAND LA TEMPÊTE SE DECHÂINE

Où le vent poussant devient subitement vent debout...

Francis commence à gigoter vers 3h30, car l'heure de départ a été fixée à 4h45'. St-Flour est à près de 300 km et la fin de l'étape est montagneuse ; certes, le col de Fageole avec son altitude de 1114 m n'est pas le Galibier, mais comparé aux taupinières danoises, c'est un Everest. Et le téléspectateur assidu de France 2 sait depuis longtemps, grâce au sublime Thévenet, que la première étape de montagne réserve toujours de grandes surprises, même aux favoris !

Gilbert est à nouveau déçu, car son réveil n'a pas encore servi une seule fois ! Va-t-il aller jusqu'à Malaga sans rien faire, ce planqué ? Comment Francis fait-il pour se réveiller ainsi cinq minutes avant l'heure ?

C'est dans un silence de couvent cistercien que les deux lève-tôt procèdent à leurs ablutions, boivent une tasse de café et avalent leurs tartines, avant un dernier rinçage de dents, le remplissage des bidons et le bouclage des sacoches. La messe est dite chaque matin selon un rituel immuable. Quelques phrases fondamentales sont murmurées : « *T'as regardé le temps qu'il fait ? On met les jambières ? Je descends, tu veux que je te prenne quelque chose ?* ».

Non, il ne pleut pas et il ne fait pas froid. Il est 4h47' selon le cyclo-métronome qui s'excuse de ces deux minutes de retard sur l'horaire, imputables à une sacochette arrière un peu rebelle. Le ciel est sombre, mais commence déjà à pâlir de l'autre côté du fleuve. La route en direction d'Aspremont-sur-Allier et de Moulins vient tout de suite sur la gauche après le pont. Aucune erreur n'est possible. Dans l'obscurité comme dans les agglomérations, c'est le Paralytique qui pilote le tandem. Toujours à la même allure ou du moins avec la même énergie. Car la vitesse est généralement moindre dans l'obscurité, ne serait-ce qu'à cause de la dynamo. Ce qui importe est de ne pas "tirer dedans", sans toutefois tomber dans une dangereuse léthargie...

Le jour est vite là. C'est toujours la même route qui souvent tangente étroitement le canal parallèle au fleuve, mais parfois s'en écarte pour biaiser vers un village posé à mi-versant. Peu de voitures et peu d'animation en ce petit matin sans soleil, ni vent.

Utopie hydrologique

Après le village de Cuffy, une petite route à gauche permet d'accéder au Bec d'Allier. Un nœud géographique d'importance qu'un ex-hydrologue ne saurait ignorer. Ce bec est le point d'union des deux branches principales de la Loire et l'un des points clefs de son bassin en matière d'hydrographie. Comme la confluence de Montereau entre Yonne et Seine est la charnière du bassin parisien. Il est amusant – ou décevant – de constater qu'en termes de dénomination, les anciens ont donné la préférence par deux fois à celle des deux branches qui était la moins abondante en eau. Même les écoliers savent que l'Yonne, qui draine le très arrosé massif du Morvan, est, comme son cousin l'Allier, plus riche en eau que sa débitrice. Alors pourquoi la Seine ne s'appelle-t-elle pas Yonne et la Loire, Allier ? Parce que l'on ne savait pas alors évaluer correctement les débits ? Parce que ces rivières sont des filles, moins fougueuses et plus lascives ? Riche sujet de réflexion. En tout cas, si la face du monde n'en eut point été changée, que de conséquences dans la vie de tous les jours. « *Mon fils habite en Allier maritime* » ou encore « *A Paris, en raison de la montée des eaux, les quais de l'Yonne ont été fermés à la circulation...* ».

C'est bien un Apremont-sur-Allier encore endormi que les duettistes traversent à bonne allure en ce mardi 4 juin. C'est, de fait, le seul point d'intérêt dans ce secteur. Cours-les-Barres ? Bof ! Mornay-sur-Allier ? R.A.S. ! Le Veudre ? Passons vite, sans toutefois oublier de tourner à droite... Mais Apremont est vraiment un très charmant petit village en bordure du fleuve avec des vieilles maisons à colombages tout à fait moyenâgeuses et parfaitement restaurées, une forteresse qui domine solidement la situation et qui est en excellent état, beaucoup de fleurs et de propreté.

Malgré le temps gris et l'absence de lumière, l'ensemble a fort belle allure. Il est bien dommage que la traversée de ce site de cinq cents mètres de long à 24 km à l'heure dure moins de deux minutes... C'est évidemment très peu. Mais dans la grisaille ambiante, Apremont brille de mille feux qui vont en s'éteignant lentement au fil des kilomètres...

Après André le Ch'ti, voici André de La Machine

Nouvel éclat de lumière, un peu avant 9h00, dans une descente à quelques kilomètres de Moulins. Ce point lumineux posé sur un vélo est un grand ami et le premier Sariste⁴⁸ du jour. Il a pour nom André Etiève et il est le Responsable des EuroDiagonales, au sein de l'Amicale des Diagonalistes, donc notre "homologateur" pour les deux Euros qui encadrent la présente Diagonale de France.

Parti tôt de La Machine où il réside, il est venu à bicyclette pour encourager ses copains et leur offrir un "café/viennoiseries" au Colibri, ainsi que l'indique le cachet sur les carnets de route. L'heure n'est pas favorable à une réflexion philosophique sur les origines de l'appellation de cet établissement. Mais enfin pour associer ce bar-hôtel tristounet à un « passereau exotique au plumage éclatant » (Larousse), il faut avoir ingurgité une sacrée quantité de tomates, de perroquets et d'autres boissons anisées !

Comme toujours, les vingt minutes "top chrono" que des Diagonalistes rigoureux accordent à ce type de contrôle, passent à une vitesse supersonique (en Diagonale les kilomètres allongent et les minutes raccourcissent, tout diagonaliste le sait). Les adieux sont brefs. Vœux réciproques de réussite, car André doit partir bientôt pour sa cyclo-randonnée annuelle. Et rendez-vous est pris pour la concentration de l'Amicale à Vallon-Pont d'Arc, fin août. Salut André et merci pour ton soutien. Merci aussi d'avoir évité le sujet "météo", car tu devais bien savoir, toi, ce qui se passait un peu plus loin vers le sud...

A Moulins, il faut prendre la N9, car il n'y a pas d'autre alternative. Gilbert décide de se planquer à nouveau dans sa coquille de gastéropode pour une quarantaine de kilomètres. La circulation est nettement moins dense qu'en région parisienne (les deux tiers des voitures empruntent la N7 sur l'autre rive de l'Allier), mais il ne parviendra jamais à se défaire de son allergie aux camions. C'est comme ça. Il laisse Francis rouler une vingtaine de mètres devant et s'efforce de suivre la bande blanche au plus près. Un vent de nord-ouest (donc nettement favorable) s'est levé et ouvre quelques éclaircies dans un ciel qui reste chargé. Il fait toujours une chaleur lourde et la succession de bosses qui conduisent au village de Châtel-de-Neuvre déclenchent une bonne suee. Enfin, c'est la plongée sur St-Pourçain-sur-Sioule.

St-Pourçain-sur-Sioule, 5^{ème} passage en Diagonale pour Gilbert. Comme à La Chapelle-la-Reine, il s'émeut à la vue du bistrot où il avait fait pointer son carnet de route, du magasin Casino où il avait "gardé" les vélos pendant que ses copains faisaient les achats, du terrain de boules au bord de la Sioule où il avait avalé avec peine (la fatigue !) une ration de taboulé et une tranche de jambon...

Visite féminine

Mais l'heure n'est pas au pèlerinage. L'objectif présent est d'atteindre le croisement situé à 12 km au sud où ils trouveront la petite route qui leur permettra de fuir la circulation et de contourner en toute tranquillité l'agglomération clermontoise. Ces douze kilomètres sont constitués d'une très longue ligne droite, plutôt montante.

Le vent a pris de la force et il a toujours le bon goût de "rouler pour eux". Francis est aux commandes et force un peu l'allure, car il a rendez-vous aux environs d'Effiat avec une dame, à savoir Martine Breton, brillante diagonaliste en duo avec son époux Jacques, et qui a promis de faire quelques kilomètres en leur compagnie. Comme une dame ne saurait venir les mains vides dans de telles circonstances et comme leur gourmandise est aussi grande que leur appétit, ils courent comme des gamins vers un paquet de bonbons.

Impossible de manquer la D518 qui s'écarte sur la gauche très précisément à la fin de l'interminable ligne droite. Gilbert sort immédiatement ses antennes car il va y avoir, enfin, un peu de pilotage à faire. Pour la première route à droite, direction Broût-Vernet, pas d'hésitation car c'est indiqué par un panneau.

48 voir la note en bas de la page 45

Dès l'entrée du village, une voix les hèle. C'est Martine en tenue civile (déception) qui leur désigne illico la thermos de café et un gâteau de sa fabrication, posés sur un banc voisin (satisfaction).

Il est 11h40. Martine a la parole très fluide et, avec deux « pas très causants qui ont faim », elle dispose largement du temps nécessaire pour expliquer qu'elle est venue en voiture parce que son Jacques n'aime pas du tout les orages et Météo France en a promis quelques violents. En bonne épouse disciplinée elle a obéi. À contrecœur, car elle n'a peur de rien, surtout pas d'un orage... Rien ne semble d'ailleurs menacer à cette heure, même si le ciel est gris sombre sur la chaîne des Puys et même si ce vent d'ouest n'annonce pas grand chose de bon.

Martine a encore le temps de parler de Diagonales, de voyages, de projets... Comme deux malotrus, ils répondent par onomatopées, la bouche pleine de clafoutis aux cerises, une spécialité de Gannat. Mais la belle doit avoir l'habitude des goujats, produit assez courant dans le monde cyclo, et elle est pressée de repartir. Elle espérait une rencontre plus tôt dans la matinée et elle a des bouches à nourrir à midi. L'arrêt est donc court (une petite vingtaine de minutes). Elle repart avec quatre gros bisous qui lui laissent un peu de clafoutis sur les joues. La complicité de la famille diagonaliste est exceptionnelle et très touchante.

Le tandem repart sur une agréable petite route en pleine campagne. Campagne fort riche d'ailleurs puisqu'il s'agit de la Grande Limagne, dont la fertilité est proverbiale grâce à ses terres noires. Le profil est mollement vallonné et le vent pousse toujours. Mais sur la droite, à l'ouest, le ciel s'obscurcit et les sommets des monts Dôme ne sont plus visibles. Nos "héros" n'auront donc pas droit aujourd'hui à un hommage du Puy de Dôme et leurs chances d'échapper à l'orage, prédit par l'ami Jacques Breton, s'amenuisent.

Contrôle-express...

Le tandem traverse Escurolles à toute allure (au moins 28 km/h) puis Biozat avant d'entrer dans Effiat, localité choisie pour un contrôle. Ce village n'est pas plus gros sur le terrain que sur la carte et les commerces sont rares... ou fermés, car il est 12h30'. Comme ils viennent de faire un demi plein avec les gâteries de Martine, ce n'est pas trop grave. Et il reste heureusement un petit bistrot bien planqué à côté de l'église, bien frais, bien sombre et doté de sa demi-douzaine d'apéritivophiles. Pour les baptêmes, les mariages... et les enterrements, la distance à parcourir n'est pas grande.

Contrôle rapidissime, effectué par Gilbert, puisque limité à un coup de tampon et à l'achat d'un Coca, tandis que Francis met quelques notes à jour. Et c'est reparti, toujours à un bon rythme par Bussièrès et Thuret, où ils contournent la très belle église. Gilbert se souvient de l'avoir visitée deux ans auparavant et d'en avoir rapporté une belle série de photos numériques (en particulier des chapiteaux dotés de sculptures naïves et peintes). Dans l'immédiat et toujours à bonne vitesse, seul un coup d'œil sur la belle harmonie extérieure de l'édifice est possible.

Ils sont déjà dans la grande banlieue de Clermont qu'ils abordent par le nord-est de Pont-du-Château, selon l'itinéraire conseillé par Claude Benistrand⁴⁹. En quelques hectomètres, ils passent de la campagne à la ville, et de l'état de cyclo-baladeur rural à celui de vélocipédiste urbain en danger d'écrabouillement. Comme Gilbert ne peut pas rentrer ses cornes et assurer le pilotage en même temps, il serre les fesses. C'est moins efficace psychologiquement, mais ça soulage...

A la sortie du pont sur l'Allier, après Pont-du-Château, un croisement... le temps d'un coup d'œil à la carte et... Francis s'est déjà engagé à gauche sur la route de Billom. C'est la faim qui le tire ou le vent qui le pousse, mais il semble avoir oublié que dans les zones urbaines, c'est Gilbert le leader. Il entend heureusement le hurlement de son compère qui, dans le cas contraire, eut été contraint de courir après un lièvre. Et quand on est tortue, l'entreprise n'est pas aisée. « *Demi-tour et à droite vers la D1, s'il vous plaît, cher compère !* »

... avant la tempête

Deux kilomètres plus loin, le vent se déchaîne soudainement. En plein pif ! Le coup les scotche à la route ! Bigre, en moins de 25 m, la vitesse est tombée de 28 à 14. Cette rafale est bientôt suivie d'une seconde, d'une troisième, puis le vent s'établit plein sud. Violentissime !

49 diagonaliste clermontois (titulaire du cycle de 9) et présentement en charge de la présidence des « Cents Cols »

Une bourrasque sous nuage d'orage, espèrent-ils avec l'optimisme indestructible qui les caractérise. Ouais ! Peut-être... Toujours est-il que c'est entre 15 et 18 km/h avec relais tous les 500 m qu'ils parcourent les 10 km suivants. Enfin un virage à 90° sur la droite pour prendre la direction de Martres-s/Veyre leur permet de reprendre souffle. Mais la traversée du pont de l'Allier avec bourrasques latérales est acrobatique.

Il est plus de 15 heures quand ils entrent dans Martres, petite agglomération au sud de Clermont. Ils laissent la rocade pour parcourir la rue principale, car il est urgent de faire un vrai repas. Dans ces cas-là, rien de mieux qu'un Petit Casino ! On y trouve tout ce qu'il faut pour rassasier un diagonaliste affamé, en l'occurrence des boîtes de salade, du fromage et des crèmes chocolatées. La patronne, très cordiale, est sûre d'elle : ce vent ne tombera pas avant la nuit, et il va pleuvoir très fort quand il cessera. Elle est désolée, mais elle n'y peut rien. Elle a déjà beaucoup fait pour deux estomacs vides, et peut encore plus puisqu'elle explique où se situe la seule boulangerie ouverte à cette heure. Ouverte et presque vide puisqu'il ne reste que quelques bâtarde. Ce sera suffisant. Ils trouvent un abri contre le portail de l'église (ils n'ont pas osé aller casser la croûte à l'intérieur !) et font tranquillement le plein.

Ils affichent encore une grande confiance : il ne pleut pas (quelques gouttes éparses ne font pas une pluie) et, même avec le vent dans le nez, ils progresseront quand même à une allure suffisante pour rejoindre Saint-Flour qui n'est plus qu'à 100 bornes. Il est 15h40 quand ils quittent leur refuge de ripailles... et de prières car, malgré l'optimisme affiché, chacun a secrètement imploré Celui qui commande là-haut de bien vouloir tout faire pour atténuer la galère qui s'annonce.

Nouvelle rencontre... écourtée

Un qui a trouvé une solution pour leur éviter le bagne, c'est Christian Losfeld, Sariste de Riom. Il interpelle le duo qui rame de nouveau à 15 à l'heure dans la longue ligne droite de Plauzat, après le franchissement de l'autoroute A75. Il était prévenu du passage, mais avec l'ancien horaire et il a sans doute beaucoup cherché. Comme Christian est un garçon plein d'assurance que Gilbert connaît bien pour avoir passé une semaine en sa compagnie dans un stage de formation de moniteur fédéral FFCT à Siran (15) en 1997, il expose son point de vue sans faire de préliminaires et déclare sur un ton péremptoire : « *Avec ce vent là, vous n'avez aucune chance d'aller bien loin... Je vous conseille de prendre un hôtel dès que possible et de repartir au milieu de la nuit quand le vent sera tombé... Je sais ce que c'est car j'ai fait une Diagonale avec un vent comme ça dans la gueule pendant 800 km... On a roulé deux nuits complètes, mais on a réussi... D'ailleurs, vous avez plus d'une heure d'avance... Allez, descendez de vélo car j'ai ce qu'il faut dans la voiture...* ».

Gilbert jette un œil vers Francis à qui l'on n'a sans doute jamais parlé comme ça depuis 20 ans qu'il diagonalise la France en tous sens. Il est à la fois amusé par le discours car il connaît l'ami Christian... et un peu inquiet car il connaît encore mieux son compagnon.

Francis regarde son interlocuteur comme s'il s'exprimait en danois (dont il n'a pas appris le moindre mot tant il était désespéré après les misères qui lui avaient été faites ...). La réponse est brève et sèche, malgré la pluie qui commence à tomber : « *Nous allons coucher à St-Flour ce soir et nous n'allons pas arrêter une étape à 4 heures de l'après-midi. Merci pour ton offre mais nous sommes plutôt en retard qu'en avance et nous venons de manger à 5 km d'ici. Salut.* ». Francis se remet en selle et s'en va. Gilbert est un peu malheureux pour Christian qui s'est quand même donné la peine de les chercher. Mais il n'a pas encore assez de métier pour savoir que des diagonalistes en cours de Diagonale habitent un autre monde et que, Saristes ou pas, les autres n'en font pas partie. Pardonne-leur, Christian, ils n'étaient plus des Terriens !

C'est dans une véritable tempête sans pluie qu'ils escaladent péniblement sur le triple plateau la longue bosse à la sortie de Plauzat. C'est hallucinant ! Gilbert ne se souvient pas d'avoir déjà subi une telle agression en Diagonale. La descente sur Champeix est tout aussi impressionnante, car le vent les bouscule latéralement avant de les propulser comme des véliplanchistes quand ils lui tournent le dos sur quelques centaines de mètres. Francis essaie d'imaginer ce que va être la montée vers Issoire avec ce vent dans le nez. Mais brutalement tout se calme et ils retrouvent une allure presque normale. Bizarreries de la météo... et optimisme quand ils se disent que la tempête faiblit et que le plus dur est fait...

Espoir déçu quand ils reprennent une direction plein sud à la sortie d'Issoire, la tourmente est plus vivace que jamais. Ils font évidemment l'erreur de passer sous l'autoroute au lieu de prendre la D909 (ex.N9) sur la droite. Il faut dire que le seul panneau indicateur mentionne Le Broc, alors qu'ils attendaient St-Germain-Lembron ou Lempdes, voire Massiac ou St-Flour. Ces panneaux existent bien, mais conduisent à l'A75. Que les cyclistes et autres touristes se dém... La pratique du vélo est totalement ignorée des pouvoirs publics dans notre belle France. Ah ! Si les vélos marchaient au Super et polluaient l'atmosphère, comme ils seraient chouchoutés !

Heureusement, nos compères ne sont ni des touristes, ni des novices. Ils savent se dém... et déjouer tous les pièges. Ils font donc demi-tour (après consultation de la Michelin) et remettent le tout petit braquet pour vaincre la pente et le vent. Aucun d'eux n'oubliera le laborieux combat qu'il a dû mener tout au long des 15 km d'Issoire à Lempdes. Ils garderont aussi en mémoire l'agréable promenade qui vint récompenser leur effort, dans les gorges de l'Alagnon, totalement épargnées par la tempête.

Avant le croisement de Blesle, Gilbert lève très haut la tête pour saluer au passage la ruine du château de Léotoing, toujours solide malgré les ans et les agressions climatiques. Il aime ce site qu'il parcourt pour la cinquième fois et il se promet qu'un jour, il trouvera le temps de monter jusque là-haut pour faire plus ample connaissance avec ce vénérable vestige.

Arrêt à Massiac à 19h05 juste à l'endroit où la route de St-Flour commence à "lever le cul". Ils viennent de parcourir 67 km en 3h45' depuis les Martres-de-Veyre, soit une moyenne de près de 18 km/h. Ils ne sont donc pas "cuits", mais c'est vraiment une chance que le vent les ait épargnés entre Champeix et Issoire, ainsi que dans les gorges de l'Alagnon. Sinon ???

C'est Madame Arnaud en personne, patronne du Macaron Massiacois, qui tamponne les carnets de route en contrepartie de deux pains aux raisins et d'un coca-cola, remède préventif à une éventuelle attaque hypoglycémique dans le combat qui les attend et qui se résume en deux chiffres : 23 km et 580 m d'élévation. Heureusement pour eux, le vent qui souffle toujours du sud a perdu de sa violence. Il les gêne peu dans les premières rampes assez sévères, davantage sur le plateau, mais ça n'a rien à voir avec les rafales qui les bousculaient en cours d'après-midi.

Vous avez dit, Vieille garce ?

Tout se passe bien pendant les 17 premiers kilomètres jusqu'au franchissement de l'autoroute. Puis survient une descente aussi brutale qu'inattendue vers le village de Vieillespesse. Dans cette descente de deux kilomètres, Gilbert sent soudainement monter en lui une haine violente contre le monde autoroutier, contre ceux qui ont pris la décision de réquisitionner la nationale pour faire passer l'A75, quitte à balancer les pauvres vélocipédistes au fond du trou dans un village paumé affublé d'un tel nom. Pourquoi pas Vieilleveau ou Vieuxcon ?

Ils avaient grimpé à plus de 950 m d'altitude, à portée de mains de cette Fageole qui sera leur paradis, et les voici lamentablement retombés à moins de 800 m pour franchir une rivière minable du nom d'Arcueil. Cette descente scie des pattes que Gilbert sentait pourtant bonnes cinq minutes avant et le mur qu'il entrevoit pour grimper jusqu'à cette "Vieillecroûte" finit de mettre à terre un moral qui est pourtant rarement défaillant. Résigné, il met "tout à gauche" et serre les dents. Francis qui avait quelque peu traîné dans la descente le dépasse et le largue. Il a l'air tout à fait bien, l'Aveugle, en arrachant son 40x23 de son mouvement de danseuse saccadé mais terriblement efficace, vous pouvez en croire un Paralytique en perdition...

Trois kilomètres de galère dans le vent, les gouttes de pluie et la grisaille du jour tombant, c'est long. Mais tout a une fin, même les mauvais moments. Voici enfin cette Fageole que Gilbert va s'efforcer d'oublier au plus vite. S'il lui arrive de s'endormir en rêvant du Plan Lachat ou de la Casse déserte, il espère bien ne jamais retrouver la Fageole et sa Vieillespesse dans ses cauchemars ! Il est 20h50. A peu près 1h30 pour faire 23 km, ce n'est pas trop mal... Surtout quand ces kilomètres arrivent après 263 autres pas spécialement faciles.

Il ne fait pas chaud au sommet et le révolté n'hésite pas à mettre sa cape de pluie par-dessus son Goretex pour faire les 9 km jusqu'à St-Flour. Francis – une fois n'est pas coutume – ouvre la route dans cette descente, effectuée assez rapidement malgré les bourrasques qui imposent une grande prudence dans les virages.

Gilbert reprend les commandes dès l'entrée dans les quartiers bas de la ville. L'hôtel St-Jacques où une chambre a été réservée est là, près du croisement. Beaucoup d'animation malgré l'heure (21h12' au chronomètre digital) et la pluie qui commence à prendre de l'importance.

Les patrons de l'hôtel sont tous deux présents. Une proche soixantaine et sympathiques, ce que Gilbert n'avait pas ressenti lors de la réservation, bien au contraire. Les formalités d'entrée sont rondement menées. Les vélos sont parqués et cadenassés dans le petit salon de l'entrée. La chambre somptueuse a deux pièces. Pour une fois, le duo, qui pourtant n'est pas "en chicanerie", va faire chambre à part.

L'hôtel comporte un restaurant-pizzeria qui accueille la clientèle jusqu'à 23 heures. Il y a donc encore le temps pour les étalages de linge à sécher, traditionnels les soirs de jours pluvieux, et pour une bonne douche bien chaude. Gilbert découvre avec la plus grande satisfaction qu'avec un peu de papier hygiénique et un coup de séchoir à cheveux, il est possible d'éviter d'aller dîner en chaussettes comme il avait pris l'habitude de le faire, préférant le ridicule au désagrément de remettre des chaussures qui font glouglou à chaque pas. Vive les nu-pieds Shimano ! Qu'on se le dise !

Ils dînent avec grand appétit d'une "mixed salad" (c'est écrit ainsi sur l'addition et c'est idiot d'appeler ainsi une salade mixte tout à fait ordinaire) et d'une paella "à la Française", c'est à dire mangeable sans plus. Francis annonce le top en matière de cuisine espagnole dès la semaine prochaine aux environs de Valencia. Inch Allah ! Comme on ne dit plus là-bas ! Pendant le repas, Gilbert essaie de joindre Christian Losfeld, non pas pour le narguer, mais pour tenter de lui expliquer un comportement un peu cavalier (donc pardonnable à des cyclistes désarçonnés par les rafales de vent). Mais il tombe sur un répondeur. Il laisse un court message pour dire que tout va bien et pour le remercier de la visite...

Bon, l'heure tourne. Le départ est prévu à 5h30' le lendemain pour une étape théoriquement courte (260 km), mais montagneuse (plus de 2000 m de dénivelée sont annoncés).

La journée qui s'achève a été bien remplie : 294 km, 2255 m de dénivelée et une moyenne de 20,8 km/h, tout à fait honorable - et disons-le sans fausse honte remarquable - en regard des conditions météo. Francis règle l'addition au passage et revient avec un plateau "p'tit déj." bien achalandé. Comme d'habitude, Gilbert s'endort bien avant que Francis n'éteigne la lumière.

« Heureusement qu'on les a rattrapés à temps. T'as vu que ces deux mécréants ont osé implorer le ciel pour un malheureux coup de vent ! A cinq minutes près, on se faisait prendre... » s'indigne le Chérubin Francis.

« Ouais ! Et quand tout va bien, quand il fait beau, quand le vent les pousse, ils se gardent bien de dire merci, ces deux ingrats » ronchonne le Chérubin Gilbert, qui a bien cru qu'il allait être interdit de Terre pendant de longs mois et, par suite, perdre sa chère copine.

Petite Sirène, habillée d'une tunique glamour portant la griffe de Jean-Paul Gaultier, a beaucoup de mal à redescendre dans le monde d'en bas. Il faudrait pourtant qu'elle pense à faire quelques B.A. cette belle étourdie. Le babillage de ses amoureux lui redonne confiance : les deux vieux fous sympathiques vont avoir besoin d'elle !

« D'ailleurs cette Diagonale était trop facile pour eux ! C'est maintenant qu'on va rigoler ! » ricanent les deux Sadiques en se frottant les mains....

Mercredi 5 juin

SAINT-FLOUR – BOUJAN-sur-LIBRON : 256 km

Chapitre XI – APOCALYPSE WAY

Où l'on compare les mérites de la cape de pluie et du pantalon K-WAY...

4h40. Francis est déjà attablé et avale ses tartines quand Gilbert ouvre un œil.

« *T'as regardé le temps qu'il fait ?* » - « *Non* ».

Pas curieux ce matin, l'Aveugle ! Et il a sans doute raison de ne pas avoir ouvert les volets car le spectacle de la rue déserte à cette heure mais bien éclairée, est absolument consternant : le goudron brille comme le parquet de la Galerie des Glaces à Versailles. Une pluie dense strie l'éclairage des lampadaires. Pour achever le tableau, une rafale de vent secoue violemment les arbres... Ça promet.

Mais les vieux sont coriaces et ils n'envisagent pas une seconde de rester au lit, à l'image de certains freluquets qui – même professionnels et grassement payés – se dégonflent au premier flocon de neige. Ils déclenchent simplement le plan d'urgence qui consiste à utiliser toutes les protections possibles, en particulier des poches plastiques autour des pieds. Rafales de vent ou pas, Gilbert reste un inconditionnel de la cape de pluie tandis que Francis inaugure un superbe pantalon K-Way bleu marine dont les jambes ont été coupées à mi-mollet et le devant des cuisses doublé à l'intérieur d'une couche de vinyle imperméable. Avec son Goretex jaune, il ressemble davantage à Zavatta qu'au héros du Grand Bleu, mais quelle importance à cette heure matinale dans un St-Flour désert ?

Gilbert ne peut masquer un sourire narquois devant ce spectacle et se remémore, comme si c'était arrivé la veille, la remarque ironique de son compère quand il avait enfilé pour la première fois un poncho devant lui. Il revoit encore la scène qui s'était déroulée en milieu de matinée sur la place centrale du Faou (Finistère) alors qu'ils venaient d'être surpris par la première grosse averse de leur Tour de France (qui en comporta un nombre incalculable !). C'était au cours de la 4^{ème} étape, le lundi 16 juin 1997. « *Tu vas pas mettre ça !* ». Le ton était surpris, interrogateur, un peu dédaigneux. Et comme ils ne se connaissaient encore pas "à fond" à cette époque, Gilbert s'était toujours demandé si c'était le côté esthétique (il est certain qu'un poncho ne s'associe pas très bien à l'image d'un randonneur au long cours dont le vélo porte la prestigieuse plaque de cadre du TDF) ou l'aspect "performance" (rouler avec un poncho implique une sérieuse dépense d'énergie supplémentaire en raison de la chute importante du CX) qui avait déclenché cette réflexion... Aujourd'hui, Francis est habitué au look de facteur de son compère.

Quand le Paralytique part en zig et l'Aveugle en zag...

L'inconvénient du poncho, qui est aussi son avantage, est qu'il isole totalement le porteur de son entourage. Pas facile dans cette bulle de regarder autour de soi et de communiquer. Suivant l'article 27bis du règlement, Gilbert allume son feu rouge et sa lampe torche, jette un œil à Francis qui paraît prêt à sauter en selle et se lance sans frémir dans le rideau de pluie. Il est 5h35. La direction à prendre est tellement évidente qu'il ne se préoccupe pas de son camarade jusqu'au dernier lampadaire à la sortie de la ville. Là un doute l'envahit. L'Aveugle a-t-il bien suivi ? Son appel étant resté sans réponse, il s'arrête, puis fait un demi-tour. Personne ! M... Ça commence bien ! Retour en arrière sur 300 m... L'inquiétude devient angoisse... Enfin, un fantôme sort du rideau de pluie... Francis n'était pas tout à fait prêt (encore un coup de la sacoche rebelle aux départs trop matinaux !). Indécis quant à la direction à prendre, il a dû faire une grosse centaine de mètres dans la mauvaise direction pour aller consulter les panneaux. Heureusement que le parcours empruntait la nationale !

La distance de St-Flour à Marvejols est de 70 km. C'est entre ces deux villes que l'on bascule d'oïl en oc, que l'on quitte le Nord pour entrer dans le Midi et, que l'on passe (théoriquement) de l'ombre au soleil. Géographiquement, la frontière est diffuse. Topographiquement, elle a pour nom « Col des Issartets - 1123 m d'altitude ».

Une matinée à oublier...

La région à traverser, dont l'altitude varie entre 900 et 1100 m, se situe à la limite orientale de l'Aubrac. « *Monde de silence et de solitude... désert blanc durant le long hiver, battu par les vents... terre de pâturages d'un vert lumineux, de sombres forêts, de blocs de pierre et de lande, l'Aubrac fascine.* » peut-on lire dans le Guide. C'est vrai qu'elle fascine cette région. Et ils se faisaient une grande joie de la parcourir en Diagonale au lever du jour par un beau soleil printanier. La N9 est aujourd'hui un paradis pour les cyclistes (vive l'autoroute A75 !) et cette matinée devait être une fête. Ce temps de chien va tout gâcher et ils sont tristes. Même le viaduc de Garabit pleure ! Ces 70 kilomètres apocalyptiques seront gommés ! Ils n'ont jamais existé ! C'est ça : nos deux héros n'ont pas vu l'Aubrac. Quelques rares passants à St-Chély d'Apcher ou encore à Aumont-Aubrac se souviendront peut-être d'avoir vu passer deux fantômes de couleur jaune entre 8 et 9 heures ce mercredi 5 juin. « *Ouais, c'est ben possible, j'crois qu'j'ai vu deux gros escargots jaunes sur la route... mais t'sais mon gars, j'suis pas sûr, y faisait si mauvais !* ».

Il pleut encore, mais beaucoup moins, quand ils entrent dans Marvejols à 9h45'. La preuve est que Gilbert sort son Yashica pour garder le souvenir d'un curieux groupe de bonshommes de pierre lancés dans une sara-bande grotesque. L'art moderne demande à être expliqué aux obtus comme lui, mais il trouve ça marrant et ça permet de reprendre vie après une longue absence.

Francis est parti à la recherche d'un lieu pour faire viser les carnets de route. Gilbert aurait misé sur le choix d'une boulangerie (une petite chocolatine, non ?), mais l'Aveugle a jeté son dévolu sur un Tabac-Presse-Video, portant le nom de La Barrière... Oui, elle est bien franchie la barrière du midi... et d'ailleurs, ça se voit puisque la pluie redouble !

Ils auraient dû prendre un gros café bien costaud à Marvejols, car dans les vallées de la Jordane puis du Lot, ils sont – pour le première et dernière fois de leur périple – envahis par un profond besoin de dormir. Curieux ! Tous les deux en même temps ! Gilbert essaie de lutter en imaginant le titre du Canard Enchaîné si le village de Chirac, qu'ils traversent, était un "nid" d'extrémistes de droite : « CHIRAC vote Le Pen à 82 % ». Ça le fait rigoler (ce n'est pourtant pas drôle !), mais ça ne le réveille pas... Il faudrait une bonne bosse...

La pluie cesse presque totalement quand ils arrivent à La Canourgue, où ils tombent sur le Petit Casino de leurs rêves⁵⁰. Les courses sont rondement menées (en duo, comme ça chacun peut choisir sa salade...) et les achats sont répartis. Francis est tellement optimiste qu'il décide de retirer son pantalon K-Way. Gilbert pense qu'il fait de la provoc... Il n'aura pas tort !

Enfin l'étape commence... au 90^{ème} kilomètre. Ils avaient choisi de délaissé la N9 pour rejoindre Millau par le causse de Sauveterre et la basse vallée du Tarn. Option un peu plus longue que par Sévérac-le-Château, mais pas nécessairement plus difficile car l'A75 ayant une nouvelle fois réquisitionné le tracé de la N9, il faut prendre une nouvelle route passablement accidentée. La petite D46 escalade le causse par une pente soutenue (6 à 7%) et régulière. L'accalmie leur permet d'apprécier le beau paysage sur la vallée de La Canourgue. Gilbert suggère de pique-niquer à l'abri du sabot de Malepeyre, vaste arche de calcaire en surplomb sur la vallée, mais son compagnon a des principes intangibles : on mange en haut !

Quand Gilbert prend une grange pour un palace...

Là-haut, c'est encore loin et une violente averse, une "méchante rabasse" comme on dit en terre bourguignonne, les surprend avant qu'ils y parviennent. C'est dans un hameau nommé le Bouquet (encore de la provoc, ça suffit !) qu'ils trouvent refuge sous un hangar particulièrement adéquat puisqu'il permet de mettre les randonneuses à l'abri et d'utiliser une énorme poutre comme banc. C'est presque un 3 étoiles ! Il ne manque que le chauffage. Ils ont grand faim et le repas ne traîne pas. Francis a remis son pantalon d'artiste et ils repartent sous une pluie moins violente qui va rapidement cesser... Elle ne tombe que pour les emm... Si ça se trouve, il y a un plaisantin là-haut qui a pris goût à leurs strip-teases (Petite Sirène n'oserait pas !) et qui ouvre les vannes quand ils se trouvent sans protection pour les refermer dès qu'ils ont parcouru deux kilomètres... Tant pis, il faut jouer le jeu. Pas question de choper une tendinite, la Sierra Nevada est encore loin.

50 pub gratuite... le raid Copenhague-Malaga n'est pas sponsorisé.

Gilbert avait gardé le souvenir qu'un causse était sec et plat. Et bien celui de Sauveterre en ce début juin 2002 est vert comme la Normandie. Il ne manque que des vaches bien grasses et des pommiers à cidre. Quant à la platitude, il avait dû rêver ou le parcourir en état d'hypnose, car les ondulations sont bien marquées. Il y a même un méchant petit chevron à la sortie du Massegros qui fait mal aux pattes.

La longue descente sur la vallée du Tarn – sur le village de Boyne très précisément – est très décevante. La chaussée est de mauvaise qualité et les points de vue sont très rares. On n'y voit même pas la rivière ! En contrepartie, un méchant silex a l'audace de percer le pneu de Gilbert, le Michelin "super machinchose" et zéro kilomètre au départ de Dunkerque. Ce silex est un parfait modèle miniaturisé d'une pointe de lance du Neandertal et, couche de carbone ou pas, l'arme est meurtrière. Heureusement, il s'en est pris au pneu avant et, comme il a l'élégance de ne pas se cacher, l'expert Francis lui fait l'affront de réparer la chambre à air sans même la sortir totalement du pneu. Réparation parfaite puisqu'elle tiendra jusqu'à Malaga !

Dans la vallée, lors d'un court arrêt pipi, Gilbert met en route son portable pour appeler Louis Estrade, leur hôte de ce soir, afin de l'informer du retard. Comme il devait venir attendre vers Bédarieux avec son vélo, il est inutile de le faire poireauter pendant au moins une heure. C'est d'abord Madame qui répond et qui dit « *qu'il ne fait pas beau et que le vent souffle de la mer...* » Mauvais signe. Puis c'est Monsieur qui prétend : « *que le temps se dégage, que la télé a annoncé de la tramontane et que le vent du nord va "pousser" sur le causse...* » Gilbert en déduit que Monsieur et Madame ne doivent pas situer le nord exactement au même endroit. Comme le vent poussant sur le causse lui plaît davantage, Candide choisit de croire en Louis⁵¹ et transmet ces informations encourageantes à Martin.

La pluie s'est complètement arrêtée et quelques belles éclaircies se manifestent quand il parcourent le sec-teur plat (mais à forte circulation !) après Aguessac. Il est 15h20 quand ils franchissent le pont du Tarn à Millau. Francis s'arrête pour enlever une bonne couche de vêtements avant la longue escalade du causse du Larzac ; son partenaire qui a choisi de rester habillé, choisit un petit braquet et attaque tranquillement la longue montée qui n'est pas difficile, mais est fort désagréable à cause de la circulation. Après la fraîcheur matinale, ils prennent un vrai coup de chaud, car le soleil qui n'a rien fichu de la journée, essaie de compenser sa flemme. En fait, cet imbécile chauffe d'autres rincées, car des nuages bien sombres se profilent déjà vers l'ouest. Et le zéphyr poussant promis par l'ami Estrade est en fait un vent latéral et désagréable qui n'apporte aucune aide.

Paul, Sariste présidentiel et espéré

Francis rejoint facilement Gilbert avant le sommet et s'en va dans la longue ligne droite avant la Cavalerie. S'il court ainsi, c'est parce qu'il sait la présence de Paul Fabre, le Président de l'ADF⁵². Il pense que Paul monte la garde depuis un certain temps à La Cavalerie, localité du dernier contrôle de cette Diagonale où la fiche de parcours prévoyait un arrêt de 14h30/15h00. Bah, le retard n'est que de deux heures, inutile d'en faire un drame puisque ce pourrait être bien pire avec la tempête matinale !

Pas de Paul à La Cavalerie où est obtenu, à 16h45, le tampon réglementaire dans une boulangerie pâtisserie, ce qui permet de procéder au goûter habituel sans perte de temps. Enfin, c'est avec le plus grand plaisir que 2 km plus loin, le duo laisse la N9 (qui devient A75) pour prendre la petite route qui longe l'aéroport, avant de passer sous la 4 voies. Comme à la sortie d'Issoire, il faut être vigilant pour trouver sa route, car les panneaux indicateurs sont quasi inexistants. Surtout ne pas troubler l'automobiliste, semble être la consigne !

C'est trois kilomètres après l'Hospitalet-du-Larzac, précisément au croisement de la route de Cornus, qu'a lieu la rencontre avec Paul. Malgré le temps très gris et la température plutôt fraîche (ils ont encore leurs jambières !), le Président est en cuissard court, souriant et tout à fait décontracté. Il n'a pas encore reçu une goutte de pluie (c'est peut être ça que l'on appelle la "trêve présidentielle" ? Il ferait assurément un bon pare-pluie, ce cher Paul !). Le trio parcourt ensemble une petite huitaine de km jusqu'à La Pezade. Un secrétaire qui réside à Bordeaux a toujours beaucoup de choses à dire (ou à demander) à son président qui habite Alès, et Gilbert les laisse à leurs problèmes... Il fait très gris et le causse est bien triste...

51 l'avenir montrera que Madame Estrade est meilleure que Monsieur, sinon en orientation, du moins en observation...

52 Amicale des Diagonalistes de France

Paul tourne à gauche à La Pezade pour rejoindre le Caylar. Ils laissent "ses ouailles" prendre la petite route des Rives, où ils tombent dans un secteur accidenté et rendu encore plus difficile par le vent d'ouest qui souffle par violentes rafales. La traversée de ce plateau de l'Escandorgue dans un décor de drame shakespearien tout à fait inhabituel, est longue et laborieuse. Gilbert avait conservé un lumineux souvenir de cette région où il avait "chassé" les cols il y a une dizaine d'années par très beau temps quand les genêts étaient en fleurs. En cette fin d'après-midi, tout est noir, triste et violent.

La descente du col de la Baraque de Bral sur Lunas et le Bousquet d'Orb est un régal pour celui qui aime négocier de belles courbes à grande vitesse, mais aujourd'hui c'est un piège dangereux tant le vent est violent. Pas question de laisser aller ! Le Paralytique, qui adore le laisser enivrer par la pente, descend assez prudemment... Sans doute beaucoup moins que Francis qu'il doit attendre au moins trois longues minutes à l'entrée de Lunas. Le temps d'une petite inquiétude, car l'écart est tout à fait inhabituel.

Ils filent vers le Bousquet d'Orb, la Tour d'Orb et Bédarieux, petite ville désagréable à traverser avec ses sens uniques, l'étroitesse de ses rues et l'insuffisance de panneaux indicateurs. Pas facile de trouver la route du tunnel du col du Buis ! Comme cette ancienne route est étroite et tortueuse, la circulation automobile pour Béziers se fait par Hérépian. Ce qui permet aux autochtones et aux initiés de garder le tunnel pour eux. Gilbert, qui a habité Montpellier cinq ans et a beaucoup cyclé dans ce département de l'Hérault, fait partie de ces initiés. Après une sèche montée (ça réchauffe !), le duo passe le tunnel sous le pic de Tantajo (encore un nom qui sonne bon le Midi). Aucune nouvelle de Louis Estrade.

Et la pluie remet le couvert...

Le vent, toujours actif, a la très bonne idée de les pousser dans la montée vers Faugères, ultime bosse de cette rude journée. Il reste 25 km à parcourir, nettement descendants au début, plats dans la seconde partie. Avec le vent latéral, donc pas trop pénalisant, ils espèrent être à Boujan vers 21 heures. Il ne reste qu'à "tirer du braquet". Ce qu'ils font avec maestria et vivacité (ah ! ça suffit les ricaneurs !), car leurs gambettes ont encore de la force et parce que les nuages sont de plus en plus menaçants.

Mais ils perdront cette dernière bataille. Il pleut déjà fort quand Louis (enfin !) les hèle environ deux kilomètres avant le croisement de Boujan. Il est en voiture, car dans cette région, les cyclos ont un principe de base : on ne mouille pas les vélos... sauf pour les laver ! Avec son short et son débardeur, on dirait qu'il arrive de la plage. « *Bouh ! Tu nous gèles !* » s'exclament, ou plus exactement marmonnent les deux compères tétanisés par la pluie glaciale.

Ils "prennent" le pare-chocs arrière du véhicule du réchauffé qui les guide dans l'étonnant labyrinthe qui conduit à sa villa. On dirait un parcours du jeu de l'oie ! Il peut être certain l'ami Louis que ses deux potes ne viendront jamais le déranger en pleine nuit, car ils ne pourront pas y revenir tout seuls ! Il est très précisément 21h13' (deux heures de retard, ce n'est pas excessif avec cette météo de M... et cette dénivelée). Les compteurs indiquent 256 km et une moyenne de 20 km/h, et les altimètres 2600m. Une bien belle étape... à refaire par beau temps !

Agréable soirée où l'on parle de météo...

C'est pratique d'être reçu par un connaisseur. On gagne du temps ! Les vélos sont parqués au garage, les protège-pluie et vêtements, trempés comme des serpilières, sont placés sur un séchoir dans la chaufferie, dont la chaudière est relancée (combien fait-il dehors : 10 ? 8° ? 6° ? Ils ne veulent pas le savoir... surtout à Béziers par une journée de juin !). Quelques minutes plus tard, ils investissent leur confortable chambre au sous-sol, sans faire de bruit car le "petit" dort. Francis, papy depuis un mois, n'est pas encore initié, mais Gilbert, le grand-père puissance 7, sait parfaitement ce que c'est qu'un petit réveillé dans son premier sommeil. On vient déjà envahir la mammy qui a sans doute eu une dure journée (chacun sait que ces petits sont "très mignons" et que les papy/mamies adorent les garder...) et il ne faudrait pas venir encore en remettre une couche supplémentaire. La douche est délicieuse (c'est au moins la vingtième de la journée, mais la première qui soit bonne...) et le dîner "adapté cyclos", qui sent bon la cuisine de chez soi, est très fortement apprécié.

Louis fait un petit exposé sur les vents locaux, en réponse à Gilbert qui vient de le taquiner sur ses talents de prévisionniste météo... Il explique à ses amis qu'ils ont été victimes des assauts du Narbonnais (évidemment ce sauvage ne pouvait venir que du département voisin, pas de l'Hérault !), vent de NNO rafaleux et porteur de beaucoup de pluie. OK, maintenant ça colle ! Et demain ?... Euh ! Demain ? La tramontane est annoncée... Oui mais à quelle heure ? Mystère ! Comme Louis est toujours optimiste, il promet qu'il ne pleuvra pas. La preuve, c'est qu'il a prévu de rouler. « *Tu iras même s'il pleut, ça ne te fera pas de mal...* » insiste Madame... qui connaît bien son homme. Ce qui ne manque pas d'être préoccupant, car Madame Estrade semble avoir un meilleur nez que Monsieur pour sentir le temps.

Rendez-vous est pris pour un petit déjeuner à 5h30' en vue d'un départ à 6 heures. Il ne reste que 100 bornes, mais il ne faut jamais jouer avec le délai... « *Salut Louis et à demain... en tenue cyclo, bien sûr !* » Ils voulaient faire leurs adieux à son épouse, mais elle sera levée. Pas facile la vie d'une mammy, épouse de diagonaliste !

Après avoir fait chambre à part à Saint-Flour, les compères font lit commun. Ce qui n'empêche pas Gilbert de tomber dans un profond sommeil bien avant que Francis ait fini de soigner ses yeux. Il ne l'entend même pas se mettre au lit ! Ça doit être agaçant à la longue de subir chaque soir un tel handicap de sommeil. Cinq minutes à 23h15 et dans une nuit de moins de 6 heures, ça compte ! Bye, bye... Ni l'un, ni l'autre ne fera de mauvais rêves après cette journée apocalyptique, commencée dans la tempête, violentée par un narbonnais dément et terminée sous une pluie glaciale... Rien de bien original !

Les Chérubins se marrent comme des fous ! Ça au moins, c'est du raid. Du vrai, réservé aux costauds. C'est pas de la promenade avec un beau soleil et le vent dans le dos !

Petite Sirène est fâchée, vexée et déçue.

Fâchée car elle a eu très peur quand le Chérubin Gilbert s'est amusé à tester l'habileté de son protégé en perçant son pneu avant en pleine descente ! Et si le pneu avait éclaté ? Le farceur a eu beau lui expliquer qu'un Michelin "SuperComp" n'éclate pas comme ça, surtout quand il n'a pas encore fait un millier de kilomètres, elle ne comprend pas ces jeux idiots.

Vexée parce que toute la journée elle s'est cachée pour ne pas tomber sur la Bête du Gévaudan. Ses copains lui avaient fait croire qu'elle mangeait les jeunes enfants et les filles de l'air. Une blague ridicule...

Déçue parce qu'on lui avait dit que la région était magnifique et qu'elle allait découvrir le vrai soleil, la vraie chaleur, le chant des cigales et les pins parasol. Elle n'a vu que la pluie, les nuages gris et le vent fou... Elle a bien envie de retourner chez elle, là où le Paralytique a pris des coups de soleil...

Jeudi 6 juin

BOUJAN-sur-LIBRON - PERPIGNAN : 101 km

Chapitre XII – LE MONDE À L'ENVERS

Dans lequel le Narbonnais s'avoue vaincu et le Perpignanais prend les commandes...

A l'heure du réveil, le narbonnais sévit toujours. Rien n'a changé depuis hier soir, ni le vent, ni la pluie. La tramontane viendra plus tard. Comme hier à Saint-Flour, les poches plastiques vont devoir être mises à contribution ! Vive le pays du soleil !

Les amis Estrade sont déjà affairés dans la cuisine. Lui est toujours en short et chemisette (son vélo ne risque pas de prendre une douche aujourd'hui...). Elle gère la cafetière et le grille-pain. Ils ont la mine sombre, sans doute consternés par la triste destinée de leurs invités. Ils sont beaucoup plus contrariés que ceux-ci d'ailleurs, car ce n'est pas la première fois qu'ils vont affronter le mauvais temps. Ils taquinent gentiment Louis sur son hydrophobie et ses qualités de prévisionniste (il avait quand même raison puisque la tramontane s'installera en cours de matinée !). Tout cela à voix basse, car le petit dort toujours.

Louis a bien travaillé : les chaînes des vélos ont été graissées et la pression des pneus rétablie. Il s'apprête à sortir sa voiture pour piloter la traversée de Béziers, mais Gilbert lui affirme péremptoirement que c'est inutile car il connaît la ville. Quelques indications sont quand même nécessaires pour s'extraire du lotissement-labyrinthe où est cachée la villa Estrade et pour retrouver la route de Béziers, qui est à trois kilomètres seulement. Les adieux sont faits avant d'enfiler les tenues de combat et deux gastéropodes jaunâtres quittent Boujan-sur-Libron à 6h00... et quelques petites minutes. Merci les amis pour cet accueil si chaleureux et plein de soleil, malgré la guerre impitoyable que livre le narbonnais.

Les méfaits du Narbonnais

Il est encore plus déchaîné qu'hier soir, cet animal. C'est un cyclophobe inconditionnel. « *Quand je souffle, les vélos au garage et les cyclos au plumard, vu ?* ». Manifestement son seul objectif est de faire disparaître de sa vue tous ceux qui osent le narguer. Et il est vicieux, le bougre ! Ses armes favorites sont la rafale sournoise et la flaque d'eau dans les virages. C'est donc un combat contre un adversaire déterminé qui attend nos duettistes. Mais rien ne les arrête, pas même des freins très mous... Quand on a fait un TDF avec 16 jours de pluie sur 23 au total, on possède suffisamment de métier pour vaincre ce type d'adversaire ! Il suffit d'être très vigilant quand il attaque par le côté et très patient lorsqu'on l'affronte de face. Vigilance que n'a pas eue le chauffeur de cet amas de tôles rouges qu'un camion est en train de ramasser sur le bord de la route. Comment sortir en vie de cette caisse réduite à moins de la moitié de son volume original ? D'ailleurs, ce fut sans doute très grave puisque gendarmes et pompiers sont encore sur place. Salopard de narbonnais !

Vigilance et patience sont des armes efficaces puisque le duo arrive devant la gare de Narbonne à 8h05 très précises pour y poster la carte "Arrivée" qui informera le délégué national que la Diagonale 57 de l'an 2002 est en très bonne voie. Deux heures pour une trentaine de kilomètres, c'est une belle victoire sur le paranoïaque qui voulait les empêcher de passer. Il n'apprécie pas vraiment qu'ils viennent le narguer dans sa ville, car sa rage redouble. Gilbert n'ose même pas sortir son Yashica pour mémoriser cet instant. Mieux vaut ne pas l'exciter davantage et aller voir plus loin ce qu'il en est.

Malgré la pluie et les rafales qui les font tanguer comme s'ils avaient abusé d'un Faugères 1^{er} cru, l'euphorie commence à les gagner dans la longue ligne droite montante après Narbonne. C'est toujours le même bonheur de parcourir les 50 derniers kilomètres d'une Diagonale de France. Difficile de décrire ce que l'on ressent ! « *Je suis grand, je suis fort, je suis invulnérable, je suis de bonne humeur, j'ai envie d'éclater de rire, je trouve que tout le monde est beau, gentil et intelligent... Oui, c'est cela, je suis HEUREUX... Et ce n'est pas un quelconque petit narbonnais qui changera quelque chose.* » Oui Heureux qui, comme le diagonaliste, a fait un beau voyage ! Ne serait-ce que pour ces derniers kilomètres, une Diagonale de France justifie toutes les souffrances...

Peu après Prat-de-Cest, Gilbert montre à Francis le muret à l'entrée d'une belle propriété où ils avaient savouré les sandwiches à l'omelette de leur copain Jean-Pierre Ratabouil, là à l'ombre des pins parasols. Il y a cinq ans, déjà ! Ils avaient franchi les Alpes dans la tempête et ils savouraient cette belle étape intermédiaire de leur Tour de France randonneur, avant les foudres pyrénéennes.

Après avoir traversé l'A9, la route prend une orientation est-ouest juste avant Sigean. C'est là que le narbonnais reconnaît enfin sa défaite en propulsant ses deux vainqueurs d'une poussée rageuse. Le compteur monte à plus de 40 km/h. C'était son chant du cygne ! D'ailleurs le ciel commence à se dégager et ils décident d'écraser définitivement leur adversaire en quittant cape de pluie et pantalon K-Way. Mais ils conservent jambières et Gore Tex car, comme chacun a pu le constater en cette année de grâce 2002, il ne fait pas chaud dans les provinces de langue d'oc. Pour bronzer, il faut aller sur les plages de la Baltique. Vous pouvez les croire, ils en viennent et Gilbert y a usé un tube de Biafine.

Quand un vent remplace l'autre...

Par prudence, ils laissent la rocade trop exposée et traversent le village de Sigean, qui les protégera mieux. Il ne faut jamais perdre de vue un adversaire aussi vicieux. Il est à terre, mais il n'est pas mort. Ils retrouvent soudainement le soleil et une accalmie au niveau des Cabanes de Lapalme, juste là au sommet de la dernière bosse de cette Diagonale. On y découvre les étangs et plus loin la grande bleue qui, aujourd'hui, a le teint vraiment gris ! Une grande descente (la dernière puisque c'est la première bosse dans l'autre sens) et ce sont bientôt les célèbres Cabanes de Fitou. Surtout célèbres d'ailleurs pour ceux qui usent et abusent de ce petit vin rouge âpre et tannique, ainsi que pour les cyclistes qui ont à y subir les assauts de la tramontane. D'ailleurs, elle semble se réveiller celle-là. Louis Estrade avait raison ! Ce diable de Narbonnais a signé un pacte avec la Sorcière des P-O. Qu'ils soient maudits ces deux-là !

L'avantage de la tramontane est qu'elle ne porte jamais de pluie et qu'elle sèche les fringues. Mais il faut de nouveau courber l'échine et prendre les "manches" du guidon pour progresser vers Salses-le-Château. Un kilomètre avant ce bourg, ils rencontrent Louis Pech, Sariste de Perpignan, venu à leur rencontre et étonné de les voir déjà là, car il avait été informé de la tempête narbonnaise. Ils font connaissance. Il est superbe Louis dans sa tenue du club de Bompas, tenue hivernale comme il se doit au moins de juin : cuissard long d'un bleu un peu turquoise, blouson thermique strié des trois couleurs nationales, casque assorti posé sur une casquette. Il n'a quand même pas osé mettre des gants longs.

L'avantage des Saristes⁵³ en fin d'étape, c'est qu'ils prennent tout en mains. Plus besoin de s'occuper de l'itinéraire, ni du délai : ils gèrent. Vous pouvez donc vous plonger intégralement dans votre bonheur...

L'inconvénient des Saristes en fin d'étape, c'est qu'ils vous font passer là où ils ont décidé que c'était le mieux ou du moins là où ils ont l'habitude de passer.

Gilbert connaissait Louis à travers deux courriers et un coup de fil, quand il lui avait fourni les éléments nécessaires à la rédaction du paragraphe « Entrer ou sortir de Perpignan, en direction de Narbonne » de l'article publié dans le Petit Diagonaliste n°40 (déjà cité plus haut à l'occasion du passage à Arras). Le point essentiel de cet article est l'entrée dans la capitale catalane par le nord et la façon d'éviter le piège de la N9 qui, passant soudainement à 4 voies, devient interdite aux cyclistes.

Gilbert était persuadé que Louis souhaiterait lui montrer "SON" itinéraire par la petite route latérale devant le magasin Mitjavilla, puis par la route du Belvédère. Cela lui paraissait tellement évident qu'il n'a même pas réagi lorsque d'autorité, Louis les a conduit sur une piste cyclable (« *Attention la chaussée n'est pas très bonne !* ») plus tranquille que le centre de Salses... Trop tard, il était déjà tombé dans le piège. C'est ainsi que nos deux compères ont eu droit, sous la conduite autoritaire de leur guide, à un itinéraire "sans emprunter la N9", c'est à dire par St-Hyppolyte, Clairà et Bompas avec trois bons kilomètres supplémentaires.

Gilbert avoue qu'il ne comprend toujours pas :

- comment il a pu se laisser piéger de la sorte ?

- comment Francis est parvenu à se contrôler et à ne pas faire la moindre remarque, alors qu'il avait prétendu quelques jours auparavant qu'aucun diagonaliste n'irait faire cinq cents mètres de rab pour prendre le trajet "plus tranquille" proposé par l'ami Pech ?

53 voir la note en bas de la page 45

Deux explications à cela quand même : l'extase d'en finir avec cette Diagonale difficile et l'enthousiasme sympathique de leur compagnon, qui fait le guide avec compétence, leur explique l'Agly, leur raconte Bompas, les pilote sur la tortueuse piste cyclable, les protège des assauts de la tramontane, tout cela après les avoir invités à déjeuner.

Contrôle final

La jeune et souriante fliquette qui procède à la pause du cachet officiel est un peu distraite... puisqu'elle porte deux horaires différents sur les carnets : 11h45' pour Gilbert et 12h45' pour Francis. Ce qui n'a bien évidemment aucune importance puisque le délai courait jusqu'à 13h30, mais que Francis s'empressera (dans l'après-midi quand il s'en apercevra) de corriger par la mention « il faut lire 11h 45 comme Gilbert ». Et il a bien raison, car il est important d'écrire et de proclamer que, dans une équipe aussi soudée, un décalage d'horaire est inconcevable. Trois minutes comme en bas de la descente du col de la Baraque de Bral et déjà l'inquiétude paraît...

Séance photos, avec et sans Louis, devant le commissariat. Accolade forte et émue des deux compères. Leur fierté est légitime : vingt et unième Diagonale pour Francis, quinzième pour Gilbert et leur troisième victoire partagée.

Ils ont demandé à Louis de reporter son invitation en soirée pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils ressentent la nécessité de faire une longue sieste et ils risquent de bousculer le service du déjeuner. Ensuite parce que TF1 diffuse à 13h30 le match des Bleus contre l'Uruguay, un succès étant annoncé comme certain par tous les médias. Même sans Zizou et son eau de Volvic paraît-il renforcée, on est les champions du monde... de l'intox médiatique. Francis a envie de regarder⁵⁴. Louis aussi. Autant aller manger rapidement une bonne pizza pour arriver à l'Hôtel des Pyrénées juste à temps pour le match. Gilbert pourra dormir. Ils quittent Louis qui promet de passer les prendre vers 18 heures et mettent sans tarder ce beau programme à exécution.

C'est à la pizzeria de la place de Catalogne, en plein centre ville que débute la mise en œuvre. Une pizza de belle taille et un dessert presque aussi volumineux leur sont servis par un garçon jovial et efficace, au physique de rugbyman trois-quarts aile qui ne doit jouer que remplaçant dans l'équipe réserve car il n'a pas du tout le faciès cabossé. Outre leurs mâchoires, nos raiders activent aussi leurs cervelles pour dresser un bilan intermédiaire aux deux tiers de leur expédition.

Ce bilan les remplit d'un légitime orgueil, amplement justifié (quoi que pourront en penser les atrabilaires) par :

- leur excellent comportement au cours de cette Diagonale de France dont les chiffres bruts sont les suivants : 7220 m d'élévation pour 1151 km parcourus à la vitesse moyenne (hors arrêts) de 21,2 km/h. Leur victoire sur le narbonnais a été fracassante !

- leur condition physique qui est bonne, même si Gilbert a encore augmenté la fréquence des bains de bouche... Ils sont certes fatigués – leur besoin de dormir en témoigne – mais qui ne le serait pas après avoir pédalé 2211 km, distance qui sépare Copenhague de Perpignan, en passant par Dunkerque.

- tous les témoignages d'amitié qu'ils ont reçus au cours de cette longue descente nord-sud ; en particulier de leurs amis diagonalistes.

Ils décident sans la moindre hésitation de reprendre la route dès le lendemain et de conserver leur joker (jour de rab) pour faire du tourisme à Malaga. Candide ne doute pas un instant que la tramontane a définitivement ramené le beau temps sur les terres catalanes et il se demande déjà si sa cape de pluie, très largement utilisée depuis deux jours, ne va pas retourner en Bourgogne avec le paquet de linge sale.

Repus et toujours de très belle humeur, ils se présentent vers 13h30 à l'hôtel des Pyrénées, situé dans une rue tranquille de l'autre côté du Têt. Les randonneuses sont parquées sous une bâche dans un appentis non couvert, mais cadencé. Peu après, Francis s'installe sur son plumard pour soutenir les Bleus qui sont vêtus de blanc, dans leur match contre les rayés bleu-noir de l'Uruguay. Il réserve la salle de bains au moment de la mi-temps, ce qui laisse largement le temps à Gilbert de prendre sa douche et de faire une grosse lessive...

⁵⁴ après la brillante performance des Bleus devant les Sénégalais, l'Aveugle n'est plus certain de voir la France au deuxième tour. Alors, il a décidé de « prendre les devants »...

Quand il vient prendre place sur son lit pour assister à la fin de la première mi-temps, Thierry Henry est expulsé par l'arbitre... le rêve des Bleus s'étirole... et le Paralytique s'endort dans un décor de très haute montagne... Fin de la première partie pour lui. Francis tiendra jusqu'à la fin du match, nul à tous points de vue, avant se sombrer lui aussi dans un sommeil récupérateur.

Vers dix-huit heures quinze, une visite inattendue. Ils attendaient Louis et c'est Martial qui se présente. Martial Garcia est un cyclo de Perpignan, bon copain de Gilbert depuis une rencontre fortuite mais fructueuse lors d'un brevet de 200 km en région languedocienne, une dizaine d'années auparavant. Il apporte les paquets (vêtements de rechange, carnets de route, plaque de cadre, cartes, réserves de sachets de boisson, etc.) et il fait le taxi à la demande de son compère de club Louis Pech qui l'a convié au dîner.

Martial fait partie de la catégorie des Terriens qui inspirent la plus vive sympathie au premier contact. Il ne lui faut pas plus de dix minutes pour séduire Francis et le convaincre qu'il est encore possible, malgré l'heure tardive, de résoudre le problème de la denture de sa roue libre "professionnelle" achetée à Oldenburg. L'Aveugle est très préoccupé par l'insuffisance de la denture de son grand pignon (23 dents au lieu de 28) qui pourrait le contraindre à mettre pied à terre dans l'ascension de la Sierra andalouse.

Martial, le magicien, résout le problème en moins d'un quart d'heure chez un vélociste proche. Pourtant surpris en train de fermer la porte de sa boutique – le sieur Mirlojet (si, si ! c'est bien son nom, ce n'est pas un conte...) avait un engagement avec une dame déjà présente – l'artisan se laisse submerger par la plaidoirie de Martial et accepte d'assez bonne grâce – malgré l'impatience évidente de sa compagne - de remettre ses mains dans le cambouis pour reconstituer une roue libre répondant aux désirs de Francis. Chapeau les Catalans !

En partant vers le quartier où réside Louis Pech, courte visite à la nombreuse et très accueillante famille Garcia. Manifestement Martial n'est pas seulement un grand communicateur, un remarquable cyclo et un ami fidèle, c'est aussi un chef de famille performant.

Soirée entre mecs

Le dîner dans l'appartement de Louis est une partie masculine à quatre, car Madame Pech travaille jusqu'à 21h30. Elle a aussi bossé dans sa cuisine avant d'aller au charbon, car son heureux retraité de mari se contente de faire – fort bien d'ailleurs – le service d'un copieux repas. Ambiance chaleureuse et fort décontractée entre quatre pédaleurs qui ont tous de la bouteille, même si – en cette occasion – ils consomment volontairement davantage d'eau minérale que de vin des Corbières.

On y parle beaucoup de randonnées cyclistes et – ce n'est pas surprenant - de météorologie. Que se passe-t-il en cette année 2002 ? Les pharmacies sont en rupture de crème solaire dans le grand Nord⁵⁵ et les marchands de parapluies font leur beurre en Languedoc. Le Causse est vert comme une prairie normande et la Beauce est jaune comme une steppe africaine. Les cyclos portent la tenue d'hiver à Perpignan et roulent en tee-shirt à Copenhague... Mais qu'est-ce que les Terriens sont en train de faire à leur planète ? Ils vont lui faire perdre la boule, c'est sûr !

C'est la charmante et dynamique Madame Pech qui vient interrompre cette réflexion hautement philosophique et basement scientifique... Il est déjà 21h45, l'heure d'aller dormir. Ce n'est sans doute pas une attitude très galante de se sauver ainsi quand la maîtresse de maison arrive, mais il est bien connu que les grands randonneurs sont d'affreux jojos qui ne pensent qu'à leur petite personne, à l'état de leurs tendons, à la charge en toxines de leurs muscles, à leur faim et à leur sommeil... Bref, rien qu'à eux.

La dame – qui connaît bien ce type d'animal car elle en a un chez elle – pardonne tout, même le coup du lapin à midi (le dîner était initialement un déjeuner... précisément car elle était absente le soir !) et tend généreusement ses joues à ses invités en transit, tout en leur faisant part de son incompréhension sur les motivations qui conduisent à entreprendre un raid aussi "monstrueux" : pourquoi faire tant de kilomètres à bicyclette avec une météo pareille alors que l'on est si bien dans une confortable voiture ?

55 pour un Catalan, le Nord commence à Valence et le grand Nord à Paris.

Encore un thème pour un vaste débat qu'il n'est pas du tout l'heure d'engager... Gilbert se dit qu'il enverra à Madame Pech quelques pages d'un livre du Docteur Ruffier, intitulé « Vive la bicyclette » ! Elle y trouvera tous les arguments nécessaires – et peut-être suffisants – pour la faire changer d'avis, même si ce magnifique texte est vieux de 73 ans (publié en 1929). Encore que pour vraiment comprendre les merveilleux bienfaits de la bicyclette, il soit absolument nécessaire de la pratiquer avec une certaine assiduité...

C'est l'heure des adieux et des mercis. Au revoir, chers amis catalans !

Martial dépose ses deux complices – il ne faut pas plus de quatre heures pour devenir l'ami de Martial et Francis a été subjugué par le "viol" de l'aimable velociste – devant leur hôtel. Salut, petit frère et mille fois merci pour ton efficacité et ta joie de vivre. Elle est si communicative !

La tramontane s'est un peu calmée. Elle a bien travaillé puisque la lessive de Gilbert a séché. Elle a aussi complètement nettoyé le ciel qui brille de mille feux étoilés. Tout s'annonce pour le mieux pour l'entame du troisième volet du triptyque trans-européen. Viva España ! Olé !

Les deux Anges gardiens ont passé toute l'après-midi au lit, complètement épuisés par leurs efforts de la matinée. Un Terrien ne peut imaginer la dépense d'énergie nécessaire pour protéger un Don Quichotte, parti inconsciemment à l'assaut du Narbonnais, sur une haridelle famélique !

Le Narbonnais – avec un N car c'est un Môssieur ! – n'est pas un vent ordinaire parmi les dizaines qui ventilent en tous sens la cité audoise, plus de trois cents jours pas an. C'est le Grand Maître des Vents, le Roi Lion, l'Empereur auquel chacun doit se soumettre. Il faut être un Celte buté ou un Saxon rebelle pour sortir son cheval quand le Seigneur est en chasse.

Mais ces deux vieux fous, qui ne sont pourtant ni Celtes ni Saxons, n'ont pas voulu écouter les paroles de Louis Estrade, sage entre les Sages, qui sait bien que le Jour du Narbonnais, on ne sort pas son vélo du garage.

Et ils sont partis dans la tempête, négligeant les bourrasques, perçant les rideaux de pluie, évitant les glissades, dédaignant les avertissements comme cette voiture rouge fracassée,... bref allant jusqu'à défier le Maître ! Quelle folie !

Sans la Petite Sirène, les Chérubins se seraient contentés d'assurer un service minimum. Par exemple avec une bonne petite panne mécanique dès la sortie de Boujan-sur-Libron. Histoire de les contraindre à retrouver la maison de Louis le Sage, au fond de son labyrinthe (une demi-heure de gagnée !) puis d'attendre sagement l'ouverture d'un marchand de vélo pour acheter la pièce défectueuse (encore deux heures...). Après c'était l'heure du casse-croûte... et le retrait du Maître qui avait décidé de céder la place à sa favorite, Dame Tramontane...

Tant pis pour les délais ! Ces deux goinfres ont déjà réussi chacun n+1 Diagonales et ça ne leur aurait pas fait de mal – au contraire – d'en rater une ! Et puis, ça ne les aurait pas empêchés de partir demain vers la Catalogne et l'Andalousie...

Mais il a fallu que la Coquette, qui veut absolument faire sa B.A. quotidienne, s'en mêle ! Elle avait décidé de protéger toute seule les deux fous. Ah ! quelle caboche cette fille de Vikings ! Et quelle petite nature ! Au premier souffle du Narbonnais, elle s'est retrouvée au cap d'Agde !

Alors, il a bien fallu que les deux Anges gardent... Et ils ont du mal à s'en remettre...

Chapitre XIII – REMISE EN JAMBES

Dans lequel Dali surprend et le Routard déçoit...

Très bonne nuit et savoureuse glandouille matinale ! Lever à 8h30 et petit déjeuner à la française. Le départ est prévu pour 13 heures. En attendant, il est procédé à une rapide séance de lifting pour les deux randonneuses. Ces braves bêtes supportent beaucoup de misères et se plaignent bien rarement. Nous les cajolons un peu d'un coup de chiffon par-ci, d'un coup de pompe par-là, de trois gouttes d'huile là où ça grince et d'une belle plaque de cadre PERPIGNAN-MALAGA, là où ça se voit bien (pour les curieux éventuels).

Gilbert va jusqu'au bureau de poste du quartier pour expédier les colis retournant au bercail avec les choses inutiles (pas le poncho, heureusement !), tandis que Francis teste le pignon de 26 dents... sur le plat. Tout fonctionne à merveille. Les portes du Paradis n'ont plus qu'à s'ouvrir...

A midi précises, bis repetitum du déjeuner de la veille. Mais outre que la nature de la pizza et le sexe du serveur (le rugbyman a laissé la place à une majorette) sont différents, l'euphorie n'est plus de mise et le trac serre un peu les estomacs. On a beau être un vieux singe blasé, un départ en Diagonale, ça fait toujours le même effet du côté des viscères...

12h58', portrait devant la pizzeria d'un Aveugle souriant et tout de neuf vêtu d'un splendide maillot jaune (avant le départ ? il est gonflé le camarade !) et noir (ah ! bon, ce n'est pas le vrai « mayo iône » du sieur Delgado, le premier vainqueur du Tour reconnu dopé avec un produit pas encore interdit donc non déclassé...) ; le portrait est tiré par un Paralytique qu'un surnois mal de dent perturbe et qu'une pizza trop vite ingurgitée barbouille...

C'est parti ! Cap plein sud...

13h00, la carte "Départ" est confiée à la boîte à lettres de la place de Catalogne et c'est le vrai départ pour un long cheminement de 1.300 km. Réveillez-vous les Chérubins ! Vos protégés vont avoir encore besoin de vos services !

La traversée de la capitale catalane entre 13h00 et 13h30 est très cool. Soit les locaux font la sieste, soit ils regardent un match de foot, soit la RTT commence ici plus tôt qu'ailleurs... En fait peu importe, l'essentiel est que les fous du volant, assez abondants dans ces régions, soient ailleurs que sur la route.

Aucun problème de pilotage car la route du Boulou est la fameuse N9, c'est à dire une très vieille connaissance. L'autoroute n'a pas osé lui faire le coup de la bête à deux dos, comme dans le coin de cette Vieillespesse de Fageole⁵⁶. Le trafic est modéré et épargné par les monstrueux camions espagnols qui forment d'interminables convois sur l'A9.

La tramontane présente déjà des signes de faiblesse et laisse le ciel se charger progressivement par l'est de nuages laiteux, puis grisonnants et même, par endroits, assez désagréables à regarder. La petite ville du Boulou, posée sur le Tech, marque la fin de la riche plaine roussillonnaise et de ses vergers. Devant, toute proche, se dresse la chaîne des Albères, si toutefois cette taupinière, que l'on franchit à 271 m d'altitude dans la bourgade du Perthus, mérite bien cette dénomination. L'ascension de cette prétentieuse colline est facile pour l'Aveugle, tout à fait euphorique depuis qu'il est sûr de croquer la Sierra avec ses 26 dents carnassières, et laborieuse pour le Paralytique qui ne parvient pas à digérer sa pizza. Angoisse, quand tu nous tiens ! Le vacarme des camions qui ahanent sur l'autoroute très haut en surplomb, ne fait rien pour calmer les élancements qui lui vrillent périodiquement les tympans.

Le Perthus fait partie de ces chancres absurdes que l'on trouve le long de la frontière franco-espagnole. Col d'Ibardin ou Dantxarinéa au Pays Basque, Pas de la Case à la frontière andorrane, en sont quelques exemples parmi de multiples autres.

56 voir page 53

Pour des raisons obscures de TVA non harmonisée (mais qu'est-ce qu'ils foutent à Bruxelles ?) ou de privilèges de zone franche (ce qui revient au même), des commerces, de boissons en particulier, de tout et de rien en général, se sont développés et reproduits en ces lieux à la cadence d'une famille de hamsters non stérilisés. Une foule polyglotte s'affaire dans le foutoir que des bazars dégueulent sur le trottoir, à la recherche du produit qui n'existe pas de l'autre côté de la frontière, du paquet de cigarettes ou de la bouteille de Pastis qui coûte un euro de moins que là-bas. Tant pis, pour celui, ou celle, qui ne fume pas et qui ne boit pas. On se tape 200 bornes en voiture et 20 euros de péage pour ne pas rater des occasions pareilles ! Cette frénésie mercantile fait normalement fuir nos deux duettistes au plus vite.

Mais l'Aveugle s'est mis en tête de trouver une carte postale – pardon « *una postal por favor !* » – pour justifier son passage. Une dizaine de minutes d'investigation dans ce gigantesque capharnaüm suffiront à le convaincre que ce produit de base est inconnu au Perthus. Les agités de ce lieu ne sont pas des touristes. Fuyez mes frères !

La fuite est facile dans une très longue descente sur une route d'excellent revêtement et dotée de deux larges bandes cyclables latérales. Gilbert s'amuse même (son estomac va mieux... peut-être parce qu'il a vomi sa bile sur les boutiques du Perthus...) à stopper en pleine descente pour prendre en photo un panneau « Atencion – Desprendimientos » posé sur le bord d'une impeccable chaussée. Si toutes les routes d'Espagne présentent cette qualité, il veut bien trouver beaucoup de panneaux annonçant la dégradation du goudron.

Court arrêt casse-croûte à La Jonquera, première petite ville atteinte à 14h37' selon l'horloge digitale «écrivante» de Francis⁵⁷. Un vent de secteur est, quelquefois poussant mais le plus souvent latéral, s'est établi. Il apporte des nuages de plus en plus sombres qui savent encore retenir leurs eaux. L'étape est courte et nos «raiders» roulent en touristes. La dure lutte contre le narbonnais a laissé quelques traces quand même. Mieux vaut être sages.

Un objet non identifié

Dans la traversée de Figueres ou Figueras, selon que l'on parle catalan ou castillan, Gilbert qui menait le bal, impose soudainement un demi-tour à son compère car il a entrevu sur la gauche un objet bizarre non identifié au vol. Demi-tour donc et première route à droite. L'étrange objet se révèle être la tour Galatée du théâtre musée de Salvador Dali. D'un rouge agressif et décorée de petits motifs triangulaires, l'édifice porte des œufs géants, en équilibre instable. Le génial (pour ceux qui savent encore rêver...) surréaliste avait sans doute imaginé la gigantesque omelette que ferait la chute sur le trottoir de l'un de ces monstres ! Curieux et attirant... Mais ici, comme là-bas, la visite d'un musée n'est pas inscrite au programme même par une journée de lente reprise d'activités.

La N11 reste excellente et très modérément vallonnée jusqu'à l'entrée de Gérone (Girona ou Gerona) où le road book prévoit de faire étape. Selon le Guide Vert, cette ville de 70.000 habitants a « un long passé qui lui a valu le surnom de ville aux mille sièges » (des vrais avec des assiégeants, pas des fauteuils !). La principale attraction de cette cité, (« l'une des plus belles villes médiévales d'Espagne » - Routard) pour ceux qui n'ont pas le temps de visiter sa cathédrale ou ses musées, est la très pittoresque vue sur l'alignement des immeubles aux façades colorées qui se reflètent dans l'Onyar, le cours d'eau qui traverse la ville. Ceux qui connaissent la charmante bourgade d'Ornans dans le département du Doubs, peuvent s'en faire une bonne représentation, à la différence que les immeubles de Gérone sont plus hauts et que l'Onyar est beaucoup moins limpide que la Loue.

Plan de la ville en mains, Gilbert part à la recherche du numéro 15 de la « pujada Rei Marti » où il espère trouver la pension Reyna, fortement recommandée par le Routard. La "pujada" est une étroite ruelle assez facile à localiser, mais le 15 est introuvable. La pension n'existe plus depuis plusieurs années comme le confirme un jeune couple parfaitement francophone habitant dans cette ruelle. Suivant leurs conseils, ils décident d'aller directement à l'hôtel Peninsular, un établissement de bon rapport qualité/prix selon la même source routardière. Il y a des chances que cet établissement avec ses 68 chambres n'ait pas disparu subitement de la circulation.

Il est effectivement bien là au numéro 3 de la "carrer Nou". Cet hôtel est un cousin germain du batave Tiel, qui a abrité le duo huit jours plus tôt⁵⁸. L'hôtellerie se mondialise et s'uniformise.

57 non, la montre digitale de Francis n'écrit pas toute seule ; c'est son propriétaire qui prend des notes !

58 cf. chapitre V, page 28

Ici comme ailleurs, il n'y a rien à en dire car tout est parfaitement fonctionnel, mécanisé et standardisé ; le temps est proche où, sous l'uniforme de l'hôtesse d'accueil, on trouvera un corps de titane, une intelligence artificielle et une voix métallique. Le robot saura où il faut mettre les vélos, comment on ouvre la chambre, à quelle heure on sert le petit déjeuner, le montant de la facture et le type de paiement... On pourra peut-être plaisanter, parler du temps qui va faire, évaluer les chances des Bleus d'atteindre le second tour du Mondial de foot et même, après un verre d'alcool, tenter de faire du charme à la pin-up mécanique... Quelle époque !

Aujourd'hui la pin-up est un grand jeune homme fort civilisé. Il échange la clé du 508 contre une carte bancaire Visa, qui ressort de la machine allégée de 65 euros, « desayunos » ⁵⁹ compris. Ce prix n'est pas abusif pour le standing de l'établissement.

Le Peninsular n'a pas de restaurant. Mais quand on arrête à 17h50, on a très largement le temps de s'installer, de se lisser les plumes, de faire des étirements et de se masser les jambes avant d'aller faire une promenade en ville pour repérer le restaurant qui accepte de servir avant 21 heures. En Espagne, il faut se mettre au rythme local et décaler ses repas d'une bonne heure. Entre 19 et 21 heures sur la promenade très ombragée de Gérone, c'est l'heure de l'apéritif et des tapas, ces amuse-gueule plus ou moins variés et copieux dont beaucoup d'Espagnols se contentent pour leur repas du soir.

Cela ne saurait suffire à deux affamés qui se jettent sur le premier restaurant ouvert pour prendre un vrai dîner à la française. Cette collation n'aura que l'avantage de lester convenablement les estomacs, sans laisser d'autres souvenirs.

Retour vers 21h30. Il commence à pleuvoir ce qui laisse indifférent Candide, toujours persuadé que la Catalogne est le pays du soleil et de la mer bien bleue.

Le trio de diabolins s'est bien amusé aujourd'hui. Après la dure journée d'hier, ils avaient décidé de prendre un jour de vacances. Les deux grognards n'ont qu'une promenade de midinettes à faire aujourd'hui et ils n'ont pas besoin d'aide.

Alors ils ont passé toute l'après-midi dans le musée de Salvador Dali. Après que les deux garnements aient joué à saute-mouton sur les œufs de la poule de Gargantua, Petite Sirène les a entraînés dans la chambre Mae West où elle a fait un show tout à fait digne de la provocante beauté hollywoodienne des années 30. Prenant des pauses lascives sur le canapé-lèvres, parvenant par ses caresses à faire éternuer la cheminée-nez, réussissant par ses mimiques à faire cligner les cadres-yeux, la Belle a été sublime ! Les angelots sont plus amoureux que jamais.

Quant au génial Salvador, voilà un Terrien qui savait faire de beaux rêves et les concrétiser...

Vivre dans un monde imaginaire, n'est-ce pas la vraie clef du bonheur sur cette planète de consommateurs avides et de jouisseurs insatiables ?

59 équivalent au Frühstück germanique... mais il faut s'actualiser, ils ne sont plus en Allemagne !

Samedi 8 juin

GERONE – TARRAGONE : 216 km

Chapitre XIV – OBSCURITE ET LUMIERE CATALANES

Dans lequel le pilote patauge et rajoute des kilomètres...

La chambre était parfaitement silencieuse et climatisée, les lits étaient excellemment moelleux et confortables. On se demande bien comment et pourquoi cette nuitée au Peninsular aurait pu être mauvaise.

Lever vers 6h20, positionnement en première ligne pour l'assaut au buffet du petit déjeuner, de standing international comme il se doit. Il est à peine 7h30, quand le festin matinal et la razzia habituels commencent...

Les randonneuses sont extraites de l'étroit couloir en sous-sol où elles ont passé une nuit sans doute beaucoup moins confortable que celles de leurs maîtres. Et comme consolation, elles sont, sans égards, équipées de leurs bâts habituels. Départ à 8h05 sous une « llovizna » que l'on appelle crachin, bruine ou encore pluie fine en régions francophones. La température serait normale pour un mois d'avril, mais un peu basse pour un huit juin. Le printemps se poursuit comme il a commencé...

Gérone n'est pas une très grande ville, mais il faut quand même une bonne dizaine de minutes pour s'en extraire et retrouver la N11 qui contourne l'agglomération par l'est. Rapidement, la "llovizna" grandit pour devenir une "lluvia" adolescente qui commence à mouiller le râble et à justifier l'emploi des habituelles protections imperméables. Chacun sort son déguisement de gastéropode et s'isole dans sa coquille.

GPS mouillé et défaillant

Comme cela fut déjà dit, mais il n'est pas inutile de le répéter puisque l'histoire bégaie, piloter en "terra incognita", avec une cape de pluie qui recouvre la sacoche et masque le porte-cartes, n'est pas une tâche facile. Mais quand, par-dessus tout cela, le support cartographique est une Michelin à l'échelle du 1/400.000^e sur laquelle des bourgs de plusieurs milliers d'habitants sont représentés par un petit cercle blanc, l'affaire devient vraiment ardue... Et lorsque les panneaux de signalisation routière sont exclusivement faits pour les automobilistes, le pilotage devient à peu près impossible...

Gilbert savait bien qu'il fallait quitter la N11 pour prendre un énigmatique GI 555 sur la droite en direction de Hostalric et Granollers. Il s'y était préparé depuis des mois quand il avait tracé un parcours évitant la traversée de la gigantesque Barcelone. Et bien, malgré sa vigilance, trompé par une signalisation mal faite, abusé par un panneau interdisant aux cycles une route à quatre voies, il a raté la sortie. Ô rage, ô désespoir ! N'aura-t-il tant cyclé que pour cette infamie ?

Premier arrêt-pipi sous un pont – toujours sur la N11 – parce que la pluie est désormais bien installée comme elle l'était dans l'Aubrac, et parce qu'un quidam mi-cheminot, mi-chasseur d'escargots est le premier être vivant (en dehors de ceux qui passent dans leurs monstres d'acier) rencontré depuis belle lurette. Le bonhomme confirme que la route d'Hostalric était effectivement celle de droite plusieurs kilomètres avant et explique qu'il vaut mieux prendre la prochaine qui serait bien indiquée... Ce qui est effectivement le cas.

L'Aveugle, qui est compréhensif avec son GPS défaillant, a inscrit sur sa fiche de notes (le soir à l'étape parce qu'avec ce temps de chien, il n'est pas question de sortir un papier) : « On a manqué la route d'Hostalric où l'on arrive à 10h20 avec une rallonge de 12 km ; mais sans doute par une route plus plate. » C'est vrai qu'elle était plate et assez agréable la route de rattrapage... Mais comme ils ne sauront jamais comment était le chemin GI 555 !

Les compères ne pourront pas dire grand chose à leurs petits enfants du tronçon Hostalric – Terrassa, le paysage étant limité à une centaine de mètres de route vers l'avant et à quelques décamètres de part et d'autre. Entre les villages, la route est bordée d'arbres – surtout des eucalyptus –, de jardins et de petits vergers et dans les agglomérations la rue est enserrée de maisons et de petits immeubles de deux étages, aux crépis pastel.

Rien d'original. Ah si ! L'absence notoire de panneaux de signalisation, exception faite de ceux qui orientent le trafic automobile vers l'autoroute A7 et Barcelone. A croire que le résident de Granollers ne va jamais à Sabadell et que les Sabadellais ignorent totalement l'existence des gens de Terrassa. Ce qui est quand même étonnant quand on sait que moins de huit kilomètres séparent ces deux importantes agglomérations de la banlieue de la capitale catalane.

Barcelona, Barcelona !

Nos complices, tout en roulant sur cette C251 assez tranquille, se réjouissent d'avoir fait le choix de contourner Barcelone. Ils avaient longuement hésité à prendre cette petite route de l'intérieur pour deux raisons :

- primo, parce qu'une traversée nord-sud in extenso de la capitale catalane, en traversant le quartier moderniste d'Eixample⁶⁰ aurait considérablement valorisé, non seulement cette étape, mais l'ensemble du projet ; comme le surréalisme de Dali, on aime ou on déteste l'architecture imaginative de Gaudi, mais dans un cas comme dans l'autre, il ne peut y avoir indifférence ; Objectif 3000 méritait cet enrichissement ;

- deuxio, à cause d'un certain Daniel François, cyclo-randonneur mondial lensois, qui dans un article sur un Voyage en Espagne publié dans une revue de cyclotourisme, écrit dans sa conclusion : « *Les routes que j'ai empruntées furent toujours asphaltées et en bon état. Rares furent les mauvais passages. En fait, les pires moments du voyage, c'est en Catalogne que je les ai connus, à cause des camions qui arrivent ou partent vers la France et l'Europe... Je n'oublierai pas cette petite route tortueuse qui relie Granollers à Sabadell. Cyclistes, évitez-là !* ».

Ces deux raisons eussent, à coup sûr, emporté la décision si la traversée de Barcelone avait eu lieu un dimanche, le matin de préférence, quand la circulation automobile est suffisamment réduite pour pouvoir regarder un peu ailleurs que devant soi, respirer à pleins poumons sans s'asphyxier et déchiffrer le plan de la ville en toute quiétude.

Car sur la carte la "bête" fait peur même à l'échelle du 400.000^e : plus de 20 km séparent l'entrée de Badalona au nord de l'aéroport de Prat et les confins de la banlieue sud. Combien cela représente-t-il de kilomètres réels, de sens interdits, de feux rouges, de retours en arrière, d'arrêts pour s'informer, d'agacements, de rails de tramway, de rues réservées aux piétons, de voies sans issue, de pièges en tous genres ? Pire encore ! Si l'entrée par Badalona et la route du bord de mer ne semble cacher aucun piège (sur la carte du moins !), la sortie sud apparaît énigmatique, d'autant plus que les plans détaillés proposés par les guides ne s'intéressent qu'aux quartiers centraux et touristiques. L'agglomération est sillonnée d'autoroutes et de voies rapides, probablement interdites aux deux roues et il est peu probable que l'on ait pensé aux cyclistes... qui d'ailleurs ne semblent pas exister dans ce pays.

Le "défi barcelonais" avait donc été longuement évalué par les deux compères... Et malgré leur très forte envie de le relever⁶¹, ils avaient sagement renoncé à le faire. Et ils s'en félicitent car l'assertion du Lensois Daniel, pour aussi claire et nette qu'elle soit, ne correspond pas du tout à la situation réelle ce samedi 8 juin. Les camions comme les voitures sont rarissimes sur la petite route entre Granollers et Terrassa. On y rencontre surtout des chasseurs d'escargots et deux grosses limaces jaunes qui prennent leur mal en patience !

Sur la photo-contrôle devant le panneau d'entrée dans la petite ville de Sabadell, le ciel est uniforme dans sa grisaille, la chaussée est homogène dans sa luisance humide et Francis est cohérent des pieds à la tête dans sa protection plastique anti-pluie. Sur la photo suivante⁶², où le photographe est à son tour photographié devant le panneau d'entrée de Terrassa, « el Vallès Occidental », le ciel est égal à lui-même, la chaussée de même et Gilbert parvient à sourire en soulevant son poncho, pour bien montrer qu'il porte un cuissard d'un beau bleu ciel en honneur de l'azur du ciel catalan.

60 Eixample (signifie, Extension) est un quartier construit vers la fin du XIX^e dans lequel se situent les principaux bâtiments de l'art nouveau, à la mode catalane selon Antoni Gaudí (1852 – 1926), en particulier la cathédrale inachevée de la Sagrada Família et le parc Güell.

61 ils sont incroyables ces deux-là... le mot « défi » déclenche chez eux une impulsion irrésistible... des vrais Don Quichotte, on vous dit ! (NDLR : commentaire oral de la Petite Sirène)

62 voir en annexe, planche 5, page 113

« Dans mon beau país de España, y'a oune soleil comme ça... i y'a la mer comme ça ! Viva España ! Olé ! » chante Jean-Pierre Ratabouil, le Pavarotti de l'Amicale des Diagonalistes et des cyclos héraultais, quand, vers la fin du dîner entre la dernière goutte de Picpoul et le petit verre de goutte, il n'a plus la force de résister aux supplications d'un public exalté... Oh ! Jean-Pièreu ! Où il est le soleil ? Où elle est la mer ?

Merci Mister Mac !

A Sabadell – km. 107, soit 17 bornes de plus que le road book, les encapuchonnés ouvrent la chasse à la gargote. Il est 13h30, à un gros quart d'heure près car avec ce temps-là, ils marchent à la clepsydre... pas au chrono digital. C'est la bonne heure pour aller au restaurant en Espagne. Cette ville de banlieue est importante et animée... Mais nos deux cigales jaunes ont beau crier famine, pas le moindre estaminet en vue. Ni à droite, ni à gauche... Et déjà la sortie de la ville se présente... Ils allèrent donc gémir leur désespoir chez une fourmi qui passait par là et qui les envoya... chez l'ennemi de José Bové (ce ne serait pas un catalan, celui-là avec un nom pareil ?), c'est à dire l'odieux représentant de la mondialisation à l'américaine, Mister Mac Donald "himself" ! Ou du moins, son représentant à Sabadell...

Que les grincheux, les introvertis, les bilieux, les délicats du palais pensent et disent ce qu'ils veulent ! Quant on a une très grande faim, quand on est dégoulinant d'un jus asphalté qui fait des taches par terre, quand on est presque gelé en plein mois de juin, quand on vient de faire trois kilomètres de zone urbanisée sans voir le moindre boui-boui capable d'abriter deux vélos et de recevoir de pauvres voyageurs faméliques, et bien, un Mac Do, c'est comme Bocuse, Troigros et autres Robuchon. Et même mieux, car on peut y faire le plein en une petite demi-heure sans que personne ne porte plainte pour l'immense flaque d'eau sale qui s'étend sous la table, et sans vider son compte en banque. Certes, le marbré de foie gras de canard a le goût du hamburger/salade/mayonnaise et la cuisse de volaille de Bresse en croûte au sel ressemble beaucoup à un vulgaire beignet, mais le nombre de calories au gramme est le même – sinon supérieur – et c'est bien le principal dans la situation présente et avec ce temps de chien. Merci, Mister Mac !

Quand GPS cafouille... il faut un bon nez !

Quelques menues errances en quittant Sabadell, quelques incertitudes pour sortir de Terrassa – sans avoir rien vu du tout du « très bel ensemble préroman des églises de San Pere » qui a décroché deux étoiles chez Michelin (ce qui est une performance) confirme la petite forme de GPS quand le temps est humide.

Comme cela devait arriver, une grosse "cafouillade" survient à l'entrée de l'agglomération suivante, Martorell, que le parcours laisse cartographiquement sur la droite. Mais notre nationale hyper vicieuse, qui a le culot de se transformer soudainement en "4 voies" interdite aux cycles, s'entête à y conduire nos deux indomptables. GPS est tellement dérouté – tout en restant parfaitement orienté – qu'ils font trois fois le tour d'un grand rond-point... Ils ont l'air malin les champions aux capes jaunes ! Évidemment, le seul automobiliste "interrogeable" qui sort d'une maison voisine ne sait rien ! Ce n'est pas lui qui habite là... et puis avec sa grosse bagnole, il ne connaît que les autovias... Mais pourquoi les autochtones ne savent-ils jamais rien et pourquoi prétendent-ils toujours qu'ils ne sont pas du coin, pour dissimuler leur ignorance ?

Gilbert convainc son associé de ne pas prendre cette nationale "qui trompe" et de faire confiance à son "pifo-orientomètre". Et c'est ainsi qu'empruntant des chemins pour initiés, passant sous une voie ferrée, tournicotant dans un hameau sans nom, interrogeant une vieille adorable, traversant un petit cours d'eau par un radier encore sec, questionnant un vieux moins adorable que sa commère mais aimable quand même, retraversant ledit radier toujours à sec heureusement, nos "conquistadores" se retrouvent enfin sur la délicieuse C243^p qui conduit à Gelida. Vouloir à tout prix joindre Gelida quand on gèle sous sa cape de pluie, ça peut paraître complètement loufoque. Et pourtant ce beau petit village, tout blanc et tout fleuri, marquera le véritable début de cette Diagonale espagnole, jusqu'alors bien peu conforme à leur espérance.

La renaissance a lieu à l'entrée de Gelida avec le premier rayon de soleil. Le ciel est encore bien gris et bien chargé. Mais la pluie a cessé et la route en surplomb découvre un paysage (enfin !) très vert, très cultivé. Comme c'est agréable de pouvoir quitter ces désagréables vêtements de pluie, ces carapaces qui isolent de tout ! Il faut quand même conserver les jambières et les blousons, car la température n'est vraiment pas à la hauteur de ce printemps qui devrait pourtant penser à chauffer l'été qui approche...

Les problèmes de pilotage sont enfin terminés. Heureusement car la journée a été riche en divagations et l'heure tourne. Il est plus de 18h00 à Villafranca del Penedès, où la petite C243 rejoint la nationale 340. Nos duettistes ne savent pas encore que cette nationale sera leur fil rouge, à la fois au sens figuré puisqu'ils entreront à Malaga par cette N340, au sens propre car elle est bien de cette couleur sur la Michelin, au sens psychologique enfin car ils vont finir par la prendre en horreur...

Pour l'instant, ils l'aiment bien, car elle est dotée d'une belle bande cyclable latérale et un bon vent arrière leur permet de boucler en deux petites heures les 50 km qui les séparent encore de Tarragone. Le premier hôtel à l'entrée de cette ville aurait pu être le bon, s'il n'avait été autant étoilé, sinon davantage, que le Peninsular de Gérone. Les deux sages se contentent du premier "hostal" venu dans lequel Gilbert négocie – avec un sombre catalan qui pourtant ne porte pas de sombrero – une chambre correcte et un petit déjeuner (qui sera léger) pour 35 euros. C'est comme chez Mac Do, on ne peut pas manger le coq au gros sel et avoir l'argent du coq.

En compensation des économies faites sur la pialle, les complices décident de se payer quand même un vrai "restaurant" qui, pour une note supérieure à celle de l'hôtel, mais encore raisonnable, leur sert en quantité suffisante (c'est à dire assez abondante car ils sont de plus en plus voraces) deux « ensalada mixta », une « costilla de cordero » pour Francis et une « merluza à la plancha » pour Gilbert et deux « trufa helada » comme dessert⁶³. Tout ça sert à une cadence très satisfaisante à la « taula 11 », comme quoi il est parfois agréable de se retrouver en taule en pays catalan⁶⁴.

Après une micro promenade sur la petite plage toute proche (enfin la mer !), retour à l'hostal à 22h45. Le grincheux a disparu, mais la porte est ouverte... Il ne doit pas y avoir grand monde dans cet hôtel. Il fait nuit et le ciel scintille. Ce qui est très bon signe pour le lendemain...

Quelle journée ! Heureusement qu'ils n'avaient pas choisi de traverser Barcelone sous ce rideau de pluie !

La récréation continue dans le Club des Trois.

Très en colère contre ceux qui n'ont pas eu le courage de traverser l'admirable Barcelone, la ville aux mille trésors architecturaux et artistiques, passés et modernes, le trio a décidé :

- a) de punir les deux dégonflés d'une journée bien pluvieuse, bien grise, bien triste... Ils ne méritent pas plus que le spectacle des monotones villes de banlieue et la bouffe industrielle du Mac Do !**
- b) d'aller passer la journée dans la fière cité catalane. D'abord à la Fondation Joan Miró – Petite Sirène aurait-elle peur de la pluie pour se réfugier ainsi dans les musées ? – puis dans le labyrinthe des tours et des vaisseaux de la Sagrada Familia, et enfin dans le monde enchanté du Parc Güell.**

Elle est complètement subjuguée par l'univers hallucinatoire de ces grands artistes du XX siècle cette petite Fée de la mer, qui, à quinze ans, découvrit le monde des Terriens à travers le froid classicisme de l'architecture danoise...

« Il est absolument génial, ce cher Antoni ! » s'écrit la Coquette en se laissant entraîner dans une longue glissade sur le banc ondulant de Gaudi, comme une petite Parisienne sur la grande chenille de la Foire du Trône.

La belle, la douce enfant de la mer, la fidèle amoureuse de son beau Prince, va-t-elle perdre toute chance de s'ouvrir la porte du Paradis ? Il y a bien trois jours qu'elle n'a pas fait sa B.A.

63 il n'y a pas de raison que le lecteur qui se « paie » une Diagonale d'Europe dans son fauteuil ne fasse pas aussi l'effort de savoir ce qu'il a mangé à Tarragone ! Na !

64 allez soyons sympas : taula = table, merluza = merlu, cordero = agneau, helada = glacé... le reste ça se devine !

Dimanche 9 juin

TARRAGONE – CASTELLÓ de la PLANA : 204 km

Chapitre XV – VENT PRESENT ET MER ABSENTE

Dans lequel chacun lutte en silence et prend son pied où il le peut...

Nuit calme et sans histoire. Ce qui tendrait à démontrer que l'on ne dort pas mieux sur un matelas à ressort que sur une dure paillasse, dans la mesure toutefois où l'on se donne la peine d'avoir suffisamment fatigué son corps pour qu'il ne ressente pas la différence. L'Aveugle est maussade ce matin car le sombre tenancier a refusé toute négociation sur l'horaire du petit déjeuner : 8h30 ! A prendre ou à laisser ! Ils avaient décidé de prendre puisqu'il faut bien se mettre au rythme local. Et un dimanche, faut pas se bousculer !

D'ailleurs, il fait un temps magnifique et, ne serait-ce la grincheuse qui fait le service d'un "desayuno" vraiment décevant, tout s'annonce pour le mieux dans le meilleur des... Mais qu'est-ce que cette rafale qui les bouscule quand ils mettent le nez dehors ? La tramontane, bien sûr !, que l'on appelle ici "tramontana", ce qui prouve bien que c'est la même...

Départ à 8h45' ! Comme des baladeurs du dimanche matin ! « *Ils vont pas se coucher tôt, ce soir !* » ricane un Diablotin... Gilbert, qui ne pense jamais au soir quand il part le matin, tombe rapidement sous le charme de cette très belle ville antique de Tarragona. D'abord de son front de mer, rapidement entrevu (et photographié) depuis la falaise qui domine les ruines du théâtre romain dont les gradins, qui pouvaient accueillir 14.000 spectateurs, sont adossés à une eau turquoise qui fait rêver... Ensuite dans les vieilles ruelles de la cité médiévale... Enfin devant la façade de la cathédrale, avec son remarquable portail gothique et sa gigantesque rosace. Le Paralytique mitraille comme à son habitude. Comme à Bruges. Pour la seconde fois seulement depuis Copenhague... Entre Gérone, Barcelone et Tarragone, voilà au moins trois perles de l'écrin catalan qu'il faudra revenir contempler plus longuement.

C'est pas la joie...

Commence alors une interminable lutte contre la tramontane sur une nationale 340 sans abri et sans aucun intérêt. Ils croyaient voir la mer ? Ils ne verront que le bitume de la bande cyclable de la N340 (vent dans le nez signifie "tête dans le guidon"), des villages sans charme, des vergers immenses, des colonies d'éoliennes et une végétation torturée par les bourrasques... Ajoutons à ce décor que Francis est pressé, car il n'aime pas du tout partir à 9 heures du matin, et que Gilbert est obligé de multiplier les bains de bouche pour se convaincre que son mal de dent n'est qu'une crise d'arthrose due à son grand âge...

A l'entrée du premier village, qui porte bien son nom de Vila-Séca car la poussière que le vent y soulève laisse à penser qu'il n'y a pas plu depuis un certain temps, le duo décide de faire une infidélité à la nationale, qui "rocade" l'agglomération pour se protéger des assauts "transmontagniens". L'abri est assurément bon... Mais ils réussissent à se perdre dans un réseau de ruelles. Bilan : au moins 2 km de rab et dix minutes de sacrifiées à un bled qui n'en méritait pas tant ! Il paraît que les touristes viennent ici pour visiter son Port Aventura, le plus grand parc d'attraction d'Espagne. C'est sans doute par contagion que nos deux zèbres ont fait gratuitement leur manège pendant dix minutes dans les rues du village !

Ils retrouvent donc la N340, avec une certaine satisfaction, ce qui est un comble quand on connaît cette voie historique (via Augusta de l'empire romain) bien insipide aujourd'hui. Les rafales les bousculent par le travers, les chassent vers la chaussée. La bande latérale est heureusement d'une bonne largeur et les monstres de l'asphalte sont rares... Miami Platja, l'Hospitalet de l'Infant, l'Almadrava... Des noms connus de ceux qui fréquentent les grandes plages de sable jaune de la Costa Daurada. Mais où est-elle cette mer que l'on ne voit jamais ? Quelqu'un l'aurait-il démontée ? On l'aperçoit à peine quand la route escalade un petit relief côtier au sud de l'Hospitalet pour passer un col du nom de Cambrell⁶⁵ (92 m d'altitude).

65 col non mentionné dans l'approximative liste des « Cols cyclables en Espagne » du Club des Cents Cols

Plus loin, la longue montée vers le village d'El Perello et le petit "collado" de Roca Blanca (alt. 190 m), vent dans le nez, est un véritable chemin de croix. Mais à l'arrivée au sommet, enfin une belle récompense : un vrai routier sympa en pleine activité ! Il est 13h10 à l'oignon numérique de l'Aveugle. Pour dix euros par tête, le duo refait son stock de calories et de glycogène à base de salades, grillades et flancs, tout à fait agréables à mastiquer, le Paralytique ayant pris la précaution de croquer deux aspirines en guise d'apéritif, car son mal de dent commence à s'installer sérieusement.

Après un arrêt d'une petite heure, départ dans une grande descente, mais toujours avec le vent dans le nez Le vicieux est passé d'une tramontane de sud-ouest à un marin de sud-est moins "rafaleux", mais toujours aussi costaud. Ah, la vache ! Avec un tel ennemi, la traversée du delta de l'Ebre, la Camargue espagnole avec ses rizières, ses flamands roses et son vent déchaîné, paraît interminable.

Détour en ville

Double arrêt-contrôle à Vinaros (km. 120) qui est une station balnéaire et un petit port de pêche. Le site n'avait pas été choisi d'avance. C'est plutôt l'affichage du nom de cette ville en grosses lettres sur le mur de pierre de l'un des multiples campings qui bordent la route qui a décidé Gilbert à stopper, histoire de changer un peu les habitudes... Comme il est 16h30, Francis décide d'entrer en ville pour acheter une carte postale. Mais la cité est intégralement morte : pas un être vivant, ni homme, ni femme, ni chien, ni chat, ni même une mouche ! Un puissant somnifère aurait-il été pulvérisé sur ce bled de plusieurs milliers d'habitants ? Si l'équipe d'Espagne jouait son avenir au Mondial du Japon, il y aurait des cris, des ola et des olé ! Rien. L'Aveugle se résigne à se faire "tirer le portrait" devant le Club Nautic Vinaros près du port. Les membres dénudés et dorés comme un pain bien cuit de Francis témoignent que, malgré le vent, la température a retrouvé un niveau plus conforme à la saison et à la latitude du lieu.

Gilbert n'est pas mécontent du tout de cette nouvelle escapade intra-urbaine, car elle lui permet d'improviser un changement d'itinéraire par une petite route côtière. Ils peuvent ainsi vérifier que la mer n'a pas été démontée, même si elle moutonne, et qu'elle a conservé ses splendides couleurs bleues et vertes. A cet endroit, la côte est rocheuse. Nos Candides ne savent pas encore qu'ils ne reverront pas la "grande turquoise" avant la Costa del Sol, aux portes de Malaga !

Et l'on retrouve la douloureuse N340 ! Ce n'est pas que le décor soit moche. Au contraire elle traverse une riche contrée de cultures maraîchères et fruitières irriguées, le domaine des fameuses "huertas" de la province de Valence. Mais cette large route plate à l'asphalte excellent est désespérément droite. Et quand le vent est contraire, les kilomètres y paraissent démesurément longs.

Gilbert ne résiste pas au plaisir sadique de photographier sa pauvre randonneuse terrassée par le panneau de couleur rouge sang qui indique le kilomètre 1000⁶⁶ ! Comme il a déjà noté que les bornes portent des numéros qui vont en décroissant, le terme de cet nationale est si loin que la pauvre Berthoud en a fait un malaise !

Un Don Quichotte à pédales

Peu après Oropesa del Mar (km. 170 environ), la route s'élève brutalement pour franchir une barre rocheuse. Dans la rude pente, un "ciclista" local – le premier depuis la frontière française – double, puis s'arrête pour contempler les deux ânes bâtés qu'il vient de dépasser (et peut-être pour vérifier sur la plaque de cadre que ces bestiasse à roulettes vont bien jusqu'à Malaga), puis il les dépasse à nouveau, toujours sans dire un mot. Parvenu au sommet, l'Indurain catalan coupe la nationale et plonge sur la gauche en direction de Bénicàssim.

Par suite de quelle malencontreuse intuition cette Bécassine de Paralytique a-t-elle décidé d'aller à droite alors que le parcours qu'il avait lui-même tracé allait aussi à gauche, c'est à dire le bord de mer ? Sur le coup, il ne le sait pas trop lui-même ! Après réflexion, il prétendra que la N340 (qu'il avait pourtant l'occasion de fuir, allez comprendre !) était la route la plus directe pour aller à Castellò de la Plana...

66 le km 300 de cette N340 est à Malaga et le km zéro à la frontière du territoire de Gibraltar

Certes. Mais alors pourquoi insister dans l'erreur et s'engager sur la rocade qui contourne cette ville au prix d'une sérieuse rallonge kilométrique ? Il est certain que, dans le cas où un hôtel pas trop étoilé, un motel, un hostel, voire une pension, planté au bord de ladite rocade, aurait eu l'excellente idée de leur tendre les bras, la stratégie de Bécassine se serait révélée géniale, évitant tout risque d'errance dans une agglomération de vingt-cinq mille âmes.

Mais il était écrit que le coup de génie du Napoléon du pilotage allait se révéler une véritable Bérézina ! Il leur fallut beaucoup de temps, de patience, de questionnements, de zigs à gauche et de zags à droite pour tomber enfin, en même temps que la nuit, dans le hall de l'hôtel Doña Lola, bel établissement assez luxueux en plein centre ville. Pour une fois, les deux randonneuses passeront la nuit dans un luxueux salon, ce qui n'est pas pour leur déplaire...

Quelle journée mes enfants ! Plus de 200 km de guerre contre le vent, c'est épuisant ! Près de onze heures de lutte effective puisque, partis du centre de Tarragone vers 9h15, ils se présentent à 21h15' à la très uniformisée réceptionniste de l'hôtel. Si l'on décompte, l'heure du repas de midi le compte y est. La moyenne kilométrique est significative : 18,9 km/h ! La plus faible depuis leur départ de Copenhague et la plus faible du duo pour une étape relativement plate (800 m de dénivellation) depuis qu'ils cyclent ensemble. Bel exploit, Messieurs !

Gilbert se shoote une nouvelle fois à l'aspirine pour pouvoir dîner d'un potage, d'une salade et d'un plat "boulettes/patates" type cantine militaire.... Au lit, et vite ! Bécassine s'endort en imaginant le nombre d'hôtels qui doivent attendre des clients sur le bord de mer... Mais pourquoi a-t-il fallu que Candide se mette en tête de "prendre des raccourcis qui rallongent" ? Encore une sacrée chance que le seul (?) hôtel au centre de Castellò ait pu les recevoir !

La Petite Sirène n'a pas résisté à l'envie de faire une petite plongée au large de Tarragone. Par une journée aussi lumineuse, comment résister à l'appel d'une mer aussi belle ? Malgré la moindre efficacité de ses deux jambes, l'ex-princesse des eaux s'est quand même beaucoup amusée à caresser un vieux mérout placide, à clouer le bec à une murène agressive, à se faire porter par un jeune dauphin plein de fougue... Mais elle a soigneusement évité les beaux bateaux de plaisance et les jeunes éphèbes qui les mènent. Des fois qu'elle serait tombée une nouvelle fois amoureuse d'un beau Prince...

Les deux Chérubins, qui ont horreur de se mouiller les ailes et qui sont fort dépités par les infidélités de leur compagne, ont repris leur job ordinaire, à savoir surveiller leurs protégés en les enquiinant autant que faire se peut... Mais, comme après la pluie, le Grand Ordonnateur avait décidé de leur donner le soleil et le vent dans le nez, les deux espiègles se sont contentés de se tourner les pouces et de se marrer quand Bécassine a pris la mauvaise route, alors que les hôtels se marchent sur les pieds sur le front de mer de Benicàssim.

Lundi 10 juin

CASTELLÓ de la PLANA – VILLENA: 209 km

Chapitre XVI – QUE CALOR !

Dans lequel on essaie de comprendre la signalisation routière et on regrette la via Augusta...

Après avoir constaté que le confort ne perturbe pas le sommeil et que le double vitrage des fenêtres est efficace (le Doña Lola fait face à la gare), après avoir copieusement déjeuné à 7h30, après avoir réglé une addition fort raisonnable de 66 euros (440 F environ tout compris !) qui console Candide car les hôtels du bord de mer doivent être nettement plus coûteux, après avoir reçu les explications d'une charmante préposée à l'accueil sur la bonne manière de s'extraire au plus vite du labyrinthe urbain, les duettistes quittent l'hôtel sur un très sympathique « Adios... Gracias por sua visita ». Il est 8h02' à la montre de Francis, le ciel est d'un bleu estival, la température est déjà douce... et, ô miracle !, le vent est tombé.

Serait-ce le Paradis des Cyclos ? Pas encore. L'inférieure N340 s'est remplie de camions. On dirait la N10 entre Angoulême et Bordeaux, car ils sont tous espagnols. Quelle surprise ! Heureusement, à l'inverse de sa cousine charentaise, l'ex-via Augusta est doublée d'une large bande cyclable de chaque côté. Chose étonnante pour des Français, habitués à l'indiscipline notoire des automobilistes gaulois, lesdites bandes restent parfaitement libres pour le transit des deux roues qui sont quasi inexistantes ! Incroyable, non ?

Francis est bien triste de constater que la saison des agrumes touche à sa fin et que la cueillette est déjà faite. Quelques rares arbustes oubliés – ou malades ? – portent encore des fruits. L'Aveugle n'y résiste pas longtemps. C'est curieux comme sa vessie est impatiente quand la gourmandise l'appâte ! Gilbert est franchement inquiet, car son mal de dent s'est nettement aggravé depuis la veille. Les bains d'Eludril deviennent inefficaces et l'aspirine insuffisante. Comme il pressent qu'il s'agit d'une pernicieuse carie, il s'efforce de mastiquer à mi-mâchoire opposée... Mais il a du mal à absorber les quartiers d'orange que lui présente son compère. Ça commence à être sérieusement inquiétant.

Quand la route n'est pas bordée de vergers d'agrumes, elle traverse de longues et insipides zones industrielles qui n'ont vraiment rien qui les différencient de leurs cousines d'outre Pyrénées.

Un peu avant Sagonte, un immense panneau indique la frontière entre Catalogne et Levant. Changement de province, sans changement de décor. Sauf dans la traversée de la petite ville de Sagonte (Sagunt) où les ruines d'une citadelle rappellent au passant qu'Hannibal y a été l'auteur d'un effroyable massacre en 208 avant JC. Il aurait mieux fait d'aller directement prendre ses vacances à Capoue celui-là.

La capitale du Levant a pour nom València⁶⁷ qui est la troisième communauté urbaine d'Espagne avec près de 800.000 habitants. Pas d'échappatoire possible, sauf détour beaucoup trop important. Il faut la traverser "plein cœur", ce qui ne paraît pas trop ardu sur la carte puisque la N340, habillée de jaune pour la circonstance, la perce de part en part. Avec toutefois quelques désagréables fantaisies quant, avant de jaunir, elle se dédouble sur deux kilomètres pour devenir une quatre voies interdite aux deux roues.

Autopista et autovia

Il est important de préciser qu'il existe deux types de routes à 4 voies en Espagne (comme en France d'ailleurs) : les « autopistas », autoroutes à péage strictement interdites aux cyclistes, et les « autovias », routes à 2 fois 2 voies, dont l'accès aux vélos est énigmatique. Quelquefois, elles ne portent ni le fameux panneau rectangulaire de la voiture blanche sur fond bleu qui signifie « Voie strictement réservée aux véhicules motorisés », ni le classique panneau circulaire d'interdiction aux cycles et vélomoteurs. Mais souvent l'un de ces panneaux – voire les deux – est bel et bien présent. Que faire ? D'abord s'assurer qu'il n'existe pas une « Via de servicio » latérale... En l'absence de cette voie de secours les vélos sont-ils autorisés sur la bande latérale ? Il ne semble pas y avoir de réponse officielle à cette bonne question. Mais il est possible d'affirmer pour avoir croisé la police routière sur une autovia munie de toutes les interdictions, qu'il y a une certaine tolérance, voire une tolérance certaine bien hypocrite. Que se passe-t-il en cas d'accident ?

⁶⁷ Valence en français, mais l'auteur préfère utiliser la forme espagnole pour éviter toute confusion avec la préfecture de la Drôme.

Le Gaulois moyen qui cycle en Hispanie ne se pose généralement pas toutes ces questions. Que la route devienne autoroute, peu lui importe tant qu'il ne tombe pas sur un poste de péage ! C'est peut être la bonne solution. Mais encore faut-il supporter sans frémir le passage à moins de deux mètres de voitures et de camions lancés à des vitesses qui font froid dans le dos... Gilbert ne possède pas cette audace et, avant d'aller au supplice, il cherche une autre solution... quitte à faire du tout-terrain sur de médiocres voies latérales.

La voie de service qui permet d'éviter le tronçon à 4 voies au nord de València est assez pittoresque. Débutant comme une étroite chaussée bien asphaltée, elle devient progressivement chemin de terre puis de sable... Même les panneaux indicateurs se dégradent pour devenir un nom gribouillé à la peinture noire sur un morceau de contre-plaqué... Retour aux sources et aux heures de gloire de la Via Augusta. Un centurion ne va-t-il pas déboucher au prochain virage, lancé sur son char ? Quelle va être sa réaction en se heurtant à ces deux descendants d'Astérix, montés sur leurs chevaux d'acier ?

València, capitale du Levante

L'agglomération valencienne est formée d'un cœur historique, très vieux, très dense, très monumental, très actif, et d'une immense banlieue particulièrement étendue le long de l'incontournable N340. De Puçol au nord à Silla au sud, ce sont 30 km d'urbanisation pratiquement continue. A bicyclette, c'est interminable ! D'autant plus que la chaussée est souvent étroite et dépourvue de bandes cyclables. Il faut être très vigilant, mais l'expérience acquise sur les terres nordiques s'avère utile et tout se passe au mieux.

Arrêts successifs :

- dans une pharmacie pour la reconstitution des stocks de médicaments du carie dentaire,
- devant le panneau d'entrée dans la ville où Gilbert, qui prend la pose, fait encore un timide sourire,
- devant les « *Torres de Serrano* », ancienne porte de la muraille qui ceinturait la vieille ville ; Francis, sur la photo, exhibe avec fierté son "mayo jaune"⁶⁸ en raison d'une victoire finale quasi probable, étant donné le handicap dentaire de son rival,
- et enfin devant la cathédrale, pour prendre un cliché sur lequel le Miguelete, célèbre donjon local, s'est fait couper le clocheton par le Yashica de Gilbert qui pour l'occasion manquait vraiment de grand angle.

Francis, ayant trouvé assez facilement la carte postale nécessaire pour prouver son passage en ces lieux, le duo décide de s'échapper au plus vite des tentacules de l'hydre urbaine, car midi va bientôt sonner à la puissante cloche du Miguelete.

L'Aveugle, qui est déjà passé par-là à bicyclette, assure l'essentiel du pilotage dans cette banlieue sud assez complexe. Passant par hasard (et opportunité) devant un Mac Do, ils n'hésitent pas à s'arrêter pour procéder aux différents pleins ou vidanges physiologiquement indispensables. Mac Do ! La station service des forçats de la route !

Gilbert en profite pour croquer de l'aspirine à droite, tout en mastiquant son Big Mac à gauche. Un exercice de haut vol qui mériterait plus d'applaudissements. Carte en mains, ils interviewent le jeune patron qui leur apprend que son établissement se trouve à Massapassa, ce qui n'a strictement aucun intérêt, et que la N340 est un peu plus loin sur la gauche, ce qui est beaucoup plus utile.

Une petite heure plus tard, Francis prend les choses en mains car il sait qu'à Silla, il ne faut surtout pas continuer tout droit – la N340 vient buter contre un mur, tout simplement ! – mais prendre à gauche jusqu'à un grand giratoire, puis rouler plusieurs kilomètres sur une voie rapide. Gilbert, résigné, sert les dents et les fesses, tout en se demandant ce que les Romains peuvent bien penser de ces ingénieurs ibères qui ont envoyé leur via Augusta tout droit dans un "murus". Sous le règne de César, cela eut été un "casus belli". A notre époque, c'est une géniale subtilité imaginée par un technocrate sortie d'une grande école et personne ne semble décidé à en faire une histoire. Sauf le Paralytique qui déteste les voies rapides...

68 voir en annexe, planche 6, page 114

Enfin, le calvaire cessa. Une bien agréable C3320 s'ouvrit sur la droite comme une porte sur le Paradis. La plaine côtière au sud de València est d'une grande richesse agricole. C'est le domaine des "huertas", ces très fertiles terres irriguées où les cultures fruitières et maraîchères occupent tout l'espace, à l'exception de quelques zones basses et inondables réservées aux plantations de riz. Les bourgs sont nombreux et paraissent opulents. Le duo, échaudé par de malvenues initiatives, se garde bien de les traverser, préférant suivre la rocade qui les contourne sans se poser de question. L'Espagne agricole est en passe de devenir – si ce n'est déjà fait – un Grand d'Europe. Les agriculteurs français ont du souci à se faire...

Toute plaine a une fin. Celle-ci se termine dans la petite ville de Xàtiva, agglomération pittoresque dominée par les remparts d'un puissant château en ruines.

Prémices de la grande ascension

Il est 16h20. La chaleur est étouffante dans la longue côte qui escalade la haute colline qui domine la cité. C'est en fait la première bosse sérieuse depuis le Perthus, soit depuis près de 650 km. Et la première marche d'escalier (bien modeste !) vers un Objectif 3000 qui commence enfin à se profiler. Le Paralytique se tartine abondamment de crème solaire comme il le faisait dans les Flandres et la chasse à l'eau s'organise dans les rares stations service qui jalonnent la route.

Des petits cols sans nom se succèdent... Un changement de parcours imprévu est imposé par une route cartographiée qui a disparu du paysage, mais sans conséquence importante sur le kilométrage. L'environnement a complètement changé. Les cultures des "huertas" ont laissé la place à la caillasse et aux steppes à moutons. Ces collines semi-désertiques sont l'impluvium des réservoirs qui stockent l'eau d'irrigation des surfaces irriguées dans la plaine.

Après avoir contourné la grosse bourgade d'Ontinyent, la route (C3316) s'engage dans une gorge encaissée qui ouvre l'accès à un plateau calcaire, sorte de cause à 500 m d'altitude. Une interminable ligne droite de près de 30 kilomètres sur cette « mesa⁶⁹ » conduit à Villena, ville d'une trentaine de milliers d'habitants, traversée par le grand axe autoroutier de Madrid à Alicante. Revanche sur la veille, un vent soutenu souffle du nord-est et apporte une aide sensible. Il n'est besoin que d'un gros tour d'horloge pour parcourir la distance.

Pas facile de trouver un hôtel en Espagne en dehors des sites touristiques. Certains habitants consultés ne savent même pas s'il y a un hôtel et parmi ceux qui répondent "si", beaucoup ignorent où il se trouve. Une enquête serrée permet quand même de découvrir la cachette du Salvadora après un bon quart d'heure de prospection.

Cet hôtel est pourtant un établissement important, situé dans la rue principale de Villena. Mais il n'a pas de concurrent et il ne fait aucune pub pour attirer la clientèle. Et comme l'agglomération est importante, il est toujours à peu près complet. C'est le cas ce soir. Mais la chance est enfin avec eux puisqu'ils obtiennent de justesse la dernière chambre disponible. Merci le vent ! Cette chambre donne sur une ruelle qui est en travaux. Une plaque métallique recouvrant une tranchée claque bruyamment au passage de chaque voiture. Par chance, la circulation cessera complètement vers minuit.

Ce soir les randonneuses payent leur hébergement 1,87 euro chacune pour passer la nuit dans un "garaje" situé à une cinquantaine de mètres de l'hôtel. Elles font la gueule évidemment. Après le confortable salon gratuit chez Doña Lisa, c'est la décadence pour elles.

Ça s'aggrave !

Un autre qui danse au moment de descendre au restaurant, c'est le Paralytique ! Une violente rage de dents vient de le prendre et il a déjà dépassé la dose limite d'aspirine préconisée par la faculté... Il doit se contenter de grignoter six "fourchetées" d'une médiocre paella (pas meilleure que celle de St-Flour, c'est un comble !) sous le regard consterné de son compère qui se demande comment tout ça va se terminer. Il est d'autant plus inquiet l'Aveugle que l'étape du lendemain ne lui présage rien de bon.

69 mesa = table, plateau

Il faut bien avouer que le petit ruban jaune de 200 km, qui conduit de Villena à Huescar par Yecla et Caravaca da Cruz, en franchissant un col à 1200m d'altitude, peut donner quelques angoisses quand on se penche sur la carte. De Jumilla à Calasparra, il y a près de cinquante kilomètres de "no man's land" absolu et plus de quatre-vingts tout autant inhabités (sur la carte) de Caravaca à l'arrivée. Avec la forte chaleur qui s'annonce, cette étape pourrait bien s'avérer une éprouvante traversée du désert...

Candide, qui s'enfourne directement au fond de la gorge des petites cuillerées de flan au caramel, le rassure en lui disant que demain est un autre jour, que rien ne peut être pire que la N340 et ses camions et qu'il serait très souhaitable qu'ils arrivassent assez tôt à Huescar, car sa carie dentaire ne passera pas toute seule... Il devient urgent de consulter un « dentista ».

Fin de soirée morose et coucher assez triste après une journée qui fut pourtant bonne, en termes de kilométrage (209 km), à défaut d'avoir été exaltante dans son parcours. Ainsi va la vie et l'humeur des grands voyageurs. Bing, bang fait la plaque métallique dans la rue...

La Petite Sirène est inquiète. Le Paralytique se bourre de comprimés et ne mange plus grand chose... Va-t-il pouvoir continuer ? Elle ignore totalement ce que peut être une rage de dents. Malgré la promesse qu'elle a faite aux Chérubins de ne pas aller courir les fonds marins et de passer toute la journée avec eux, ils refusent d'intervenir. Ils n'y peuvent rien, disent-ils ... Et le Chérubin Gilbert prétend que son protégé est un coriace qui a suffisamment de réserves autour de la taille pour aller jusqu'au bout...

Pour distraire leur égérie, les angelots se sont arrêtés sur les hautes murailles de la forteresse de Sagonte. Ils racontent la triste histoire de cette héroïque cité qui tenta de résister à Hannibal et à ses éléphants. Abandonnée par Rome, acculée à la reddition, la population préféra le suicide collectif par le feu au pillage et au viol. Comme les Cathares de Montségur ! L'Histoire des Terriens est souvent effroyable...

Petite Sirène a préféré une autre histoire. Celle du tableau de Philippe V, accroché volontairement à l'envers dans le musée de Xàtiva. Les habitants de cette ville, berceau de deux Borgia qui devinrent papes, n'ont jamais pardonné à ce prince français, petit-fils de Louis XIV et roi d'Espagne, d'avoir démantelé leur forteresse.

La journée s'est terminée par une grosse B.A. : une bonne poussée dans le dos pour permettre aux deux grognards d'arriver à l'hôtel à temps pour louer la dernière chambre... Sans cette aide qu'ils ont prise pour un inespéré vent favorable, ils auraient dû coucher à la belle étoile...

Chapitre XVII – UN DESERT BIEN EXPLOITE

Où l'on découvre qu'un désert peut être verdoyant et qu'un dentiste peut être un maestro !

La nuit a été assez bonne malgré les claquements de la plaque métallique. Le sommeil a été plus fort que l'inquiétude et que les rages de dents. Vive la saine fatigue de l'exercice intensif au grand air !

Lever avant six heures ; "desayono" fantasque dans la cafétéria de l'hôtel vers 6h40, composé de bizarreries d'allure pâtissière, dégoulinantes de beurre, du genre churros indigestes, mouillées d'un jus noir qui se prenait pour un café. Le choix était réduit... Cet hôtel abuse, sans réserve, de son exclusivité. C'est à prendre ou à laisser. Et quand on prend, ce n'est pas donné...

Départ à 7h05' ; le jour n'est pas encore complètement levé et la ville, qui vient à peine d'entrouvrir une paupière, ne voit pas partir les deux fadas qui se lèvent de si bon matin. Le gris bleu pastel du ciel n'est taché d'aucun nuage et la température est parfaite pour enfourcher un cheval d'acier : suffisamment douce pour découvrir les jambes, mais encore assez fraîche pour porter un petit coupe-vent et respirer à pleins poumons. Le moral est bon. L'aspirine que Gilbert a avalée avec les beignets - l'une ne valant pas mieux que les autres, question goût bien sûr - a réduit son mal de dents à une simple gêne. Il faut en profiter.

Les premiers kilomètres ressemblent étrangement aux derniers de la veille. Une très longue bande rectiligne d'excellent asphalte posée sur un plateau légèrement ascendant et étonnamment cultivé : d'immenses vergers encore chargés de fruits (abricots surtout, « *pas les meilleurs !* » dit l'Aveugle, qui pourtant leur court après...), des oliveraies parfaitement alignées à perte de vue et de nombreux petits périmètres irrigués de deux à trois hectares qui dessinent des rectangles de couleur verte dans un paysage de steppe jaunie. Parfois le plateau devient plus accidenté ; des collines calcaires se couvrent d'un maquis rachitique et de rares pins rabougris. A leur pied des éboulis de rocaïlle et de sable forment autant de réservoirs d'eau que l'homme a su parfaitement exploiter pour constituer les réserves nécessaires à l'irrigation.

Un peu de technique hydro-agricole...

Gilbert, en connaisseur de l'hydrologie sahélienne, est admiratif devant cette utilisation parfaitement rationnelle et efficace de la ressource en eau et en terres cultivables. Il se souvient des projets d'irrigation pharaoniques qui étaient à la mode dans les années soixante. En Afrique comme dans le Nordeste brésilien. Des milliards de mètres cubes mobilisés pour des millions d'hectares de terres le plus souvent détruites en quelques années par une très mauvaise gestion de l'eau et des fertilisants. Un paysan qui cultive deux ares de manioc sur des brûlis, ne devient pas du jour au lendemain un expert en culture intensive irriguée... Le dispositif est ici aussi simple qu'efficace.

Il comprend trois parties :

- un système de collecte des eaux, formé d'un mur de captage de la nappe de piémont (souvent appuyé au remblai de la route) et d'une conduite d'eau de quelques centaines de mètres de longueur au plus ;
- un petit réservoir tampon formé d'une digue carrée de 50 mètres de côté et de 3 mètres de hauteur et imperméabilisé par une immense toile de plastique ; ce réservoir est construit en pied de versant afin de permettre l'irrigation par gravité ;
- un périmètre installé sous le réservoir dans un secteur encore en très légère pente pour faciliter le drainage et éviter les sols sursaturés des fonds de thalweg.

Ces taches d'opulente verdure dans un décor de « manchas » (de l'arabe manxa = terre sèche) sont les témoins d'une belle volonté de mise en valeur, facilitée, il est vrai, par une main d'œuvre importée, docile et peu onéreuse. Plus inattendues encore sont les rizières de la région de Calasparra, entre Jumilla et Caravaca de la Cruz. Il est commun d'associer la culture du riz à la chaleur et à la présence d'une eau abondante, qu'elle soit d'origine pluviale comme dans les zones à mousson ou fluviale comme dans les bas-fonds inondables ou deltaïques des grands fleuves.

Il est beaucoup moins fréquent de trouver une riziculture intensive dans un secteur semi-désertique à plus de cinq cent mètres d'altitude. Et pourtant, la production des parcelles irriguées par les eaux de la haute vallée du rio Segura (qui arrose Murcie) est suffisante pour fournir un riz de qualité, suffisamment coté et apprécié pour avoir bénéficié de ce que nous appelons en France une AOC. Une coopérative florissante au cœur de l'active cité de Calasparra en témoigne.

Le Paralytique fait part de son étonnement, voire de sa stupéfaction à son compère, lui aussi incrédule mais, dans le même temps, rassuré sur cette très redoutée traversée du désert... Qui se révèle être une agréable promenade sous un soleil radieux. Un petit souffle d'air apporte une relative fraîcheur et incline doucement les graminées dorées qui bordent la chaussée dans le sens de la progression des cyclistes. Si désert il y a, il faut le chercher dans la rareté de la circulation, ce dont nos "raiders" ne sauraient se plaindre.

Les jalons de cette étape, longue sur la carte, mais agréable sur le terrain, ont pour nom Yecla, gros marché fruitier isolé sur un plateau à 600 m d'altitude, le "puerto" (col) de Jumilla à 810 m où Gilbert pose avec un sourire inquiet, car le mal de dents reprend le dessus, Jumilla, petite bourgade animée, Calasparra et son riz et Caravaca de la Cruz, où ils arrivent à 13h15', juste à l'heure du déjeuner. 121 km ont été parcourus, il en reste 80. Tout va bien... Le Paralytique souffre, mais sa douleur est en partie compensée par la sécrétion d'endorphine et la faim est contenue par l'ingestion de grandes goulées de lait chocolaté.

Caravaca de la Cruz est une ville de plus de vingt mille habitants, centrée sur une colline couronnée par les murailles d'un château du XV^e. « Ciudad santa » indique le panneau d'accueil. Cité sainte depuis le miracle qui survint en 1231 quand, au cours d'une messe célébrée par un prêtre prisonnier en présence du chef maure envahisseur, la sainte croix, qui manquait sur l'autel, apparut soudainement aux yeux de tous. Le roi maure se convertit sur-le-champ et choisit le prêtre comme chapelain. Caravaca devint ville sainte, objet de la vénération populaire. Ce Lourdes des hautes terres de la Murcie possède des ressources touristiques plus importantes que les cités voisines.

"Futebol brasileiro" et football à la française...

Le premier restaurant sur la droite est le bon : le patron, jeune et accueillant, est prêt à tout pour ses deux et uniques clients. Prêt, par exemple, à leur faire préparer dans les délais les plus courts, une salade de crudités et un spaghetti "alla bolognese" (réclamé par Gilbert qui ne peut plus se servir de la partie droite de sa mâchoire). Pour passer le temps (il faut bien que le cuistot fasse cuire les pâtes !), on cause. Par exemple, des raisons qui peuvent bien pousser deux vieux fous à pédaler dans des coins aussi perdus et avec une chaleur pareille... Ou encore de l'âge étonnant de ces deux conquistadores de l'inutile... Et de leur nationalité... Et, bien sûr, puisqu'il s'agit de la France, de sa performance contre le Danemark qu'il fallait absolument - et largement - battre pour avoir une petite chance de continuer... Comme ce fut le cas à Sisjele, en Belgique, l'œil du gargotier s'allume d'une joie sadique : «*dos - cero*». Gilbert ne fait pas la bêtise de demander qui a gagné. L'œil parlait trop bien. Les Bleus sont éliminés ! Incroyable mais vrai, comme le confirme quelques minutes plus tard Madame Pouzet que son époux a immédiatement appelée⁷⁰. Manque de chance, tir sur la barre, but immanquable, mais raté quand même par Trézeguet...

Tout en mastiquant pour l'un et avalant pour l'autre des spaghettis fort comestibles, les compères commentent l'Événement, même s'il n'est pas du tout dans leurs habitudes de s'occuper des affaires de l'autre monde quand ils diagonalisent. Il existe deux types d'équipes nationales : les artistes et les mercenaires.

Les princes des artistes sont les Brésiliens. Gilbert connaît bien leur pays, terroir de la samba et du football "champagne", pour y avoir passé dix années de sa vie professionnelle. La "seleção", qui est toujours la grande favorite de la "Copa", gagne beaucoup (déjà 5 fois) ou est quart de finaliste quand elle est vraiment très mauvaise... ou malchanceuse. Une victoire donne lieu à un carnaval spontané, que l'adversaire soit l'Argentine - rival ancestral - ou le Honduras - pays dont nul Brésilien ne sait que l'on y pratique le "futebol". Toute défaite entraîne un deuil national. Au Brésil, on est amoureux du foot et le moindre jongleur de "bola" est une star dans sa favela... La plus anonyme rencontre entre deux équipes de banlieue attirent des foules de supporters. Plusieurs stades peuvent accueillir plus d'une centaine de milliers de spectateurs. C'est ça le "futebol" et le "show de bola"...

70 les lecteurs de la France à peine profonde dont le téléphone portable reste muet en de multiples endroits de notre territoire, remarqueront que l'espace espagnol est mieux « couvert » que le nôtre...

Le Français aime le foot, comme il aime le fromage. Seulement quand il est bon. Il suffit de lire une feuille de chou régionale pour le vérifier. « Cent cinquante spectateurs ont assisté à la rencontre... ». Le Français n'est pas un "malade" de foot, sauf quand les Bleus arrachent une victoire, par la maladresse d'un adversaire lors de la séance des tirs aux buts, comme ce fut le cas en 1998. Notre championnat professionnel est médiocre et tous nos bons joueurs - quelques dizaines, au plus - sont mercenaires dans les championnats étrangers. Pour une coupe du monde, ils font leur job. Ni plus, ni moins... Et si c'est là-bas en Extrême-Orient, à des horaires impossibles, pourquoi en feraient-ils un peu plus ? Que leur importe d'être éliminés au premier tour ? Ni leur salaire n'en pâtira, ni même leur image publi-télévisuelle... Que leur importe la honte que peut ressentir un vieux papy perdu sur les hauts plateaux de la Meseta sous le regard narquois d'un hidalgo jubilaire ? Comment accepter sans révolte que ces joueurs surpayés et surmédiatisés aient fait dégringoler la France à une vingt-neuvième place sur trente-deux alors qu'elle était dans les premières ? Que penser de cet entraîneur qui n'a rien vu venir et qui n'a pas su laisser sur la touche des vedettes épuisées pour laisser la place à de jeunes combattants ? Peut-on encore faire confiance à ces dirigeants malhonnêtes qui ont noyé la tristesse de la première défaite dans une bouteille de Romanée Conti, facturée à un prix exorbitant exprimé en plusieurs milliers d'euros, bien évidemment payée sur la caisse fédérale alors que les petits clubs ne peuvent même pas renouveler leurs équipements ?

Quelle leçon pour notre arrogance ! De toute évidence, notre incorrigible xénophobie et notre complexe de supériorité - surtout vis à vis des latins - sont très mal ressentis par nos voisins... Comme les journaux flamands après le "désastre sénégalais", la presse espagnole va s'en donner à cœur joie...

14h15'. Il est grand temps de reprendre la route et de retourner dans l'autre monde où il n'y a ni mercenaires, ni défaites. Dès la sortie de Caravaca, la route s'élève d'une manière très progressive vers la sierra de la Zarza qui marque la frontière entre les provinces de Murcie et de Grenade. Sierra signifie ici ligne de crêtes peu marquée que la route franchit par un "puerto" de Almaciles, beaucoup mieux marqué sur l'Euro-Map au 300.000^e que sur le terrain. De vastes zones de graminées occupent l'espace libéré par les cultures maraîchères et les oliveraies. Mais chaque coin de terre plus fertile et irrigable est exploité.

Ô Rage, Ô désespoir !

Les rages de dents sont désormais permanentes et le Paralytique a complètement perdu le sourire. Les descentes sont particulièrement douloureuses en raison de l'air vif et de la surpression. Il mord hargneusement son mouchoir pour tenter de limiter la douleur. La longue pente qui précède la petite ville de Huescar, terme de cette étape, est un supplice. De toute évidence, l'inflammation gagne et une intervention médicale devient indispensable. Il n'est pas envisageable de continuer vers les sommets de la Sierra Nevada dans ces conditions..

Huescar est une bourgade de même importance que Caravaca, mais où il ne s'est produit aucun miracle. C'est une cité sans grande particularité posée à près de mille mètres d'altitude sur une terrasse dans le haut bassin du Guadalquivir, le grand fleuve andalou. C'est une ville aussi pauvre en hôtels que sa cousine valencienne de Villena. Il faut s'arrêter et questionner à plusieurs reprises des passants pour trouver l'Hôtel Rural Patri, bien caché au fond d'une petite place pavée. Gilbert, qui depuis 48 heures, sait bien qu'il n'échappera pas à la fraise du dentiste, a repéré plusieurs pancartes de cabinets dentaires dans les agglomérations traversées, même dans les bourgades de quelques milliers d'habitants. Dans cette région, où les hôtels sont rares et se cachent, les "dentistas" abondent et s'affichent. C'est heureusement le cas à Huescar. Mais cette abondance ne signifie-t-elle pas médiocrité de la prestation ? Ces "dentais"⁷¹ ne sont-elles pas des officines d'arracheurs de dents, ceux-là même qui au Moyen Âge exerçaient leur art en public sur les champs de foire ?

Quand même un peu inquiet, le Paralytique interroge le patron du Patri et, lui montrant sa joue qui commence à gonfler, il demande conseil et requiert une aide pour trouver un patricien sérieux capable de soulager son mal. Le tenancier, un homme jeune et sympathique, répond qu'il suffit de traverser la place et d'aller jusqu'à l'Eurodental Trujillo, sise à moins de cent mètres. A sa connaissance, elle n'est pas plus mauvaise qu'une autre, même si ce n'est pas là qu'il va. Quant à téléphoner, il est désolé... mais il n'a pas d'annuaire... Ainsi va le monde en Haute Andalousie...

Gilbert, qui n'y tient plus, plante là son compère au comble de l'inquiétude et le laisse se débrouiller avec les deux randonneuses, leurs bardas et la clé de "l'habitación doble". Il est 18h30 et il n'y a plus une minute à perdre... C'est en courant, couvert de poussière et suant à grosses gouttes (la chaleur ou la fièvre ?) qu'il s'élance vers l'Eurodental.

71 cabinet dentaire

L'officine dentaire s'ouvre en faisant Ding, Dong comme une quelconque épicerie. Trois personnes sont assises dans le petit hall qui sert de salle d'attente. Ce qui rassure doublement le Paralytique. Premièrement parce que cela prouve que le Doctor José Manuel López Trujillo est présent et secondement parce que l'un des patients transpire à grosses gouttes. Ce qui signifie qu'il fait une chaleur lourde et que sa propre transpiration n'a donc rien d'anormal. L'homme est âgé, lourd et hostile. La vieille à ses côtés - sans doute sa femme - est tout aussi sombre dans ses habits et dans son air grincheux. La troisième personne est une charmante toute jeune fille. Elle seule a répondu d'un sourire au cordial « *Buenas tardes* » du nouvel arrivant. Personne ne s'est étonné de sa tenue cyclo, de son short, de ses nu-pieds Shimano et de son odeur⁷². L'intrus s'assied sur le seul siège disponible. En face de lui trois portes qui ne diffèrent entre elles que par le numéro qui y est inscrit : Sala 1, Sala 2, Sala 3. Candide se rassure : le Dr Trujillo a deux assistants puisqu'il a trois cabinets. Et même si l'un d'eux est absent, les choses vont aller vite... Le silence n'est troublé que par le bruit lointain d'une fraise et par le vol d'une grosse mouche. Pour passer le temps, le Paralytique imagine une scène à la Sergio Leone dans laquelle un maître de la gâchette ferait irruption soudainement et, d'un magistral coup de revolver, pulvériserait le lépidoptère posé sur sa joue et réglerait du même coup son problème dentaire d'une balle bien placée...

« *Vous devriez frapper à la porte du secrétariat* » dit la jeune fille, dans un Espagnol très intelligible en désignant la porte de la Sala 3 à "l'estrangero" qui commençait à monter le scénario d'un « *Il était une fois à Huescar* ».

Remerciant d'un sourire et obéissant de suite, Gilbert frappe à ladite porte et, en l'absence de réponse, entrouvre le battant et passe un œil... qui rencontre le regard courroucé d'un « dentista » en plein travail. Il referme précipitamment en se confondant en « *pardon, sorry, perdone...* ». Cette mauvaise entrée en matière a quand même l'avantage de faire sortir de son antre une puissante infirmière qui, tout en s'efforçant de renifler ailleurs, comprend que le vieil excité qui lui explique son cas dans un portugol volubile, mais pas du tout andalou, a vraiment mal à sa dent et qu'il est prêt à tout pour recevoir les soins de l'illustrissime et grandissime Professeur Trujillo en personne ! La corpulente donzelle est une assistante efficace. Après avoir consulté son carnet de rendez-vous, elle invite son patient à aller prendre une bonne douche avant de se représenter devant elle à 19h30 très précises. Fin du premier acte.

Le Paralytique retrouve son Aveugle de plus en plus inquiet. Il le rassure puisqu'il sera guéri dans une demi-heure et le remercie d'avoir tout rangé, bagages et randonneuses. Gilbert s'empresse de faire une toilette plus intense et savonneuse qu'à l'habitude et de se parer de ses habits civils, après s'être abondamment parfumé. La douleur décuple quand il passe la brosse sur la gencive concernée...

Le show du Docteur Trujillo

19h30. Deuxième acte. Ding, dong fait à nouveau la porte. Le hall est désormais vide, mais la grosse mouche n'a toujours pas été massacrée par le pistolero. Après cinq minutes d'attente, l'infirmière vient chercher le Francès et, après avoir constaté avec satisfaction le résultat du passage sous la douche, l'installe sur le fauteuil de la minuscule Sala 1. Nouvelle attente. Candide est un peu effaré. Le fauteuil, où il est à moitié couché, a dû sortir d'usine avant l'arrivée de Franco au pouvoir et le crachoir est un cône de plastique jaunâtre et crasseux. La lampe semble ridiculement petite et la tablette ne contient aucun outil. Il est bien tombé chez un arracheur de dents du XVI^e siècle qui va, à coup sûr, se présenter avec une masse de bois d'une main pour l'anesthésie et une pince multiprise de l'autre pour l'extraction... Mais le « medico » qui se présente soudainement est un vrai docteur d'aujourd'hui, d'une petite cinquantaine grisonnante, professionnel et assez sympathique. Bien que pressé, il écoute patiemment le discours de son client, son raid depuis Copenhague, son projet de Sierra Nevada, son avion à Malaga... et son intolérable douleur. Le Dr Trujillo - qui a fait deux années d'études à Montpellier - se contente de localiser avec précision le mal en tapotant sur chaque dent avec le manche de son petit miroir... Un "Aie" très violent semble l'impressionner puisqu'il plante là son patient qui pleure sa douleur. Fin du deuxième acte.

Le troisième acte commence sept minutes plus tard quand l'infirmière charnue installe Gilbert dans le fauteuil futuriste de la Sala 2. Changement de décor complet ! Super éclairage à LED orientable et autorégulateur à quartz, crachoir en marbre de Carrare avec pompe à salive électronique incorporée, fraise atomique à très haute fréquence, MacIntosh dernier modèle à écran plat... Bref, un décor digne du film d'Alien III.

⁷² le cinquième jour d'une randonnée, la tenue cycliste commence à prendre une odeur de vieux fauve....

Le maestro Trujillo se présente, accompagné d'une jolie petite noiraude, et débute son numéro. En quelques secondes, l'objet du crime apparaît sur l'écran. Avec le manche du miroir - qui décidément sert à tout - le show man montre à son patient - sous le regard admiratif de la jeune assistante - qu'il s'agit d'une carie entre deux molaires de la mâchoire supérieure, que l'inflammation est bien installée et que malgré toute sa science - qui est immense, Candide, subjugué, ne saurait en disconvenir - il ne pourra pas faire grand chose... car il faudrait au moins trois séances et une bonne quinzaine de jours (ou l'inverse car Gilbert est largement submergé par le débit et l'abondance des termes techniques). Il se contente de supplier le Maître de lui sauver son Objectif 3000, lui assurant qu'il est prêt pour cela à tout supporter, même l'ablation d'une demi mâchoire... Mais l'expert se contente de saisir la seringue que lui tend la jeune décolletée et de la planter sans trop de précaution dans ladite mâchoire... Fin de l'acte III et nouvel entracte de quatre minutes précises...

Candide - un peu déçu - ne fera pas connaissance avec le fauteuil de la Sala 3. Il contemple la belle assistante qui met en place le décor du quatrième acte. L'ordinateur a laissé la place à une tablette bien fournie de multiples instruments et de divers onguents et autres accessoires. Ce dernier acte est sans paroles, car entre la pompe à salive et le sifflement de la fraise, il serait difficile de placer un mot. En plus, les deux opérateurs portent des masques stériles ! Il ne reste donc au Paralytique qu'à contempler le Maestro en action. Il lui suffit de tendre la main pour que la belle y dépose, sans la moindre hésitation, l'outil attendu. Il ne s'agit plus de la simple obturation d'une molaire, mais d'une opération à cœur ouvert ! Fraise... Miroir... Fraise... Coton... Ciment... Spatule... Gilbert, encore conscient malgré la dose d'analgésique, contemple le show avec émerveillement. La médecine du XXII^e siècle en démonstration à Huescar. Quand le rideau tombe, il se retient à grand peine d'applaudir... Mais les deux artistes ont déjà disparu et il est repris en mains par la corpulente administrative qui lui remet une ordonnance et lui prélève la somme de... treize euros ! Incroyable, même pas cent balles pour un spectacle de cette qualité ! Vive l'Eurodental de Huescar ! Chapeau au "medico-estomalogo" José Manuel López Trujillo et à ses deux remarquables assistantes ! Viva España ! Olé !

Objectif 3000 sauvé !

Il est près de 20h30 quand Gilbert vient enfin rassurer définitivement son compère, muni de ses réserves d'anti-inflammatoire et de calmants. Bénis soient les horaires espagnols ! La mâchoire pesant une tonne, mais affichant un large sourire - car il prend enfin conscience qu'il a eu beaucoup de chance de pouvoir trouver remède à son mal dans un coin aussi perdu et à une heure aussi tardive (que les sceptiques essaient de faire la même chose et au même tarif, au cœur de la France profonde !) - le Paralytique décide de profiter de la rémission de son mal et de l'insensibilité de sa dent pour faire un vrai repas, ce qui ne lui est pas arrivé depuis quelques jours. Son diabolin avait raison. Les réserves autour de la taille étaient suffisantes pour tenir le coup, mais il ne faut quand même pas abuser !

Le restaurant est vide, mais la « cena » est copieuse et honorable. Un menu typique de pensionnaire à base de salade, boulettes de viande et patates qui convient fort bien dans la présente situation. C'est un peu le triomphe de Candide ce soir. Cette étape que Martin avait prévue torride et terrible s'est avérée « *la plus facile et la plus agréable grâce à un départ à l'aube, à un vent légèrement favorable et à une chaleur que l'altitude a rendue très supportable* », selon les notes portées sur le carnet de route. Allons au lit ! Demain, ils dormiront dans la SIERRA !

Petite Sirène est très satisfaite de sa journée. Elle a fait une énorme B.A. qui pourrait bien lui valoir un siècle d'indulgence, en mettant le Docteur Trujillo sur la route de son cher Paralytique. Mais il a fallu qu'elle se fâche une nouvelle fois pour calmer les deux Coquins qui trouvaient que l'Aveugle se la coulait vraiment trop douce... Les adorables Chérubins avaient programmé dix degrés de plus, un bon petit vent de sud-ouest, quelques abricots salmonelleux, voire une bonne défaillance mécanique de la randonneuse Saint-Martin, histoire de voir s'il était plus facile de trouver un vélociste dans la Haute Andalousie que dans la Basse-Saxe.

Et il lui en a fallu des câlins, des supplications, des bouderies pour les faire tenir tranquilles ces deux-là ! Elle commence d'ailleurs à en avoir assez de tous ces caprices et si elle ne s'était pas engagée à accompagner ces deux fous sympathiques jusqu'à leur Septième Ciel...

Mercredi 12 juin

HUESCAR - SIERRA NEVADA -(altitude 1650) : 162 km

Chapitre XVIII – MANOEUVRES D'APPROCHE

Où le duo change de nationalité et dresse son camp de base avant l'assaut final...

C'est une rage de dents qui réveille un Paralytique assez dépité. Le sorcier de Huescar est-il un charlatan ? Il se précipite sur le comprimé de drogue anti-inflammatoire et avale deux capsules d'antidouleur. Gare au contrôle antidopage ! Le petit déjeuner est servi à 7 heures précises par la femme de service. Rien à voir avec le plus médiocre des "frühstück" saxons, mais pour 2,20 euros par tête on ne peut pas exiger la lune.

Départ vingt minutes plus tard par une large route qui descend plein sud vers l'autovia de Murcie à Grenade. Ils ont décidé de modifier l'itinéraire initialement prévu sur les conseils de l'hôtelier, la route directe de Baza via Castelléjar étant, selon lui, beaucoup plus accidentée et en mauvais état. De plus, l'homme a été formel (mais il ne fait pas de vélo !) : la route parallèle à la voie rapide, représentée en jaune sur l'Euro-Map, existe bien sur le terrain !

C'est donc plein de confiance que le duo se laisse porter vers le sud sous un azur sans nuage et dans une température clémente. Gilbert constate immédiatement que les œuvres du maestro ont été bénéfiques : la sensibilité de la dent néo-plombée aux variations de température et de pression a complètement disparu. Sous l'influence des comprimés, il ne ressent qu'une sourde gêne comme s'il avait voulu tester le crochet du gauche de Mike Tyson. Et ce bougre d'enfoiré a encore une sacrée pêche !

Piste en terre ou bande d'arrêt d'urgence ? Cruel dilemme...

Après une trentaine de kilomètres d'excellente route, ils parviennent dans un hameau portant le nom de Cortijos, planté en bordure de l'autovia dans un parfait décor de Bagdad Café. La route de Huescar vient copuler avec la voie rapide qui est, bien évidemment, interdite aux cycles et autres carrioles hippotractées.

Quant à la route latérale - ou via de servicio - elle s'avère être une belle piste en terre, bien sableuse et très caillouteuse. Le tenancier du Bagdad, interrogé entre deux services de café, confirme que l'autovia est effectivement interdite aux bicyclettes et que la route légalement autorisée est ce chemin qui s'engage dans la steppe. Le ton n'est pas très convaincu et le Paralytique qui mène l'enquête se demande si le bonhomme a déjà vu passer un vélo dans son bled...

La distance cartographique jusqu'à Baza n'étant que de 12 kilomètres, le "chef pilote" opte pour la piste en faisant mine d'ignorer la grimace de son partenaire. Il s'agit bien de l'ancienne route dont l'asphalte a été massacré par les engins de terrassement lors de la construction de la voie rapide.

Les huit premiers kilomètres sont vraiment de qualité médiocre et sans aucun panneau indicateur. Pilotage à vue, GPS branché. Bien évidemment, sur ce type de terrain avec des vélos chargés (« ... et des pneus non regonflés depuis Perpignan ! » ricane un Chérubin, tandis que l'autre se tord de rire), le risque de talonnage est largement décuplé. Par bonheur, c'est le responsable de cette séance de tapecul qui en est la victime. Il en est quitte pour remplacer la chambre par une "teutonne" achetée à Oldenburg...

Peu après, la piste qui s'est largement écartée de l'autovia, redevient soudainement une route bien asphaltée. Le duo traverse sans ralentir ou presque l'importante agglomération de Baza, centre commercial actif. L'aventure "pistarde" n'a pas fait monter la moyenne kilométrique (50 km en trois heures !). Quelques kilomètres après la sortie de la ville, il se confirme que la seule voie d'accès routière possible pour rejoindre Guadix (une grosse quarantaine de km) est l'autovia... qui est bien évidemment dotée du panneau d'interdiction aux cycles. Inch Allah ! Le Paralytique se résigne et l'Aveugle soupire, car il se demandait bien ce que son GPS allait encore inventer.

De toute évidence, une autovia n'a pas été construite pour les vélos, même si elle est bordée d'une bande latérale, dite "d'arrêt d'urgence". Dans le cas présent, la bande ne dépasse pas un bon mètre de largeur, n'est asphaltée que sur les trois-quarts, voire la moitié, de sa largeur et aucune signalisation particulière n'est prévue au niveau des assez nombreuses sorties ou voies d'accès. Que faut-il faire ? Couper la voie pour rester sur l'autovia, au risque de se faire percuter par un sortant ou un entrant ou alors sortir, contourner le rond-point et reprendre la voie d'accès, le tout en gardant bien sa droite ? Les deux techniques seront expérimentées, la seconde moins souvent que la première car elle est manifestement plus longue...

Le Paralytique est une nouvelle fois rentré dans sa coquille. Il serre les fesses, fonce à grandes pédalées, maudissant ces voies rapides hypocrites qui sont interdites sans l'être... Il s'arrête dans une « gasolinera »⁷³ pour acheter deux demi-litres de Cacolac, avaler deux analgésiques et remplir ses bidons. Il est de mauvaise humeur et son camarade évite toute provocation... Deux motards de la « policia rodoviaria », tout de rouge vêtus, passent sur la voie opposée sans s'offusquer de la présence de cyclos, apportant ainsi la preuve que dans l'Europe latine rien ne saurait être vraiment interdit.

Enfin vers 12h15, la course au massacre prend fin sept km avant Guadix ! Il est impossible d'évaluer le risque réel d'une telle entreprise ; sans doute assez faible avec une circulation réduite. Mais le sentiment de vulnérabilité va croissant au fil des minutes, à chaque passage de véhicule et quand la peur s'installe... Il faudrait pouvoir rouler à contresens, évaluer l'agresseur, le défier, au besoin esquiver son attaque. Mais le sentir arriver par l'arrière, s'efforcer vainement de connaître sa taille, sa vitesse, se sentir totalement impuissant devient vite intolérable... Certains y sont indifférents, d'autres ne le supportent pas...

Le soulagement et les drogues antidouleur ont engendré une ivresse passagère chez le Paralytique qui se prend pour la "Belle de Guadix"⁷⁴ en posant près du panneau d'entrée. Mais l'Aveugle n'a pas remarqué les yeux de velours du poseur. Il vient de découvrir dans l'oculaire la première image de la Sierra Nevada, l'objet de tous leurs désirs qui est enfin à portée de pédales. Après dix-sept jours de route et plus de 3.200 km... Elle n'est pas très imposante vue d'ici : on dirait une simple bosse dans une longue barre qui ferme l'horizon. Mais les taches blanches qui coulent sur ses flancs sont bien visibles malgré la distance (une grosse trentaine de kilomètres à vol d'oiseau). Pas de doute ; c'est bien elle qui parade, ornée de ses névés. Et elle a déjà revêtu sa tenue estivale. Le Pico de Veleta serait-il accessible ?

Danois occasionnels

Guadix est située entre les vallées irriguées du haut bassin du Guadalquivir et les reliefs de piémont de la grande Sierra. C'est une cité de 20.000 habitants, réputée pour son passé historique de ville romaine, puis arabe, et pour sa cathédrale Renaissance. Malgré une chaleur lourde, il y a un monde fou dans les rues. Serait-ce encore jour de carnaval ? Non, c'est bientôt l'heure d'entrée en scène de la sélection espagnole et chacun court pour être en place avant le début du match. Nos compères un peu étourdis par cette effervescence portent leur choix sur un petit restaurant qui propose un menu rapide du type salade/frites/poulet rôti. Les randonneuses sont garées bien en vue contre la vitrine et soigneusement cadenassées. Le patron, un petit bonhomme très vivant et sympathique, prétend qu'il ne faut pas confondre Guadix avec Bagdad et qu'il n'y a pas de voleurs chez lui... De toute façon, il surveille (tu parles, mon frère, si l'Espagne marque un goooool, il serait étonnant que tu gardes un œil sur les vélos !) et les "senhores" peuvent entrer et casser la croûte en toute quiétude.

- « D'où venez-vous ? » demande-t-il dans la langue de Juan Carlos (il y a belle lurette qu'on ne parle plus la langue de Cervantès en Andalousie)

- *Copenhague - Dinamarca* » répond in petto l'Aveugle.

- *Vous êtes Dinamarquès ?* » s'exclame le tenancier d'un ton jubilatoire.

- *Hoi ! amigos ! ces Messieurs sont Danois* » hurle-t-il à la bonne demi-douzaine de consommateurs qui se tapent un Xerès en bouffant des tapas, pour s'échauffer un peu avant le coup d'envoi.

Une lueur d'admiration et de gratitude éclaire les dix paires d'yeux qui les contemplent...

« *Bravo, amigos, pour votre brillante victoire sur la France ! Merci de nous avoir débarrassé d'elle ! Maintenant, c'est sûr, l'Espagne va gagner la coupe du monde...* ».

73 station-service, comme cela s'entend...

74 voir annexe, planche 8, page 112

Médusés et amusés, les compères se gardent bien de rétablir la vérité. L'Aveugle n'a pas menti. Ils arrivent du Danemark en droite ligne et il apparaîtrait que, par les temps qui courent en Extrême-Orient, il vaut mieux être Viking que Gaulois sur les terres ibériques. Qu'il en soit donc ainsi !

Les hommages se poursuivent. Un tel sort voir les randonneuses, un autre s'enquiert de l'âge des conquérants... Soixante ans ? soixante-quatre ans ? Incroyable ! Extraordinaire ! Et ils font plus de 200 km par jour ! Et ils ne se reposent même pas à l'heure de la sieste... La rumeur enfle et commence à s'étendre dans la ville...

Mais tout à une fin et chacun sait que la gloire est éphémère en ce bas monde (n'est ce pas les Bleus ?). La leur s'éteint à l'instant même où l'arbitre donne le coup d'envoi. La foule des aficionados s'est tournée vers Raúl et Luis Henrique. Quelques minutes plus tard, un grondement submerge la ville : le gardien adverse vient de faire une mémorable "caguasse" et le team espagnol mène par un à zéro...

Après une bâfrée sans originalité, mais suffisamment copieuse, le duo quitte la salle dans un grand silence, car la mise à mort se fait attendre. Les attaquants espagnols manquent d'imagination et les aficionados s'impatientent. Gilbert, au moment de régler discrètement une addition bénigne, ne peut se retenir de glisser discrètement au patron :

« *Llegamos de Copenhagen... pero somos frances* »⁷⁵

L'autre, qui est un malin, l'avait sans doute deviné en les écoutant parler. Il se contente de répondre d'un large sourire complice.

Il fait bougrement chaud en sortant du restaurant. Tout Andalou qui ne regarde pas le foot doit faire la sieste, car les rues sont vides. La remise en route, après un arrêt d'une bonne heure, est laborieuse, d'autant plus que la route monte assez durement dès la sortie de la ville. Le paysage a brutalement changé. Les interminables plates-formes et terrasses alluvionnaires ont laissé la place à d'épaisses formations de tufs et de calcaires tendres, d'une belle couleur d'ocre. A quelques kilomètres de Guadix, Purullena est un village troglodytique posé dans un décor tourmenté de falaises, de pitons et de maisons toutes blanches. Village touristique où les ateliers de poterie abondent, mais village mutilé par la grande route qui le transperce de part en part.

Quand l'audace est récompensée...

Heureusement, une petite route s'ouvre sur la gauche en plein centre de la bourgade. C'est le chemin secret choisi par les deux intrépides pour atteindre leur objectif. Elle est vraiment confidentielle cette trace blanche sur la carte et il fallait oser s'y aventurer. Quarante-cinq kilomètres dans l'inconnu, car il est bien impossible de deviner le profil topographique sur une carte qui ne porte aucun repère d'altitude ou presque. Quant à l'état de la chaussée ? Mais il est une fois de plus démontré que l'audace est toujours récompensée. La petite route blanche est une voie de six mètres de largeur, au revêtement parfait, au tracé sans piège ni pourcentage excessif, même quand elle escalade un col affichant la respectable altitude de 1297 m (puerto de Los Blancares).

Tranquillité absolue (moins de cinq véhicules en deux bonnes heures), paysages et végétation variés, décors de western plus vrais que ceux du Colorado, des petits villages, La Peza, Quéntar, tous blancs et endormis⁷⁶. Après les calcaires ocres et parfois sanguins que la route traverse entre deux falaises tranchées au couteau, le granite et ses roches dérivées (grosses boules de roches en équilibre, affleurements de gneiss plissés et oeilés, schistes lustrés comme la carrosserie d'une voiture de maître) viennent soudainement changer l'environnement. La végétation rabougrie et brûlée par le soleil (à l'exception de quelques oliveraies et vergers irrigués) de la zone calcaire cède la place à un maquis touffu et à une forêt de pins maritimes.

Dans la longue descente du col, un beau lac de barrage - embalse de Quéntar - étend ses eaux d'un vert bouteille entre deux versants de roches claires, fracturées en tous sens et formant d'étranges sculptures en fragile équilibre.

Au pied de la descente, ils débouchent sur une route importante bordée de grands eucalyptus, où une brutale impression d'étouffement les saisit. Deux panneaux indicateurs. Vers la droite : Granada 9 km ; vers la gauche : Sierra Nevada - Prado Llano 22 km.

75 « Nous venons de Copenhague... mais nous sommes Français »

76 au Brésil, un immense carnaval fêterait la victoire du « football », ici on fait la sieste...

Prado Llano est la station de ski qui accueille les championnats du monde en 1995. C'est aussi, selon les guides touristiques unanimes, vraiment pas beau. « *Une station vraiment abominable. N'importe quoi ! Plusieurs dizaines d'hôtels sans intérêt... De plus une bonne partie de la station est fermée l'été, ce qui la rend encore plus triste.* » écrit le Routard.

C'est pourtant dans ce paradis des neiges, Solynieve (soleil et neige) selon la pub, posé entre 2000 et 2300 m d'altitude, que nos cyclomontagnards ont prévu de dormir avant l'assaut final programmé à l'aube du jour suivant. Enfin, prévu ou espéré pouvoir arriver jusque là...

Ils décident de s'arrêter à deux kilomètres de là, à Pinos-Genil⁷⁷, pour goûter et remplir les bidons. Ce village, totalement désert, écrasé de chaleur, se trouve au kilomètre zéro de l'ascension comme en témoigne le brutal redressement de la route dès la dernière habitation. Pas la moindre épicerie ou station-service ouverte. Pas la moindre fontaine, ni même la moindre ombre.

Ah, les "meufs" !

Ah si ! Quand même voilà un salon de thé tenu par une jeune femme, lancée dans une conversation rapprochée avec une autre "meuf" du même âge. Les deux sauvages odorants et suants qui viennent de franchir la porte sont plutôt des intrus malvenus... à qui l'on sert néanmoins un thé et une pâtisserie, mais vraiment sans la moindre amabilité. Trois jeunes donzelles se présentent un peu plus tard et, soit parce que leur pratique de la langue andalouse est meilleure, soit parce que ce salon est un repaire de femelles dont les mâles sont totalement exclus, elles sont mieux accueillies. Quant aux deux clochards, ils peuvent toujours poser des questions, «ON» ne sait rien du tout sur ce qui se passe à Solynieve : ni s'il y a des hôtels ouverts, ni si le Paralytique pourra y trouver des pellicules pour nourrir son Yashica, bientôt en manque, et encore moins s'il est possible d'atteindre le Pico de Veleta... Adiós mujeres ! Elles rendraient misogyne un régiment de légionnaires, celles-là !

L'important était que les bidons fussent remplis, que les estomacs aient obtenu leur goûter et que les corps se soient rafraîchis. Il est 16h38 (le chrono digital marche toujours parfaitement) quand les deux prétendus Danois enfourchent de nouveau leurs montures. Les compteurs concordent sur une distance journalière déjà parcourue de 147 km et l'altimètre "précision 4 m" de l'Aveugle, dûment recalé au puerto de los Blancares, affiche 816 m. L'Objectif 3000 est très exactement situé à 32 km et 2.184 m plus haut.

Prémices de l'assaut aux 3392 m du Pico Veleta

La pente se stabilise d'entrée entre 7 et 8 %, ce qui est à la fois raisonnable - les tous petits développements ne sont pas nécessaires - et néanmoins exigeant avec la "calor" ambiante. A ce rythme, les bidons ne vont pas tarder à être épuisés. La chaussée est une plate-forme de 6 mètres de largeur au revêtement excellent. La circulation est inexistante dans les premiers kilomètres car une quatre voies, venant directement de Grenade, shuntent les premiers kilomètres.

Au-dessus de 1.200 m d'altitude, l'air devient plus respirable et les deux compères, qui montent de concert, ont trouvé un bon rythme voisin de 10 km/h, qui leur permet de regarder le paysage. Sur la gauche, dans la vallée du Génil, un barrage que l'on ne voit pas retient une eau émeraude, qui tranche dans un décor assez terne de flancs de montagne rocaillieux. La végétation est dispersée et composée surtout de petites pinèdes. La nébulosité de l'air n'arrange pas les choses. Rien de grandiose ni de très passionnant.

Un cyclo les double en les saluant poliment. L'homme est jeune, assez costaud et monte un vélo tout nu dépourvu de triple plateau. La conversation est brève, car le souffle lui manque. Il s'en va très progressivement. Peu après, un premier puis un second coureur doublent à leur tour. Leur rythme est beaucoup plus élevé et ils disparaissent rapidement. Vers le dixième kilomètre, la pente jusque là parfaitement régulière s'adoucit. La route redescend même pendant quelques centaines de mètres, puis reprend son ascension au flanc d'une paroi rocheuse. Les pinèdes se font plus rares.

⁷⁷ dans son article déjà cité (cf. page 7, note 6), le fin linguiste qu'est Pierre Roques remercie le lecteur de bien vouloir prononcer « Rénil », ce qui voudrait dire que ses liseurs et liseuses lisent à voix haute...

Les deux compères sont préoccupés par l'absence d'informations précises sur les capacités hôtelières de Prado-Llano et un peu inquiets par l'altitude de cette station, car une première nuit à plus de 2000 est rarement bonne. Gilbert propose à son compagnon de faire étape dans le premier hôtel qu'ils trouveront. Proposition votée à l'unanimité et donc acceptée.

Vers l'altitude 1500 m, une fontaine sur la droite. Le cyclo laborieux y est arrêté, à bout de souffle et de fatigue, vaincu par son développement trop important. L'occasion est trop belle, à la fois de recueillir des "tuyaux" et aussi de remplir les gourdes. L'eau doit être potable puisque le grimpeur local s'en verse de longues rasades au fond d'une gorge largement ouverte.

L'Andalou est assez étonné de voir ces deux vieux qui font largement quatre fois son âge (les deux ensemble, évidemment) arriver tranquillement sur ses talons avec leurs lourdes machines. Il ne sait pas s'il y a des hôtels ouverts tout en haut - sans doute ! - mais il y a deux ou trois « albergues » deux kilomètres plus avant, à l'endroit où la route se divise, la branche de droite montant vers la station de ski, la branche de gauche grimpant directement vers le sommet. Au niveau de la séparation, un point d'accueil du « Parque Nacional y Natural de Sierra Nevada »⁷⁸ devrait être encore ouvert.

Si, si, si, Senhor !

Effectivement deux hôtels se présentent peu avant le croisement et plus loin sur la gauche le « Centro de Visitantes de la Sierra ». Le duo continue quelques centaines de mètres sur la route de gauche, dite route touristique, mais les trois ou quatre établissements sont fermés. Retour en arrière. Le choix se porte sur le Don José qui présente la particularité d'être ouvert et presque désert, puisqu'il n'y a qu'une seule voiture garée sur le parking. Etrange ! Mais le gardien est bien présent. C'est un petit bonhomme basané qui ne semble pas connaître d'autre réponse que « *si* » pour répondre aux questions de Gilbert.

- Si, il peut louer une chambre... (grande, confortable, rustique type chalet de montagne)
- Si, il y a un garage pour les vélos... (fermé à clef, derrière le bâtiment principal)
- Si, il pourra préparer un dîner... (à base de salade, de poulet et de pâtes)
- Si, il chauffera un "desayono" pour 6h30... (café, thé, pain, confiture, fruits)
- Si, la route de la Sierra est ouverte... (pas de neige jusqu'au sommet selon ce cher «béné oui oui»)
- Si, il gardera les bagages que les "senhores" reprendront en redescendant...
- No (enfin !), il n'a pas de pellicules photos pour la "máquina do Senhor"... (le Paralytique vient de s'apercevoir avec désespoir que le film qu'il croyait avoir en réserve est déjà dans le Yashica et il ne reste que quatre clichés...)

Gilbert est tout à fait enchanté par son nouveau copain qui est Equatorien et qui se prénomme Fernando.

Pour un peu, il lui plaquerait deux grosses bises sur les joues !

Comme de très nombreux sud-américains des Andes, c'est un être doux et conciliant, mais un peu filou... Manifestement, le Don José est fermé (le patron est "descendu" à Grenade et ne remonte que le surlendemain) et le bonhomme a décidé de se faire de l'argent de poche... Mais puisque ça arrange tout le monde !

Le Paralytique est fort satisfait, car le filou comprend très bien son portugol à la sauce brésilienne, ce qui facilite grandement les échanges. Le camp de base est posé. Et au bon endroit ! L'Aveugle écrit sur son carnet que l'arrivée à l'hôtel s'est produite à 18h00 (tiens n'aurait-il pas relevé cette heure sur la clepsydre ?), que la distance totale parcourue a été de 162,5 km (ça c'est bien l'Avocet de précision) et que l'altitude de l'hôtel serait de 1620 m. Son compère note que les anti-inflammatoires commencent à agir et que son mal de dents va en s'atténuant.

Gilbert s'empresse de prendre une douche et de "courir" jusqu'au Centre d'accueil des Visiteurs, où il est très courtoisement accueilli par un écolo à barbe blanche d'un âge qu'il faudra bientôt qualifier de troisième et par une jeune fille qui pourrait être sa petite fille, mais qui n'est sans doute qu'une employée.

78 c'est agréable de comprendre une langue étrangère dont on ne connaît pas un mot, n'est-ce pas ?

Le bonhomme se révèle doublement précieux :

- d'abord, parce qu'il possède un bel assortiment de films de tous calibres (le Paralytique en prend trois, malgré le prix qui a grimpé aussi rapidement que l'altitude),

- ensuite, parce qu'il affirme que le Pico de Veleta est parfaitement accessible actuellement pour des "ciclistas" et qu'il est même possible, moyennant quelques petites traversées de névés, de descendre de l'autre côté vers la mer. D'ailleurs, des VTTistes et des marcheurs font la traversée chaque jour sans le moindre problème. Il affirme que cela ne présente absolument aucune difficulté de pilotage, comme le prouve le plan qu'il se fait un plaisir de remettre à son visiteur (plan au 1/100.000e, assez imprécis ; ah, que la France a de la chance d'avoir son IGN !).

Tout excité par cette nouvelle inespérée, le Paralytique redescend en courant pour informer son pote que la traversée est peut-être possible (certes, les randonneuses ne sont pas des VTT), ce qui est absolument inespéré pour un début de juin ! La chance serait-elle enfin de leur côté ?

Après un dîner copieux, mais très rustique préparé par une vieille ratatinée, sourde et très souriante (la mère de Fernando ?) et une petite promenade jusqu'au point de vue sur les villages de piémont qui commencent à briller dans la nuit tombante, le duo se met au lit, très émoustillé par des lendemains qui devraient chanter très haut et très fort...

La Petite Sirène a fait du tourisme. Et elle est très satisfaite de sa journée dans l'Alhambra de Grenade. Si elle n'a pas trop apprécié les palais Nasrides et l'exubérance de l'architecture mauresque, si elle n'a pas aimé du tout la forteresse militaire de l'Alcazaba ou le lourd palais Renaissance de Charles Quint, elle s'est par contre extasiée sur les jardins paradisiaques. Quelles lumières, quelles couleurs, quels parfums ! Elle n'imaginait pas qu'une telle beauté put être créée par des Terriens !

Quelle merveilleuse journée !

Les deux Chérubins sont vexés. Leur belle amie les a laissé tomber. Passe encore d'aller prendre un bain en Méditerranée. Pour une fille de la mer, cela peut se comprendre. Mais pour admirer des roses, jouer avec les oiseaux dans les massifs de bougainvillées, caresser le chèvrefeuille, renifler le jasmin... Quand même ! Pendant ce temps, ils ont dû veiller sur leurs protégés bêtement égarés sur une voie de service pleine de cailloux, puis les isoler des camions sur la voie rapide et même assister avec consternation au reniement de leur nationalité, parce que ces deux farauds étaient tout fiers qu'on les complimentent...

Quelle triste journée !

Jeudi 13 juin

SIERRA NEVADA (altitude 1620) – LANJARÓN : 90 km

Chapitre XIX – LE GRAND JOUR

Où il est question de triomphe, puis de corrida...

**Le titre de ce chapitre est bien banal pour une journée qui fut absolument EXTRAORDINAIRE !
Donc inqualifiable. Alors que ce jour - un 13 ! - soit beau, super, unique, génial, sublime,
fabuleux, fantastique, incroyable, inoubliable, peu importe... Aucun vocabulaire,
français ou autre, ne contient le mot qui conviendrait pour dire que ce
jour fut, tout simplement, GRAND pour nos deux conquérants.**

Première partie : Le septième ciel

7h00. Fernando est ponctuel. Le café est prêt et les toasts aussi. Il a même préparé deux énormes sandwiches d'un pain sérieusement rassis, fourré d'un jambon cru coriace sous la dent et quelques oranges pour le casse-croûte à emporter (le programme avait été réajusté et il n'était plus question de repasser prendre les bagages). Gilbert, qui sera bien incapable d'attaquer un tel monstre avec sa mâchoire en faillite, achète deux sachets de petites madeleines avant de régler une addition de 83 euros bien liquides et sans facture. Sacré Fernando !

A 7h30, des nuages noirs très inquiétants envahissent les sommets. Le conciliant sud-américain rassure ses hôtes déjà inquiets : « *Lluviar ? Creio que no...* »⁷⁹. Ah, bon ! C'est peut-être comme ça le beau temps dans la Sierra ! Mais cinq minutes plus tard, au retour du garage, le prévisionniste équatorien n'est plus aussi rassurant... « *Creio que vai lluviar...* ». Merveilleuse simplicité d'un être qui n'a jamais connu l'école cartésienne ! Les adieux sont presque émouvants. Fernando suit du regard ses deux amis éphémères qui débudent leur longue partie de moulinette vers les cimes.

Un vent léger apporte du sud un air doux assez réconfortant. Le duo s'engage sans hésitation sur la branche qui évite "l'abominable station de ski". Cette route est assez étroite, mais la chaussée est en bon état. Elle escalade en courts lacets un versant de rocaïlle à forte pente, couvert d'une pinède assez dispersée. C'est la plus ancienne route du Veleta. L'autre, le boulevard, a été construit pour la coupe du monde de ski.

Vers 2.000 m d'altitude, une ouverture dans la pinède découvre un large paysage vers l'ouest, sur la vallée du Genil et son réservoir, sur le Don José. Ultime adieu à un camp de base fort sympathique, derniers regards vers un piémont encore verdoyant et habité.

Comme chaque jour en début d'étape, l'Aveugle est tout à fait à l'aise et le Paralytique rame à l'arrière, malgré une pente régulière autour de 7%. Le vent est tombé et le ciel se dégage très progressivement, en commençant d'abord par virer au gris, puis au blanc sale. Il lui faudra encore deux bonnes heures pour prendre sa parure bleue.

Objectif en vue !⁸⁰

Et soudain, au terme de l'enchaînement de lacets, le Pico de Veleta daigne enfin se présenter à ceux qui le poursuivent depuis dix-huit jours ! En toute honnêteté, comparé à un Mont Blanc, à un Cervin ou même à un simple Mont Aiguille, le totem du Trièves, le Pico ne se classe pas dans le top 50 des montagnes spectaculaires. Quant au paysage, il a certes de la dimension, de la profondeur, une certaine allure, mais lui non plus ne figure pas dans ceux que l'on qualifie d'inoubliable. Le Pico est un croc passablement usé, dissymétrique avec une paroi verticale sur la gauche, qui émerge avec peine d'une longue chaîne grisâtre zébrée de coulées blanches. Cette crête en arc de cercle ferme un vaste entonnoir tapissé de rases prairies, qui prennent par endroits la couleur jaune d'or de la gentiane. Quelques reboisements de pins dessinent ici et là de grands rapiécages vert sombre.

79 « Pleuvoir ? Je ne crois pas... » et deux lignes plus loin : « Je crois bien qu'il va pleuvoir ! »

80 voir la photo de la couverture... un tantinet solarisée...

Dans le thalweg principal, en grande partie cachée par un épaulement, on devine la station de Prado Llano dont les bâtiments s'étagent sur près de 500 m de dénivelée. Des rubans d'asphalte et des chemins carrossables lacèrent en tous sens les versants, piqués un peu partout par les pylônes des remonte-pentes.

Pas de quoi se prosterner, il faut bien le dire... L'animal était sans doute "lêché" avant que l'homme ne vienne le scarifier de voies d'accès, le torturer de banderilles, le charger de câbles d'acier et le massacrer de béton. Peut-être que les neiges hivernales parviennent à effacer en partie ces blessures. Mais alors, qu'en est-il de sa tranquillité ?

La route a profité d'une pente moins forte pour abandonner ses lacets. Le vent est complètement tombé et le ciel est beaucoup moins menaçant. L'altitude se fait surtout sentir par la température qui fraîchit. Un secteur en faux plat précède la jonction des deux routes ; c'est à cet endroit que la route franchit un collado de las Sabinas, répertorié par Michelin à l'altitude de 2.180 m, mais non porté sur le plan détaillé du Parque Nacional. Peu importe, il y a tant d'autres cols inexistantes répertoriés et de cols réels non identifiés !

No man's land

Le tronçon qui conduit de ce col des Sabines (on se demande ce que viennent faire ici les belles qui servent à peupler la Rome primitive) à la grande et austère bâtisse de l'« Albergue Juvenil » (auberge de jeunesse, pour ceux qui sont vraiment allergiques aux langues étrangères) à 2.500 m d'altitude, se redresse sérieusement et oblige à jouer du dérailleur. L'Aveugle commence à goûter du pignon de 26, posé en urgence à Perpignan, grâce à l'efficace intervention de l'ami Martial.

Le Pico se fait plus présent, mais le décor reste vraiment banal, pour ne pas dire laid. Les bâtiments de l'Auberge de Jeunesse et les hôtels alentour sont sombres, tristes et déserts. Incroyable ! Un treize juin à 9 heures du matin. Pas un être humain en vue, pas un point d'accueil ouvert. Qui l'eut cru ?

Le boulevard s'arrête à 2.550 m contre une barrière, gardée par un agent en tenue de camouflage. Une route, plus étroite et encore bien asphaltée continue vers le sommet. Sur la droite un parking où la seule voiture présente crache deux couples de promeneurs qui se lancent courageusement (ou inconsidérément ?) à l'assaut des crêtes en chaussures de ville...

Gilbert demande à la momie qui garde la barrière un peu d'eau pour remplir un bidon déjà vide. L'homme, jeune, s'exécute avec bonne volonté, mais grimace quand il voit Francis faire demi-tour pour la même requête. Gilbert a cru deviner dans les paroles qu'il bougonne qu'il est là jusqu'au soir - lui - et que son jerrykan de 10 litres lui suffira à peine... C'est vraiment le no man's land, cette station de Solynieve !

Cette barrière - portée sur le plan sous le nom de « Control Hoya de la Mora » - contrôle l'accès au Parc National, totalement libre pour les marcheurs et les cyclistes, mais très strictement interdit aux voitures (sauf pour le service des pistes de ski et de l'observatoire astronomique, construit à 2.850 m d'altitude au sud-ouest du Veleta).

La Réserve Naturelle de la Sierra Nevada, créée en 1986, devenue "Parque Natural" en 89 puis "Parque Nacional" en 99, occupe une superficie de plus de 85.000 ha⁸¹. Avec des altitudes comprises entre 850 et 3.482 m, le Parc constitue une enclave protégée pour l'étude des écosystèmes montagnards sous climat méditerranéen. Les scientifiques y ont inventorié plus de deux mille espèces végétales (sur les 8.000 répertoriées dans la péninsule Ibérique), avec quelques variétés spécifiques comme la violette de la Sierra ou l'étoile des neiges (« estrella de las nieves », pour faire plus joli⁸²).

Bien évidemment, l'entonnoir skiable n'est pas inclus dans le Parc National. Et bien évidemment aussi, la contemplation de ces rares merveilles de la nature reste exclusivement réservée aux scientifiques et aux marcheurs écolos qui savent parcourir la montagne hors des sentiers battus.

81 par comparaison, 52.800 ha pour le Parc de la Vanoise

82 et *Plantago nivalis*, pour les spécialistes comme l'ami Victor Sieso !

Assaut final

Pour nos deux cyclos, le véritable assaut final commence. Jusqu'à 2.800 m, ils sont dans des altitudes déjà affrontées à l'Iseran, au Stelvio ou encore à la cime de la Bonette. Plus haut, c'est une nouveauté pour eux.

La route, au revêtement plus rugueux, conserve toujours une pente assez régulière entre 8% et 10%, valeur qu'elle atteint sur de courts tronçons et dans les dernières rampes au-dessus de 3.200 m. Le vent a retrouvé un second souffle et, s'il s'occupe à nettoyer le ciel, il a brutalement fait baisser la température. Il contraint les cyclos à se coucher sur leurs machines dans les courts lacets où ils le prennent de face.

Gilbert, toujours ennuyé par son mal de dents qui pour aller mieux n'en est pas pour autant terminé, laisse partir son compère, toujours impatient d'en finir. Il s'arrête à l'abri d'un rocher pour refaire sa dose d'antidouleur et avaler deux madeleines, suivies d'une orange. Il commence à ressentir les effets de l'alimentation trop sommaire des jours précédents. Mais il repart à l'énergie emballée dans son Gore Tex rouge.

Un peu plus haut, il rejoint l'Aveugle qui l'attendait, lui aussi bien protégé dans sa veste jaune. Ils continuent leur lente progression vers la dent du Veleta qui joue à cache-cache derrière les épaulements, les chaos de rocaillies et les premières plaques de neige. Ils snobent le panneau « Altitud 2.750 »... C'est 3000 m qu'ils sont venu chercher... depuis les polders danois.

Le paysage reste assez peu intéressant, sauf quand on prend la peine de regarder derrière soi. De larges lacets posés sur l'épaule permettent d'apprécier la progression vers le sommet. Comme c'est curieux, cette ligne droite sous l'Auberge de Jeunesse qui paraît presque horizontale et qui était si pénible à gravir tout à l'heure ! Les lointains sont brumeux. Grenade n'est pas visible et pourtant les princes maures contemplaient le Veleta. Vers l'altitude 2.900, une route part vers la droite. C'est la voie d'accès à l'observatoire. Après une courte hésitation, nos artistes évitent le piège. Grâce au GPS ou parce que ladite route descendait assez fort avant de remonter ? L'impatience les prend et l'allure s'accélère... ou du moins en ont-ils l'impression.

Altitude 3000 ?

Ils ne peuvent se retenir de "courir" vers ce panneau « Altitud 3000 » qui marquera l'aboutissement de leur projet. Peu importe ce qui arrivera par la suite. C'est déjà tellement inespéré... Alors, ils appuient comme des fous sur leurs pédales, un œil sur le bord de la route, l'autre sur leur altimètre... Au prochain virage ? Mais rien, rien de rien ! Avocet affiche déjà 3050, Suunto clairotte 3035... Ô rage, ô désespoir ! Venir d'aussi loin pour chercher un panneau disparu ! Ce monde est trop cruel...

Gilbert regrettera vivement la photo manquée du panneau 2.750, car il n'y aura plus de panneau jusqu'au sommet... Pas de bornes kilométriques non plus, elles qui étaient pourtant bien présentes jusqu'à la barrière (km 39, depuis Grenade... et il y en a 46 au total). La « carretera mais alta da Europa », la route la plus haute d'Europe, perd un peu la tête avec l'altitude comme une miss Monde avec les années. Autovia à sa naissance, puis large boulevard, elle devient route de montagne à 2.600 m, puis perd son bitume par lambeaux comme un bouleau son écorce au-dessus de 3.000 m pour finir en un vulgaire chemin de caillasse dans le dernier kilomètre... On ne peut pas naître sirène et rester belle jusqu'à la fin.

Un peu déçus mais pas découragés (ni même essoufflés... étonnant, non ?), les acharnés continuent leur grignotage alto-kilométrique. Les plaques de neige sont devenues des névés qui fondent comme neige au soleil, car le ciel est désormais d'un bleu presque limpide.

Si Gilbert ne craignait pas d'être soupçonné de forfanterie, il jurerait avoir ressenti une vraie déception en constatant la faible épaisseur de ces névés. Il gardait en mémoire la superbe photo d'une Micheline Roques, petite fourmi progressant sous le surplomb d'un mur de neige... La couche est au minimum deux fois moins épaisse et les surplombs inexistantes... Mais il ne dira rien le Paralytique. D'autant plus qu'une petite voix un peu agressive, mais mélodique et fort sensée, lui a glissé dans l'oreille : « *Mais bougre d'âne ! S'il y avait deux fois plus de neige, tu ne pourrais jamais descendre par la piste de l'autre côté ! Il faut savoir ce que tu veux !* ».



**A 1 km du sommet du Pico de Veleta, à l'altitude de 3.300 m,
Francis et Gilbert tournent le dos à la ville de Grenade (invisible)
En contrebas : à gauche, un petit réservoir d'altitude à 2.500 m
à droite : la station de Prado Llano à 2.100 m**

Altitude 3.200. Le Pico est enfin là, à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau. Le versant de rocaïlle est zébré d'un gigantesque Z inversé, tracé par les lacets de la route. Décor aride, paysage mutilé par les pylônes, les gares de télésièges et les pare-avalanches. Dans le dernier kilomètre, première rencontre avec un humain depuis le gardien de la barrière de la Mora. C'est un jeune marcheur espagnol qui descend du pic. L'occasion est trop belle de lui remettre le Yashica entre les mains. Un cliché qui ne se décrit pas, mais qui se montre. Tout de suite ! Et en couleurs !

Le marcheur n'en croit pas ses oreilles quand les deux intrépides lui demandent des renseignements sur l'état de la piste sur l'autre versant. Contemplant les deux randonneuses, qui effectivement ont l'air de fragiles danseuses dans ce décor de rocaïlle, il laisse clairement entendre que le chemin est strictement impraticable sur une bonne vingtaine de kilomètres avec des engins pareils. Pour le rassurer, les deux compères lèvent la main droite et jurent de faire les vingt kilomètres en marchant (on ne sait jamais, c'était peut-être un garde...). Rassuré, il s'éloigne en leur montrant l'embranchement de la piste qu'il faudra prendre sur la droite pour amorcer la descente.

Dernier kilomètre, dernier effort et première marche à pied, car le goudron a définitivement rendu l'âme. Les deux derniers lacets sont ravinsés et impraticables avec des pneus étroits. La route, devenue piste, vient mourir définitivement à une trentaine de mètres d'un refuge en maçonnerie, assez hideux par lui-même, mais génialement accroché sur l'arête rocheuse. Les deux randonneuses et les bagages sont hissés à dos de mulets jusqu'à l'étroite plate-forme... « *Ce sont vraiment des mulets, ces deux-là ! Ils ne pouvaient pas les laisser en bas leurs vélos, ces dingos ? Et d'ailleurs pourquoi ne sont-ils pas essoufflés à une altitude pareille ?* » ronchonne un petit Grincheux.

Nirvana

C'est alors que nos deux conquérants reçoivent l'une des plus belles récompenses de leur vie : un paysage EPOUSTOUFLANT ! Comment une montagne aussi laide - si, il faut le dire et même l'écrire - côté face, peut-elle être aussi belle côté pile ? Miracle de la nature !

Vers l'est, un alignement de sommets, au premier rang desquels le tout proche Mulhacén, un enchevêtrement d'arêtes sommitales, soulignées par la présence de multiples petits névés tapis dans les creux, déchirées par de profondes cassures. Une lumière froide, un peu surnaturelle, accentue le contraste et amplifie les ombres.

Sur le flanc du Mulhacen, la piste qui descend vers la mer est bien visible. Vers le nord, le thalweg encaissé du rio Genil, en partie caché par de gros blocs de schistes lustrés. Vers l'ouest, l'interminable épaulement portant les lacets de la plus haute route d'Europe et, sur la gauche, le secteur dénaturisé de la station de ski. Vers le sud enfin, un magnifique versant en entonnoir, totalement épargné par les aménagements, qui présente un bel exemple de la hiérarchisation des paysages avec l'altitude, de la caillasse des sommets à la forêt tout en bas. Au pied de l'à-pic, sous le refuge, un petit lac miroite sous le soleil. Pas de bleu de la mer, ni d'Alhambra côté Grenade. On ne peut pas tout avoir : le beau temps et une visibilité à 100 km !

Aucune trace de vie animale dans cet univers minéral. Pas un être humain, pas un mouvement perceptible sur les pistes, pas un rapace ni un avion dans le ciel. Et pourtant, la vie existe dans cette rocaïlle. Ne serait-ce que ce couple de chamois, furtivement entrevu lors de la montée. Quel extraordinaire sentiment d'ivresse et de puissance de dominer ainsi le monde !

A une quinzaine de mètres au-dessus du refuge, une borne géodésique est posée sur le sommet du Pic. La plaque de l'Institut Géographique espagnol ne porte aucune indication d'altitude lisible : 3.392 m selon le dépliant du Parque Nacional, 3.393 m pour le Guide de la National Geographic Society ou 3.398 m si l'on en croit Michelin ? Quelle importance ? L'Aveugle laisse exploser une joie totale, les bras tendus vers le ciel. Le Paralytique savoure aussi cette réussite à laquelle il a toujours voulu croire. Ils restent là silencieux, écrasés par le gigantisme du décor qui les entoure. Ce n'est certes pas la première fois qu'ils montent aussi près du ciel. Les grandes stations de ski alpines sont équipées de remontées mécaniques jusqu'à 3.300, 3.500, voire 3.850 m au pic de l'Aiguille du Midi. Mais ils ne l'avaient jamais fait à la force du mollet et dans une telle intimité avec la haute montagne... Secondes de bonheur absolu, minutes d'ivresse trop fugitives. Comme des gamins qui ne veulent pas aller au lit et "jouent la montre", ils sautent d'un rocher à l'autre, s'extasient sur un schiste, prennent la pose comme de vrais conquérants des cimes, associent leurs valeureuses montures à leur bonheur...

"Casse-dalle" à près de 3.400 m...

Mais l'air est vif et une violente bourrasque les rappelle à l'ordre. Il est plus de onze heures et une longue descente incertaine les attend. Comme pour bien leur rappeler la nature éphémère de toute chose, de lourds nuages noirs montent de la mer...

Francis, doté à la fois d'un bon appétit et de solides mâchoires, avale sans sourciller les coriaces sandwiches de Fernando. Il faudra bien un bidon complet pour les faire descendre. Gilbert se contente de deux madeleines, de deux oranges et d'une barre de céréales. Il n'y a bien que sa carie dentaire qui n'apprécie pas le somptueux paysage du Pico de Veleta. Aucun des deux ne s'étonne de respirer tout à fait normalement. Il n'était peut-être pas aussi idiot de prendre autant d'élan et de partir d'aussi bas pour monter aussi haut.

... avant une angoissante interrogation...

La descente commence par une désescalade du refuge jusqu'à la route, randonneuses sur l'épaule. Et se poursuit par une progression au ralenti jusqu'au goudron. Le croisement de la piste est néanmoins rapidement atteint⁸³. Sans aucune hésitation, il s'y engageant...

Tout commence au mieux sur un sol de terre un peu humide, mais très roulant. Le bonheur dure à peine cinq cents mètres. Jusqu'au passage d'une arête où la piste devient chemin quand où elle bascule brutalement vers le vide. Ce passage est le "collado" signalé par le randonneur. pédestre. A-t-il un nom ? Un refuge/bivouac situé à cet emplacement sur le plan du Parque, porte le nom de « La Carihuela - alt. 3.199 m ».

Le fascicule des cols cyclables en Espagne, publié en 1992, par la Confrérie des Cents Cols, cite un puerto de Mulhacén dont les coordonnées semblent (à 500 m près sur la Michelin au 1/400.000e) correspondre, mais avec une altitude erronée (3.120 m). Peu importe une fois de plus, même si un col à plus de trois mille ne saurait laisser un cyclo-randonneur indifférent.

⁸³ les pratiquants de la Petite reine ne seront pas surpris qu'une descente "au ralenti" soit nettement plus rapide qu'une ascension "à fond"...

Il est certain que le col existe puisqu'il constitue le point de passage le plus bas entre deux bassins versants parfaitement identifiés. Mais pourquoi se nommerait-il Mulhacén, alors qu'un collado du même nom est indiqué deux kilomètres plus loin ? Foin des listes approximatives, des cartes imprécises, des nomenclatures discordantes et des altitudes baladeuses !

Nos duettistes, réunis en fin de journée en assemblée générale, décideront à l'unanimité et dotés des pouvoirs qu'ils s'étaient octroyés après leur fabuleux exploit, qu'ils avaient franchi le puerto de Carihuela ce jeudi 13 juin de l'an de grâce 2003, à 12 heures et 13', la moyenne des altitudes indiquées par leurs altimètres respectifs étant de 3.228 mètres (à noter qu'aucun des deux instruments n'indiquait l'altitude exacte au sommet du Veleta, le plus "optimiste" donnant seulement 3.375 m).

Plantés côte à côte sur la brèche, nos compères s'interrogent. « *On y va ou on fait demi-tour ?* » se demandent-ils avec un bel ensemble en se grattant l'occiput et en observant avec une certaine angoisse le chemin qui descend à flanc de versant avec une pente de 15 à 20 %. Il est en partie recouvert de gros blocs et disparaît totalement sur quelques dizaines de mètres sous un névé. « *Demi-tour ! demi-tour !* » s'égosillent les deux anges gardiens, déjà épuisés par cette matinée de galère... « *Si on se lance, il faudra aller jusqu'au bout...* » remarque fort justement le Paralytique. « *Oui, bien sûr... mais la piste paraît meilleure plus loin...* » observe l'Aveugle, qui, ayant déjà fait son choix, révèle une fois de plus une vue d'aigle royal, car évaluer l'état du chemin à trois kilomètres de là, sous la crête du Mulhacén, assurément aucun "bien voyant" ne peut le faire sans une bonne paire de jumelles. « *OK, on y va... mais il faudra absolument marcher et être très prudents, sinon on va tout casser. D'ailleurs on a largement le temps... 30 km à 6 l'heure; ça ne fait que 5 heures... et on pourra bien rouler un peu..* » affirme le Paralytique, très satisfait de la tournure de la conversation, car il a horreur de faire demi-tour...

Les dés sont jetés et les Chérubins sont furieux.

C'est parti pour une longue promenade, la plupart du temps pédestre mais aussi roulante sur quelques passages montants ou moins pierreux. Le décor rapproché varie à chaque hectomètre.

Ici, c'est un mur d'eau formé de multiples cascades qui ruissellent sur une falaise (arrêt rafraîchissement, remplissage des bidons... et bain de pieds involontaire pour Gilbert), là c'est un névé d'une soixantaine de mètres qu'il faut franchir, le vélo sur l'épaule (Francis a pris le temps de chausser deux sacs en plastique tandis que Gilbert n'hésite pas à patauger dans la neige avec ses nu-pieds... et ses socquettes en Gore Tex).

Plus loin, c'est un superbe petit lac niché au creux d'un entonnoir glaciaire fermé par une moraine de schistes lustrés comme des souliers vernis (un VTT est posé là sur la rive, mais son propriétaire est invisible...). Encore plus avant, c'est un chamois qui traverse paisiblement la piste, pour aller brouter une touffe d'herbe entre deux gros blocs de roche, tandis que sa femelle apeurée rebrousse chemin et fait un long détour pour rejoindre son compagnon.

Au bout d'un court tronçon ascendant et cyclable, un passage dans la roche semblable une autre Brèche de Roland (sans doute le collado del Mulhacén - 3.100 m). Sous le sommet du Mulhacén, un sentier escalade une forte pente. Trois randonneurs s'y engagent. Ils sont lourdement chargés et il leur faudra un rude labeur pour atteindre le sommet, trois cent cinquante mètres plus haut.

Le ciel qui s'était chargé subitement sur la mer s'est à nouveau dégagé. Le chemin est devenu piste et il est un peu plus facile de progresser mi-marchant, mi-cavalant debout sur les pédales, quelquefois en chevauchant-marchant et même parfois en chevauchant-trottinant... Mais il faut être très vigilant car les pièges sont innombrables et d'autant plus vicieux que la descente a effectivement commencé. Progressivement mais sûrement après une petite dizaine de kilomètres à flanc de versant entre 3.200 et 3.000 m. Nonobstant la grande vigilance qu'exige l'état de la piste et la fatigue qui en résulte, nos cavaleurs d'acier sont très très satisfaits de leur "promenade" quand ils font une pause au Mirador de Trévez, point de vue sur le village du même nom, posé à près de 1.500 m d'altitude. Le sol est couvert de touffes de renonculacées⁸⁴ jaunes. C'est bien agréable quand même de retrouver un peu de verdure (même si elle est jaune) après tant de caillasse...

84 sans aucune garantie pour l'identification ; comme cela a déjà été dit par ailleurs, nos gaillards sont bien meilleurs pédaleurs que botanistes...

Les compères font le point. Seize kilomètres ont été parcourus depuis le sommet du Veleta. En une heure quarante environ, soit une moyenne proche de 10 km/h, bien supérieure à ce qui était espéré. Pas de chute, pas de casse. C'est le triomphe de Candide !

La moitié du chemin est fait : il ne devrait rester que 15 km de piste et environ 800 m de dénivelée puisque le Mirador est à 2.640 m d'altitude. Un petit encas calorique, une large rasade de jus de névé... Et c'est reparti sur une piste qui est désormais tout à fait carrossable... même si elle est encore très généreusement caillouteuse. Comment ne pas laisser l'allure augmenter insensiblement quand on vient de passer près de deux heures à se crispier sur des poignées de freins ?

Peut-être en faisant une courte halte à l'emplacement supposé d'un collado del Cascajar Negro, bien affiché en lettres majuscules sur le plan du "Parque", mais aussi discret sur le terrain que le collado de las Sabinas. L'objectif de la halte n'était pas de chercher un col mystérieux (un de plus !), mais de rendre un dernier hommage à celui qui aura enchanté cette journée : le Pico de Veleta. Petite dent sur la crête à l'horizon, mais un Grand d'Espagne ! Il est bien normal que la photo choisie pour illustrer la couverture de ce récit transeuropéen lui soit dédiée...

La Petite Sirène a décidé d'arrêter là son beau voyage. Elle a vu tant de choses nouvelles dans ce monde des Terriens. Et puis elle a tenu sa promesse : aider ces deux vieux fous sympathiques à atteindre ce sommet qu'ils appelaient leur Objectif. Leur folle joie l'a beaucoup émue. Devineront-ils un jour que c'est à Elle qu'ils la doivent ?

Mais elle ne supporte plus les deux Chérubins. S'ils l'ont beaucoup amusée au début, si elle a beaucoup ri de leurs sottises, si elle s'est laissée entraîner dans leurs gamineries, c'est qu'elle voulait échapper, ne serait-ce qu'un instant, au train-train quotidien des filles de l'air scandinaves...

Elle a fait sa dernière B.A en jetant ses vieux copains dans la descente. Beaucoup parce qu'ils en mouraient d'envie, un peu pour embêter les deux Angelots qui allaient ainsi être bien occupés.

Et puis, elle est allée se reposer au creux d'un beau schiste lustré près d'un petit lac couleur d'émeraude. Soudain, une voix lui murmura :

« Comme tu es belle ! Comment tu t'appelles ? »

Avec surprise, la Petite Sirène découvrit auprès d'elle un petit bonhomme tout à fait extraordinaire.

« Petite Sirène. Et toi qui es-tu ? »

Elle ne savait pas que ce petit bonhomme posait beaucoup de questions, mais ne répondait jamais à celles qu'on lui posait. Pourtant, signe d'un très grand trouble, il dit :

« Je suis le Petit Prince. Je viens de la planète B 612 qui est un petit astéroïde où je vivais heureux depuis qu'un pilote perdu dans le désert m'avait dessiné un mouton pour me tenir compagnie. Mais la nuit dernière, le carton qui lui servait de maison s'est ouvert et le mouton a dévoré la fleur, ma fleur, une fleur unique au monde...

Si quelqu'un aime une fleur qui n'existe qu'à un exemplaire dans les millions et millions d'étoiles, ça suffit pour qu'il soit heureux quand il les regarde. Il se dit : " Ma fleur est là quelque part..." Mais, si le mouton mange la fleur, c'est pour lui comme si, brusquement, toutes les étoiles s'éteignaient ! »

(Antoine de Saint-Exupéry - Le Petit Prince)

« Et maintenant je suis très malheureux parce que toutes les étoiles se sont éteintes... Mais je t'ai vu ici toute seule, beaucoup plus belle que ma fleur... Dis, tu ne veux pas venir avec moi sur ma planète pour rallumer toutes les étoiles du ciel ? »

Deuxième partie : La corrida

14h10. Les artistes ont oublié leurs bonnes résolutions. Emportés par l'ivresse de la réussite, ils descendent la route graveleuse à plus de 20 à l'heure. Les kilomètres défilent enfin et debout sur leurs montures, ils se prennent pour des picadors paradant dans l'arène avant le lâcher du "toro" !

Mais après le travail des piqueurs, vient le second "tercio" du spectacle, la pose des banderilles. Et soudain... un double talonnage fait trébucher les attelages. Les deux en même temps, à l'arrière bien sûr, et en moins de cent mètres.

Commence alors un long travail de patience. Talonner une roue insuffisamment gonflée a pour conséquence une double coupure de la chambre à air sur une longueur de deux à cinq millimètres. Ce qui entraîne une très délicate réparation, d'une part parce qu'une coupure est difficile à obturer (au contraire d'une perforation par une épine ou un silex), et d'autre part parce les deux coupures ne sont pas, le plus souvent, colmatables avec une seule Rustine.

Tandis que le Paralytique, qui est loin d'être un expert mais sait néanmoins faire face, se débrouille avec la seule chambre à air en bon état qui lui reste et tente (vainement) de colmater les coupures de sa seconde chambre "talonnée" la veille entre Huéscar et Baza, l'Aveugle, Grand Maître es Rustines⁸⁵ dont la réputation n'est plus à faire, se débat avec un délicat problème de longueur de valve. Car la roue "saxonne" (celle achetée à Oldenburg) a une jante profilée "haute" qui exige des valves longues... Et la seule chambre à valve longue est déjà sur la roue avant... qui vient aussi de perdre sa pression... Les aficionados exultent... Le matador est contraint de montrer tout son art tant la bête a de caractère. Mais le toréador est de classe mondiale ! Un coup de démonte-pneu par-là, olé ! Et un frottis de papier de verre par ici... bravo ! Et trois coups de pompe avant la véronique... et deux pas de coté avant la première banderille... Gilbert, pourtant exténué par son effort, hurle son enthousiasme quand enfin le "toro" est remis sur ses roues.

Bilan : une bonne heure de travail intensif, plus une seule chambre de secours en bon état, un reste de colle et deux petites Rustines. Leur avenir est entre les mains de leurs Anges gardiens ! Autant dire qu'il est aléatoire !

Les matadors de Michelin repartent très refroidis et beaucoup plus prudents. L'état de la piste s'améliore encore mais la pente est devenue assez forte et ils doivent descendre "sur les freins" un long enchaînement de lacets dans une belle forêt d'eucalyptus.

... enfin l'asphalte !

Enfin à 1.820 m d'altitude, après 13 kilomètres de vigilance, de tension nerveuse et musculaire (le freinage ! rien n'est plus fatigant que de descendre lentement !) et d'angoisse, la barrière du « Control Hoya del Portillo » apparaît enfin. Tout de suite derrière, le goudron. Sauvés ! Plusieurs véhicules stationnent sur le parking. Des randonneurs, mais aussi de simples vacanciers qui sont venus chercher un peu de fraîcheur en altitude. En contrebas, accroché au versant un village tout blanc, Capileira.

Le piémont sud de la Sierra Nevada forme une petite région très typée qui porte le nom d'Alpujarras, dont les guides sont assez unanimes pour venter les charmes : « Le paysage, d'une grande beauté sauvage, est une invitation à profiter de l'air pur, à examiner les fleurs sauvages et à embrasser du regard toute l'étendue de la montagne environnante. » (National Geographic) ou encore « Voici un coin à ne pas manquer. Imaginez un chapelet de villages admirables, coquets, accueillants, qui flottent entre 1.000 et 1.500 m d'altitude. Chacun d'eux possède son propre cachet et, curieusement, la proximité de la côte n'a pas abîmé ces villages sans âge. » (Le Routard).

C'est vrai qu'il a beaucoup d'allure "vu d'en-haut" ce petit village de Capileira, qui s'étire sur un replat à flanc de versant, autour de son église dont les tuiles rouges de la nef et du haut clocher quadrangulaire constituent la seule tache de couleur vive dans un long ensemble blanc.

85 voir l'anecdote de la panthère rose, dans le récit du Tour de France 4ème étape (Les Aventures de l'Aveugle et du Paralytique - Tome I)

Toute la partie inférieure du versant, de l'autre côté du profond thalweg, est aménagée en terrasses. On distingue des vergers, sans doute d'agrumes, et des alignements d'oliviers. Gilbert est étonné de retrouver ici les paysages de Grande Kabylie qu'il parcourait à vélo, il y a plus de trente ans. La similitude est remarquable, une fois que l'on a remplacé le clocher par un minaret.

Il est 16h02' (la montre digitale marche toujours aussi bien !) et il ne reste qu'une soixantaine de kilomètres jusqu'à la mer, dont une bonne moitié devrait être rapide avec une dénivellation négative - donc favorable - de 1.800 m. Le final de cette journée s'annonce grandiose et Gilbert salive déjà de la bonne heure dont il pourra disposer pour satisfaire l'appétit de son Yashica.

La catastrophe et une longue galère !

Le Paralytique se lance fougueusement dans la descente, suivi de près par son compère. La chaussée est assez dégradée et il faut être vigilant, car les ombres masquent de sournois nids de poule. Deux cent mètres à peine suffisent pour qu'un hurlement retentisse à l'arrière : « *Gilbert ! Arrête ! J'ai talonné à l'avant !* ». Le troisième «tercio» de la corrida commence. C'est l'estocade !

Les ressources disponibles sont réduites : plus de chambre de secours, un cube de colle pratiquement épuisé et deux Rustines de petite taille. Aussi expert soit-il, l'Aveugle ne peut exercer son art sans « muleta », ni « descabello »⁸⁶. La bronca enflerait dans les tribunes des aficionados... si le public n'était réduit au seul Paralytique, encore paralysé par ce terrible coup du sort.. et à deux autres petits Salopards qui, tout là-haut, se tordent de rire...

Un bon quart d'heure plus tard, l'Aveugle repart à quinze à l'heure avec la même chambre, dont les blessures ont été plus ou moins bien obturées par une large pièce découpée dans une autre chambre. La pression tient quelques minutes... Et c'est ainsi que la belle promenade dans les Alpujarras devint un interminable chemin de croix pour l'Aveugle. Et je roule deux kilomètres, et je cours huit cent mètres, et je trotte trois cents, et je marche une centaine de mètres, et je regonfle... et je roule... Cela dura près de trois heures, et trente et un kilomètres ! Pour une bonne descente, ce fut une belle galère ! Et que fit le Paralytique durant tout ce temps-là ? Une chasse à la chambre à air, tout simplement. Mais il eut beau courir d'un village à l'autre, de Capeira à Orgiva, en passant par tous les « garajes, tiendas (magasins), ferreterias (quincailleries) » où on le fit inutilement s'adresser, il ne trouva pas la moindre « cámara de aire »... On ne fait pas de vélo dans les Alpajurras. Ce qui se comprend assez bien d'ailleurs, car les pentes sont sévères et la chaleur lourde...

Enfin, vers 19 heures, à l'entrée de Lanjarón, après s'être dérouterés pour remonter d'Orgiva jusqu'à cette petite ville thermale, porte d'entrée dans les Alpajurras quand on vient de Grenade, l'Aveugle repéra la « tienda de bicicletas » si longtemps espérée. Pendant que son compère partait à la recherche d'un gîte, il put enfin mettre une chambre neuve sur sa jante avant. Seule la fatigue peut expliquer pourquoi, après avoir fait comprendre au marchand qu'il souhaitait acheter une chambre à valve courte et une autre à valve longue, il monta la valve longue à la place de la courte. Et c'est aussi l'épuisement qui justifie l'achat de deux chambres seulement. En fait, d'une seule chambre de secours pour quatre roues... Petite erreur qui deviendra grande, le lendemain.

Gilbert a trouvé facilement un gîte dans cette ville touristique. Il n'avait en fait que l'embarras du choix car les hôtels se côtoient dans la rue principale. Il a fait affaire avec la patronne de l'Hostal Nevada (ne serait-ce que pour le nom...) qui est une énorme dame en noir, tapie dans l'ombre du petit hall. La dame - quasi impotente - est aussi sympathique que volumineuse. Non seulement, elle propose une chambre à deux lits avec douche pour la somme dérisoire de 24 euros, mais en plus, elle assure son client que Miguel va pourvoir à toutes ses exigences : emplacement sûr pour les « bicicletas », « menus de la casa » dès 20h30, « desayonos » sur plateau dans la chambre et départ à l'aube. En attendant son expert en Rustines, le Paralytique raconte à la forteresse andalouse la folle journée qu'ils viennent de vivre. La dame est époustoufflée et réclame à grandes clameurs la présence de son Miguel pour lui présenter le phénomène qui vient de traverser la Sierra à bicyclette.

Miguel qui s'avère être, non pas sa moitié mais son cinquième, arrive enfin. Il ne partage pas l'enthousiasme de sa conjointe. C'est un Monsieur de taille moyenne, très grisonnant, très distingué et très efficace dans le service. Bref, c'est lui qui bosse et c'est elle qui coffre (pas fort ! Voir le prix de la chambre !).

86 épée avec laquelle on donne le coup de grâce quand le toréador a raté son coup avec la première épée.

Après avoir pris une douche revigorante, après avoir ingurgité un dîner simple, mais reconstituant, après avoir raconté cent fois les mille et une aventures de cette extraordinaire (et inespérée) odyssée, après avoir tenu assemblée pour statuer sur "leur" col à plus de 3.000 m, Miguel les envoya faire un tour en ville pendant qu'il préparait le plateau du petit déjeuner. Ils étaient bien trop excités pour faire du tourisme, mais cette promenade leur permit d'acheter des "postal". A 22 heures en Andalousie, les commerçants commencent seulement à fermer leurs boutiques. Autre pays, autres mœurs.

Difficile de s'endormir après une telle journée ! Malgré la fatigue ou peut-être à cause d'elle. Jamais nos deux compères n'avaient connu tant de péripéties, tant d'exaltation et d'abattement, tant de bonheur et de désespoir, tant de facilité et de souffrance dans une étape de 90 km. Jamais non plus, ils n'avaient progressé à une moyenne aussi faible : à peine 12 km par heure...

Mais quelle exceptionnelle aventure !

Les deux Angelots sont furieux, ulcérés, écœurés, trahis et morts de jalousie.

Leur copine est partie sans même leur dire pourquoi elle les abandonnait. Non seulement elle a poussé les deux vieux fous sur la piste infernale, mais elle a profité de leur inattention pour disparaître. Elle savait bien qu'ils auraient beaucoup, beaucoup de travail pour surveiller leurs deux acrobates. Et voilà l'un qui manque de glisser sur un névé et de partir dans le vide, et voilà l'autre qui fonce tout droit sur une grosse pierre... Mais quelle journée d'enfer ! Ils ont bien demandé leur mutation immédiate à Saint-Pierre parce que ces deux là, vraiment, ils en ont ras-le-bol ! Un bon petit fonctionnaire, joueur de bridge, sans voiture ni maîtresse, voilà une bonne planque pour un Ange gardien qui a déjà une longue carrière derrière lui... Mais non, le Chef ne veut rien entendre et il prétend qu'il faut justement une grande expérience pour surveiller un duo d'handicapés aussi téméraires...

Tout s'est bien passé jusqu'au Mirador de Trevez. Ils pensaient que leur compagne était là près d'eux, les aidant dans leur tâche. Mais voilà que profitant de la pause de leurs protégés, ils la virent disparaître derrière le Pico de Veleta. Elle donnait la main à un petit bonhomme blond, habillé comme un Petit Prince...

Ils entrèrent alors dans une grande fureur, maudissant toutes les Filles de l'air et les Sirènes des océans. Jamais plus, ils ne tomberaient amoureux de l'une d'entre elles, fut-elle la plus belle Créature qu'ils aient jamais vue. La traîtresse ayant disparu, ils ne restaient que leurs protégés pour passer leur colère. Ils le firent avec tout leur talent et ce fut la plus belle corrida que l'on ait jamais vue sur les pentes de la Sierra Nevada.

Ce soir, ils sont tristes, solitaires et fatigués.

Vendredi 14, samedi 15 juin et dimanche 16 juin
LANJARÓN - MALAGA : 128 km... et retour en France

Chapitre XX – RESUME DES TROIS DERNIERES JOURNEES

Où il est question de routine, de tourisme et de retour au bercail...

Dans un feuilleton, l'habitude est de résumer les chapitres précédents pour permettre au lecteur de comprendre l'histoire, même s'il a raté quelques épisodes. Mais l'aventure de nos deux héros n'est pas une histoire ordinaire. Elle a trouvé sa conclusion hier au Pico de Veleta, l'Objectif 3000 ayant été atteint et même largement dépassé.

La fin de l'histoire qui se déroule encore sur trois journées n'a donc aucune raison d'être longuement détaillée puisque, de toutes façons, l'aventure est terminée. Plus rien désormais ne peut leur arriver.

Leur bonheur était dans la Sierra !

Premier jour : la fin du contrat

Le duo quitte l'hôtel à 7h05'. Lanjarón est complètement endormi. Trajet de routine jusqu'à la côte après avoir "merdouillé" au moment de prendre la 4 voies. Arrêt-photo au panneau de Salobreña, qui de loin ressemble un peu à Alger la Blanche et sa casba (les mosquées en moins) et arrêt "café/viennoiseries" quelques kilomètres plus loin dans un petit restaurant en terrasse. Le ciel est blanc et l'humidité de l'air a réveillé le mal de dents du Paralytique qui fait la gueule...

La route de la Costa del Sol (tiens revoilà la détestée N340 !) est accidentée et très fréquentée jusqu'à Torre del Mar où une "autovia" vient récupérer une grande partie du trafic. Un vrai casse-pattes pour les cyclistes, plutôt désagréable à parcourir, en particulier dans les tunnels (dont l'un de 660 m, ce qui est affreusement long quand les voitures vous rugissent dans le dos) ou dans la grande banlieue de Malaga où l'on ne sait plus très bien ce qui est nationale, autovia ou avenue urbaine.

Sur cette côte, la station balnéaire de Nerja, qui occupe un site sur une falaise, modestement dénommée, « le Balcon de l'Europe », est une magnifique petite cité toute blanche, encore épargnée par les tours de béton qui polluent généralement ce type de localité.

C'est l'endroit choisi par nos cyclos pour leur dernier pique-nique. Midi a sonné depuis vingt minutes quand ils repartent pour un ultime tronçon de 50 km en bordure de mer. Il leur reste quatre heures pour boucler leur EuroDiagonale dans le délai imparti. Une vraie promenade pour de tels routiers surentraînés, mais assez curieusement ils roulent fort. Ils veulent en finir au plus vite.

Leur bonheur était dans la Sierra !

Une demi-douzaine de kilomètres plus loin; l'Aveugle constate que sa roue avant se dégonfle doucement... Le matériel acheté à Lanjarón n'est pas de première qualité ! Il s'arrête et regonfle... Pour voir. Deux kilomètres plus loin, talonnage... à l'arrière. La chambre de secours (la seule qui subsiste !) a une valve trop courte. Il faut donc remettre à l'arrière la chambre fuyante de l'avant et réparer les deux trous consécutifs au talonnage de la roue avant... pour garder un secours au cas où...

L'Aveugle recommence son show "roi de la Rustine et du demonte-pneu", tandis que Gilbert parle avec tous les cyclistes qui passent (surtout des Allemands et quelques Hollandais) pour tenter de leur acheter une chambre. Mais il fait choux blanc. Les panzers germaniques, montés sur les pneus de tracteur de leurs engins tout-terrain, ne crèvent jamais. Alors pourquoi emporter une chambre de secours, surtout d'une dimension 700 qui ne leur conviendrait pas ?

Il faudra près d'une heure pour résoudre le problème. A 13h40, le Paralytique commence à se demander s'ils ne vont pas finir "hors délais", ce qui ne serait pas très grave - **puisque leur bonheur était dans la Sierra** - mais ne lui plaît pas du tout, car il a horreur d'arriver en retard à un rendez-vous, plus encore si ce rendez-vous est avec lui-même. Alors il décide de prendre la tête du convoi en veillant très soigneusement à prévenir son partenaire de tous les pièges : « *Frère, garde-toi à droite... Frère, attention au trou... Frère, stop au feu à trente mètres* ». Le Bourguignon se prendrait presque pour le petit Prince de France, futur Philippe le Hardy, duc de Bourgogne qui, combattant aux côtés de son père Jean le Bon à Poitiers, lui criait : « *Père, gardez-vous à droite, Père gardez-vous à gauche* ». car il n'avait que treize ans et pas encore la force de soulever une épée !

Gilbert a réglé l'allure sur un régulier 22 km/h, ignorant un vicieux vent de trois-quarts (décidément les deux morveux là-haut n'ont pas encore retrouvé leur calme !) et priant les Dieux pour que cela se termine mieux pour eux que pour le Roi de France en 1356.

C'est quand même avec un énorme ouf de soulagement que Gilbert photographie son compère devant le panneau d'entrée dans Malaga à 15h25' précises (soit 35 minutes avant la fin du délai, autrement dit une peau de chagrin quand l'adversité s'en mêle...) et c'est avec un véritable ouf de satisfaction que Francis déclenche le Yashica, tandis que son partenaire glisse la carte arrivée dans un « Correos » rencontré quelques hectomètres plus loin.

Accolades, bisous, joie tempérée. Le cœur n'y est pas vraiment.

Leur bonheur était dans la Sierra !

Comme cela ne surprendra plus le lecteur, GPS localise sans coup férir le numéro 3 de la calle Trinidad où l'Hostal El Ruede, fortement recommandé par le Guide du Routard (édition 1998, reconnaissons-le) pour ses prix modérés, son patron qui parle français et son calme,... n'existe plus à l'adresse indiquée. Tout est question d'habitude et les compères ne sont même plus surpris par cette Nième défaillance du Routard ! Le réceptionniste de l'hôtel voisin propose une chambre à près de 80 euros... Mais il ne cherche même pas à convaincre les deux clochards qu'il a devant lui. Il préfère les envoyer un peu plus loin dans un Hostal San Francisco, où la piaule à deux plumards ne coûte que 27 euros, avec vue sur un mur sale à deux mètres de la fenêtre, WC dans le couloir au bout d'un petit escalier tordu et pas de petits déjeuners. Mais nos héros se moquent bien de tout cela puisque leur bonheur était...

La journée se termine par une lessive, par les habituels coups de fils aux épouses, par l'écriture de cartes postales aux amis et par une promenade dans le centre tout proche. Malaga est une grande ville de plus de cinq cent mille habitants, avec un port de commerce actif, avec un centre de grands immeubles blancs, serrés autour d'une cathédrale mi-Renaissance, mi-baroque et assez "mastoc", avec quelques larges avenues ombragées et sans doute beaucoup d'autres choses intéressantes qu'ils ne verront pas. Que leur importe...

Leur bonheur était dans la Sierra !

Avant d'aller dîner, Gilbert entraîne son compère jusqu'à la gare routière, située à un petit kilomètre de leur hôtel. Une idée lui trotte dans la tête depuis la veille. Et s'il allait jusqu'à Grenade visiter le prestigieux Alhambra ? Une façon d'exploiter intelligemment une journée disponible, le fameux joker réservé "au cas où" et désormais disponible, puisque le raid est terminé...

La soirée s'achève dans un restaurant assez chic d'une rue piétonne, devant une grosse dorade fraîche grillée sur l'heure et facturée au prix très fort. Il faut bien, comme ils l'avaient fait à Lisbonne à l'issue de leur Grande Diagonale depuis Vienne, "marquer le coup", même si cette fois-ci...

Leur bonheur était dans la Sierra !

Deuxième jour : tourisme à Grenade

Gilbert a voulu voir Grenade et il a vu Grenade. Au pas de course, entre deux autobus, mais il a vu quand même. Francis, qui connaissait déjà l'Alhambra, avait quand même décidé de l'accompagner, sans doute pour ne pas rompre des liens aussi fortement noués, avant la rupture programmée le lendemain à Roissy-Charles de Gaulle. Vingtième jour de vie à deux sans la moindre rupture spatiale (quelques centaines de mètres, au plus) ou temporelle (quelques minutes, au maximum). N'est-ce pas une chose extraordinaire ?

C'est la raison pour laquelle le duo débarque ce samedi 15 juin vers 9h40 d'un car de la compagnie Alsina dans la « Estación de Autobuses » de Granada, après un voyage autoroutier de 150 km. Quelques stations de bus urbain plus loin et quelques arabesques piétonnières autour de la cathédrale et dans les rampes d'accès à la colline impériale plus tard, les ex-cyclos devenus marcheurs se présentent vers 11h15' à la queue d'une impressionnante file d'attente. Une bonne demi-heure plus tard (« *Merci, petit frère, d'avoir été si patient !* » murmure Gilbert), ils peuvent enfin obtenir deux billets qui leur donnent le droit d'entrer dans les jardins vers... 14 heures pour être admis dans les palais Nasrides à 14h30. Deux longues heures d'attente employées à bouffer un horrible et affreusement coûteux sandwich pour touriste international et pour écrire un bon paquet de cartes postales, car il faut qu'ils racontent aux copains **leur bonheur qui était dans la Sierra !**

De 14h15' à 16h00', ils visiteront tout... ou presque. Gilbert fera beaucoup de photos des jardins, des cours, des bassins, des allées, des voûtes à stalactites, des coupoles, des stucs, des azulejos... On aime ou on n'aime pas l'architecture mauresque. Mais personne ne peut nier la magnificence du site de l'Alhambra, la richesse de ses palais et la beauté de ses jardins.

Du haut des remparts de la forteresse primitive de l'Alcazaba, ils pourront saluer une dernière fois la cordillère à peine perceptible à l'horizon. Même l'Aveugle a réussi à voir ce qu'aucun touriste n'a sans doute vu ce jour-là : le Pico de Veleta qui leur disait adieu.

Retour à Malaga à 18h40 par un car de la même compagnie et dîner "pizza" dans la foulée.

Vers 20h30, quand ils rejoignent leur carrée, Francis trouve la roue avant de son vélo presque à plat. Avec beaucoup de patience, il ressort ses Rustines et reprend son laborieux travail de fourmi pour localiser (par tâtonnement, en pinçant la chambre) le micro trou qui l'empêcherait de dormir. Quinze minutes plus tard, une violente explosion retentit et met l'hostal San Francisco en émoi : l'une des chambres achetées à Lanjarón n'a pas résisté à la torture. Elle vient d'éclater... Gilbert, fatigué, par les six heures de marche (beaucoup plus épuisant que 200 km à vélo !), laisse son compère gérer ses problèmes de fuite. De toutes façons, l'aéroport n'est qu'à huit kilomètres et la chambre qui perd, a déjà tenu 50 bornes. Alors... Et au pire, il y des taxis...

Bonne nuit l'artiste !

Troisième jour : retour au bercail

Rien ne presse. Mais on ne le dirait pas. Ils quittent l'hôtel à 7h30, en tenue de vélo, comme s'ils repartaient à Copenhague. Mais leur étape n'atteindra même pas dix kilomètres et comme leur vol doit décoller à midi dix, ils ont pris leurs précautions pour faire le trajet à pied, au cas où les deux petits Encornés auraient décidé d'en remettre une couche avec leurs talonnages...

Les grandes avenues de Malaga sont à peu près désertes à cette heure dominicale et matinale et comme, de plus, il y a grande abondance de panneaux « Aeropuerto », le GPS a été mis au repos. Ils se retrouvent dès 8h30 dans le hall de l'aéroport pour consommer "sur le pouce" un ordinaire mais nécessaire "café/croissant", facturé à prix fort.

Puis c'est un discret changement de tenue sous l'œil suspicieux du tenancier du bar... De nos jours, en Andalousie comme ailleurs, tout le monde se méfie de tout. On ne sait jamais, Ben Laden s'est peut-être déguisé en cyclo pour faire exploser sa randonneuse piégée !

Commence une longue attente puisque l'ouverture du guichet d'embarquement est programmée pour 10h00-10h15' au plus tôt, selon une hôtesse d'Air France, consultée par un Paralytique en vadrouille. D'inquiétantes affiches annoncent une « Huelga Geral » pour le 20 juin, le motif de cet appel à la grève générale étant lancé par l'UGT pour la défense des droits à l'emploi et à la protection sociale des travailleurs... Les aventuriers retombent dans le vrai monde... Tout ça leur dit quelque chose ! Il est temps qu'ils rentrent dans leurs tanières parce que le 20 juin, c'est dans cinq jours. D'ailleurs, ils sont maintenant très pressés de retrouver leurs épouses.

Leur bonheur cycliste était dans la Sierra, mais leur bonheur tout court est dans leur nid.

Quand vient l'appel pour le vol AF 1731, ils sont déjà en première ligne avec leurs randonneuses toutes nues, dégonflées et tremblantes de peur, car elles ont la plus grande crainte des agents aéroportuaires et de leur manière de les balancer sur les chariots à bagages avec le plus grand irrespect. Elles ont vaincu la Sierra, sans la moindre faiblesse⁸⁷ et mériteraient un peu plus de respect que de vulgaires valises ! Surprise quand les hôtesse se présentent. Elles ne portent pas l'uniforme d'Air France, mais une tenue spécifique de l'aéroport de Malaga. Il semblerait que ce soient des fonctionnaires "spécialisées" qui aient la charge d'assurer tous les embarquements quels que soient le vol et la compagnie concernée. Sans doute une mesure de sécurité. Ben Laden toujours...

Le seul problème est que la petite noire qui s'occupe de nos deux amis, n'a jamais embarqué de vélos de sa courte carrière. Ne voila-t-il pas qu'elle se met en tête de vouloir peser les randonneuses pour les prendre en surplus de bagages ? Comme il se doit, elle ne parle pas un mot de français et c'est dans un idiome hispano-britannique qu'il faut la convaincre de bien vouloir se renseigner par téléphone auprès de l'Agence d'Air France. Enfin, tout s'arrange gratuitement juste avant que la foule ne commence à manifester son impatience. A l'encontre des cyclos et de leurs encombrantes montures ou de l'incompétente ?

Comme il reste encore du temps à consommer, Gilbert entraîne son compère dans la zone de commerce des produits détaxés. Comme ça pour voir... Mais d'un seul coup, Francis pâlit et s'affole : « *Je n'ai plus ma sacoche !* ». Moment de désarroi... puis course «raisonnable» (surtout ne pas affoler ceux qui voient des terroristes partout !) jusqu'au portique magnétique de contrôle des bagages à main. La sacoche, qui trône bien en vue sur la machine à rayons X, est déjà serrée de près par deux policiers méditatifs... Ils remettent sans difficulté le bagage à son propriétaire avec toutefois une petite leçon de morale que le fautif n'entend pas. Il est au bord de la défaillance et doit s'asseoir quelques minutes sur le premier banc venu... Quelle trouille ! Même si billet et portefeuille n'étaient pas dans ladite sacoche, ça doit faire un drôle d'effet de voir partir en fumée tous ses petits objets personnels...

Cette mésaventure sera la dernière de cette grande aventure et l'ultime torture imposée par le chérubin Francis à son protégé. Jusqu'au bout, il aura sévi celui-là !

Le reste est une chronique sans histoire.

Embarquement et décollage dans l'horaire. Replongée dans le "monde d'en bas" à travers la presse gracieusement distribuée par une hôtesse avenante et par un plateau-repas, cousin très germain de celui servi trois semaines plus tôt entre Roissy et Copenhague. Transit dans l'usine Charles de Gaulle avec un délai horaire largement suffisant pour boire une bière, faire les comptes et assister à la pénible qualification de la sélection espagnole aux tirs au but contre ??? (peu importe, surtout pour des Danois déjà qualifiés !) et séparation d'un vieux couple de deux compagnons qui viennent d'ajouter une nouvelle chaîne à leur amitié.

Ils n'oublieront jamais leur grand bonheur partagé, là-haut dans la Sierra.

87 on ne saurait leur tenir rigueur des crevaisons par talonnage, imputables surtout à l'insuffisance du gonflage de leurs roues !

Francis retrouvera sa randonneuse en bon état et pourra rejoindre son nid bordelais et son épouse en pédalant. La Berthoud de Gilbert arrivera fortement amochée à Lyon et n'aurait jamais pu reprendre la route ainsi. Pour la consoler, son maître lui promet qu'elle ne voyagerait plus jamais par avion. Et heureusement pour eux, Eliane attendait son mari à l'aéroport Saint-Exupéry.

Antoine de SAINT-EXUPERY et son Petit Prince...

Hans Christian ANDERSEN et sa Petite Sirène...

Deux merveilleux conteurs et deux parrains de luxe pour ce long récit qui a commencé comme un conte et qui se termine comme une belle histoire...

FIN

ANNEXES

A - Présentation des artistes et de leurs montures

Le PARALYTIQUE

Gilbert JACCON, le Bourguignon, est aussi le doyen par son année de naissance (1938), mais le moins expérimenté car il n'a découvert la vraie grande randonnée qu'en 1994, à l'occasion de sa première Diagonale. Depuis il a fait beaucoup de chemin, sur les routes de France et d'Europe, mais cette présentation n'a pas pour objet de dresser un palmarès...

En cours de raid, sa tâche principale est le pilotage car il a toujours aimé les cartes routières et il possède un bon sens de l'orientation. Poly-baragouineur et parlant presque couramment un portugais brésilien acquis au cours d'une décennie passée dans le pays du « futebol », il est en première ligne pour régler les problèmes d'intendance. Fana de photo, c'est aussi lui qui active le plus souvent un petit compact Yashica de 12 ans d'âge, mais encore très vaillant malgré ses nombreuses aventures (près de 300 clichés durant ce raid, presque tous exploitables, même ceux faits en roulant). Enfin, pendant les longues soirées d'hiver, il aime écrire et décrire leurs aventures, avec humour et un peu d'excès aussi...

Son pseudonyme a surgi après une chute près de Fécamp au cours de leur Tour de France...

Ses coordonnées : 18, ruelle Berthet, 21200 BEAUNE – tél : 03 80 22 80 65

Email : gilbert.jaccon@neuf.fr

Site WEB : www.gilbertjac.com

Sa randonneuse : de marque Berthoud, de couleur noire et faite sur mesure au début de 1995, c'est la compagne robuste et quasi-indestructible (il faut cela car le cavalier est plutôt du genre « catastrophe ») ; roues de 700, pédalier 2 plateaux (42x29) et roue-libre 9 vitesses (13 à 28) avec manettes de changements de vitesses aux poignées de freins (confort et sécurité !) ; freins de type cantilever; dynamo sous le pédalier, garde-boue métalliques et porte bagages avant et arrière ; grosse sacoche avant et deux sacoche latérales arrière ou une sur le porte-bagage selon le cas...

L'AVEUGLE

Francis POUZET, le Bordelais, est le cadet par son année de naissance (1942), mais le plus expérimenté avec une carrière commencée en 1977 « par un mytique Bayonne-Luchon ». Depuis il a fait beaucoup de Diagonales, Flèches, Mer-Montagne et tutti-quanti sur les routes de France et d'Europe.

En cours de raid, sa tâche principale est d'assurer le rythme et le respect de l'horaire, quels que soient les aléas climatiques (aucun vent de face ne saurait le rebuter), les incidents mécaniques (c'est le roi de la Rustine et du changement de rayon) et les glandouillages touristico-photographiques de son compagnon. C'est aussi le preneur de notes en cours de route, l'horloge digitale et le compteur kilométrique et altimétrique de précision.

Il doit son pseudonyme à de sérieux problèmes de vue, auxquels la médecine et la chirurgie parviennent à pallier, moyennant des soins et des manipulations de lentilles bi-quotidiens...

Ses coordonnées : 41, rue Fondaudège, 33000 BORDEAUX – tél : 05 56 52 18 91

Email : pouzet.fr@wanadoo.fr

Sa randonneuse : de marque Saint-Martin, de couleur bleue, c'est une compagne pas encore vraiment rodée puisque sortie d'atelier en février 2002 ; roues de 700, pédalier 3 plateaux (50x42x34, ce dernier étant cycloïdal, c'est à dire pas rond) et roue-libre 9 vitesses (14 à 28), du moins au départ (voir chapitre 20) avec manettes de changements de vitesses Ergopower (poignées de freins) ; freins et dérailleurs Campagnolo Véloce ; dynamo sous le pédalier, garde-boue métalliques et porte bagages avant et arrière ; grosse sacoche avant et sacoche arrière.

B - LE RAID EN CHIFFRES

La Sirène Danoise

Jour	Etape	km jour	moy. km/h	Δ m jour	km cum.	Δ m cum.	Conditions climatiques
Lundi 27 mai	COPENHAGUE - PUTTAGRDEN	156	23,0	425	156	425	beau temps, pas de vent
Mardi 28 mai	PUTTAGARDEN - ARMSDORF	216	22,7	760	372	1125	<i>idem</i>
Mercredi 29 mai	ARMSDORF - CLOPPENBURG	135	20,1	160	507	1285	assez beau vent contraire
Jeudi 30 mai	CLOPPENBURG - TIEL	247	21,0	260	754	1545	<i>idem</i>
Vendredi 31 mai	TIEL - SISJELE	216	19,8	235	970	1780	<i>idem</i>
Samedi 1 ^{er} juin	SISJELE - DUNKERQUE	90	20,4	120	1060	1900	idéales !

En résumé : 1.060 km
1.900 m de dénivellation (soit une moyenne de 180 m aux 100 km)
21,20 kilomètres dans l'heure de route en moyenne

La Nord-Sud métropolitaine

Jour	Etape	km jour	moy. km/h	Δ m jour	km cum.	Δ m cum.	Conditions climatiques
Dimanche 2 juin	DUNKERQUE - LA VERBERIE	220	22,4	1040	220	1040	beau temps
Lundi 3 juin	LA VERBERIE - LA CHARITÉ	281	22,3	1120	501	2160	<i>idem</i>
Mardi 4 juin	LA CHARITE - SAINT-FOUR	294	20,8	2255	795	4415	beau temps puis tempête
Mercredi 5 juin	ST-FOUR - BOUJAN S/LIBRON	256	20,6	2600	1051	7015	pluie, frais vent latéral
Jeudi 6 juin	BOUJAN S/LIBRON - PERPIGNAN	101	20,0	360	1152	7375	pluie, froid et vent

En résumé : 1.152 km
7.375 m de dénivellation (soit une moyenne de 640 m aux 100 km)
21,40 kilomètres dans l'heure de route en moyenne

La Corrida Andalouse

Jour	Etape	km jour	moy. km/h	Δ m jour	km cum.	Δ m cum.	Conditions climatiques
Vendredi 7 juin	PERPIGNAN - GÉRONE	94	20,7	780	94	780	fraîcheur – pas de pluie
Samedi 8 juin	GERONE - TARRAGONE	216	21,9	1980	310	2760	pluie ¾ de la journée
Dimanche 9 juin	TARRAGONE - CASTELLO	204	18,9	1020	514	3780	vent contraire violent
Lundi 10 juin	CASTELLO - VILLENA	209	20,6	1260	723	5040	chaleur – peu de vent
Mardi 11 juin	VILLENA - HUESCAR	202	21,5	1845	925	6885	beau – vent portant
Mercredi 12 juin	HESCAR - ALT. 1650	162	18,6	2450	1087	9335	très beau – vent portant
Jeudi 13 juin	ALT. 1650 - LANJARON	90	12,0	2200	1177	11535	beau temps
Vendredi 14 juin	LANJARON - MALAGA	128	19,6	820	1305	12355	<i>idem</i>

En résumé : 1.305 km (sans compter la dizaine de km pour aller à l'aéroport)
12.355 m de dénivellation (soit une moyenne de 950 m aux 100 km)
19,80 kilomètres dans l'heure de route en moyenne

... et pour le grand saut européen :

3.517 km
21.630 m de dénivellation (plus de 6 "Veleta" en partant de la Costa del Sol !)
20,7 km pour chaque heure de route (avec 8 kg de bagages et plus de 5 km de marche dans la descente de la Sierra !)

C - LE RAID EN IMAGES



Éliane avait souhaité faire une photo de la randonneuse « embarbotée dans son grand carton »... (pg. 9)



A 10h30 précises, Francis jette la carte légale dans la boîte postale, sise devant ce Danhostel AMAGER, synonyme de beaucoup de mésaventures (pg. 15)



Le temps de faire meilleure connaissance avec le sympathique jeune homme... (pg. 16)



La route est doublée d'une étroite et excellente piste cyclable. Quel plaisir de pouvoir rouler sans se préoccuper des chauffards... (pg. 18)



A Plön, Gilbert a exploré la rue centrale très animée et il a photographié une harmonieuse chapelle aux murs de brique rouge... (pg. 19)



A Oldenburg, la brique rouge se mêle au crépi blanc (pg. 23)

Planche 1



La roue libre de Francis est tout simplement cassée et vomit ses billes sous le regard incrédule de son maître... (pg. 24)



C'est même écrit en français, quel honneur ! (pg. 26)



C'est un moulin à calotte tournante qui présente orgueilleusement ses ramures... (pg. 30)



Comme il est agréable de pouvoir pédaler ainsi "haut perché", en essayant de percer les secrets du monde des grands fleuves... (pg. 30)



Un vrai petit troupeau de jeunes gens occupe la piste... (pg. 33)



Paysages de polders, de larges voies d'eau et de petits canaux de drainage, d'anciens moulins et de modernes éoliennes... (pg. 33)

Planche 2



Les forêts cèdent la place aux cultures maraîchères... (pg. 33)



Bruges n'est pas encore réveillée, mais dévoile déjà toute sa beauté... (pg. 35)



Difficile de se retenir de nourrir ces « Blik-ken-Vanger » voraces...(pg. 35)



... une excellente piste cyclable sur la berge du canal sans nom qui va de Feurnes à Ostende (pg. 35)



Sur le front de mer de Malo-les-Bains, il fait un temps superbe, mais il y a beaucoup plus de monde sur les trottoirs que sur le sable... (pg. 36)



André et Francis mettent la carte «Arrivée» en boîte à 12h40...(pg. 36)

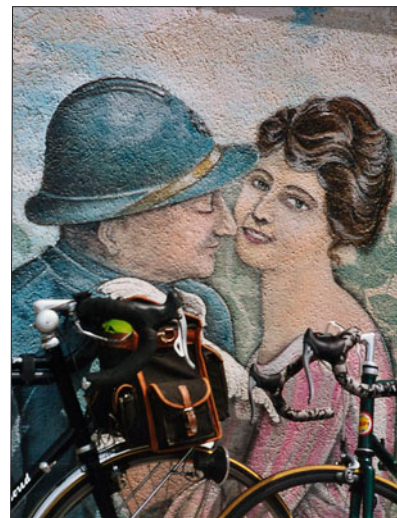
Planche 3



C'est en pleine forme et déjà bien hâlé que le duo se présente un peu après 9h00... (pg. 38)



Entourés de cyclos comme eux... montés sur des vélos sans sacoches, pas comme eux... (pg. 38)



Cette jeune fille n'avait pas vu venir les carnages de la Grande guerre... (pg. 39)



A Marvejols, un curieux groupe de bonshommes de pierre lancés dans une sarabande... (pg. 56)



... à La Canourgue, où ils tombent sur le Petit Casino de leurs rêves... (pg. 56)



... à l'abri du Sabot de Malepeyre... (pg. 56)



Séance photo avec Louis devant le Commissariat de Perpignan. Accolade émue des deux compères. Leur fierté est légitime... (pg. 62)

Planche 4



Perpignan, 12h58' ; portrait, devant la pizzeria, d'un Aveugle souriant et tout neuf vêtu d'un splendide maillot jaune et noir... (pg. 65)



Le Perthus. Une foule polyglotte s'affaire dans le foutoir que des bazars dégueulent sur le trottoir... (pg. 66)



Figueres - ... l'étrange objet non identifié se révèle être la Tour Galatée du musée Salvador Dali (pg. 66)



A Gérone, la principale attraction touristique est la très pittoresque vue sur l'alignement des immeubles aux façades colorées qui se reflètent dans le cours d'eau, l'Onyar... (pg. 66)



Devant le panneau de Terrassa, Gilbert parvient à sourire en soulevant son poncho... (pg. 69)



La renaissance a lieu à l'entrée de Gelida avec le premier rayon de soleil. Le ciel est encore bien noir... mais la pluie a enfin cessé... (pg. 70)

Planche 5



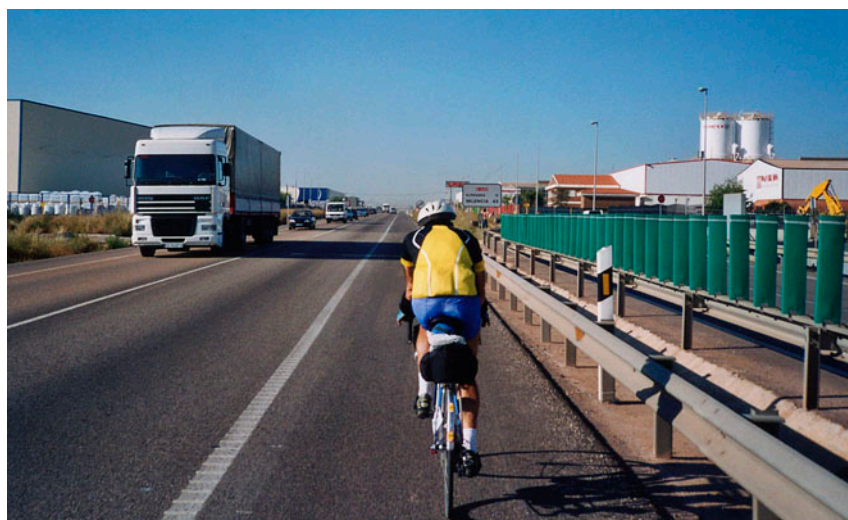
Tarragone - ... les ruines du théâtre romain dont les gradins .sont adossés à une eau turquoise qui fait rêver... (pg. 72)



... la pauvre randonneuse terrassée par le panneau du km. 1000 de la N340... (pg. 58)



Quelques rares orangers portent encore des fruits... (pg. 75)



La N340 s'est remplie de camions... Elle traverse de longues et insipides zones industrielles qui n'ont rien qui les différencient de leurs cousines d'Outre Pyrénées (pg. 75)



Retour aux sources et aux heures de gloire de la Via Augusta : un centurion ne va-t-il .pas déboucher, lancé sur son char ? (pg. 76)



Devant les Tours de Serrano à València, Francis exhibe avec fierté son « mayo iaine »... (pg. 76)

Planche 6



... le "puerto" de Jumilla - Gilbert pose avec un sourire inquiet car le mal de dents reprend le dessus... (pg. 80)



Plus inattendues encore sont les rizières de la région de Calasparra... (pg. 79)



Caravaca est une ville sainte depuis le miracle qui survint en 1231... (pg. 80)



De vastes zones de graminées occupent l'espace libéré par les cultures maraîchères et les oliveraies... (pg. 81)



... mais chaque coin de terre plus fertile et irrigable est exploité (pg. 81)



... la route, légalement autorisée, est ce chemin de terre... (pg. 84)

Planche 7



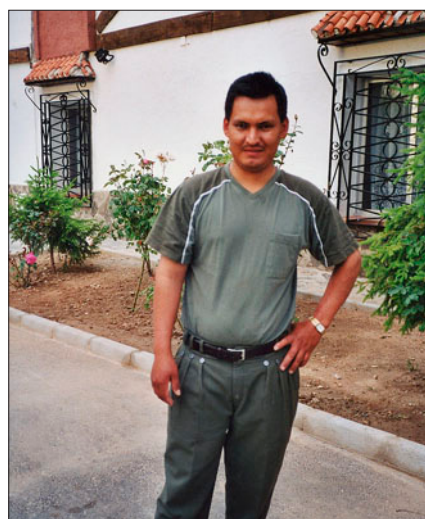
... ont engendré une ivresse passagère chez le Paralytique qui se prend pour la « Belle de Guadix »... mais son compère n'a d'yeux que pour la Sierra Nevada et ses névés... (pg. 85)



...car la petite route blanche est une voie de 6 mètres au revêtement parfait... (pg. 86)



Le choix se porte sur le Don José qui présente la particularité d'être ouvert et presque désert, puisqu'il n'y a qu'une seule voiture garée sur le parking... (pg. 88)



... enchanté par son nouveau copain qui est Équatorien et qui se nomme Fernando (pg. 88)



Et soudain, au terme d'un enchaînement de lacets, le Pico de Veleta daigne enfin se présenter... (pg. 90)



La route se redresse et oblige à jouer du dérailleur... (pg. 91)

Planche 8



... il jurerait avoir ressenti une vraie déception en constatant la faible épaisseur des névés.. (pg. 92)



De larges lacets posés sur l'épaule permettent d'apprécier la progression vers le sommet. (pg. 92)



La route, devenue piste, vient mourir à une trentaine de mètres d'un refuge en maçonnerie, assez hideux par lui-même, mais génialement accroché sur l'arête rocheuse. (pg. 93)



3392 ? 3393 ? 3398 m ?
Quelle importance ?
(pg. 94)



L'Aveugle laisse exploser une joie totale, les bras tendus vers le ciel (pg. 94)



... un enchevêtrement d'arêtes sommitales, soulignées par la présence de nombreux petits névés (pg. 93 ; à droite, le Mulhacén - 3478 m)

Planche 9



Vers le nord, le thalweg du rio Genil, en partie caché par de gros blocs de schistes lustrés... (pg.93)



... ils associent leurs valeureuses montures à leur bonheur... (pg. 93)



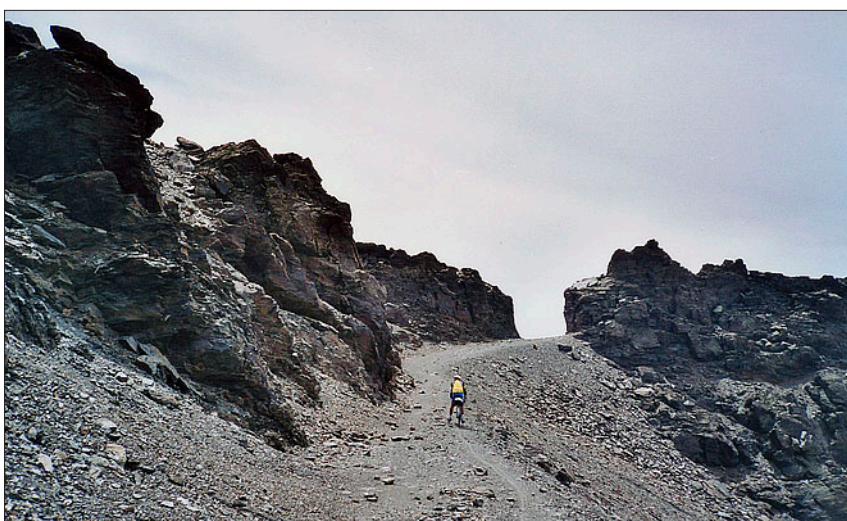
... la caillasse des sommets.. (pg. 93)



Francis a pris le temps de chausser deux sacs en plastique... (pg. 95)



... le chemin disparaissant totalement sous un névé... (pg. 95)



Un passage dans la roche comme une autre Brèche de Roland... sans doute le collado de Mulhacén - 3100 m (pg. 95)



Le Mulhacén -3478 m
(on devine la piste sur son flanc)

Planche 10



... rendre un dernier hommage à celui qui aura enchanté cette journée : le Pico de Veleta... Une petite dent sur l'horizon, mais un Grand d'Espagne ! (pg. 96)



Un coup de démonte-pneu par là, Et un frottis de papier de verre par ici... Olé ! (pg. 97)



Les Alpujarras : imaginez un chapelet de villages admirables... qui flottent entre 1000 et 1500 m d'altitude... (pg. 97)



Tiens, revoilà la détestée N340 (pg. 100)



Sur la Costa del Sol, la magnifique cité balnéaire de Nerja... (pg. 100)



La Costa del Sol près de Torre del Mar

Planche 11



C'est avec un soupir de soulagement que Gilbert photographie son compère devant le panneau d'entrée dans Málaga à 15h25' précises et que, deux minutes plus tard, il glisse la carte "Arrivée" dans un "Correos"... (pg. 101)

Málaga... avec sa cathédrale mi-rennaissance, mi-baroque, assez "mastoc"... (pg. 101)



A l'Alhambra de Grenade, ils visiteront tout... ou presque. Gilbert fera beaucoup de photos des jardins... des bassins (Cour des lions) ... et des stucs... (pg. 102)



A l'aéroport de Málaga commence une longue attente (pg. 103)



A l'aéroport de Lyon, Gilbert a promis à sa randonneuse qu'elle ne voyagerait plus jamais par avion... (pg. 104)

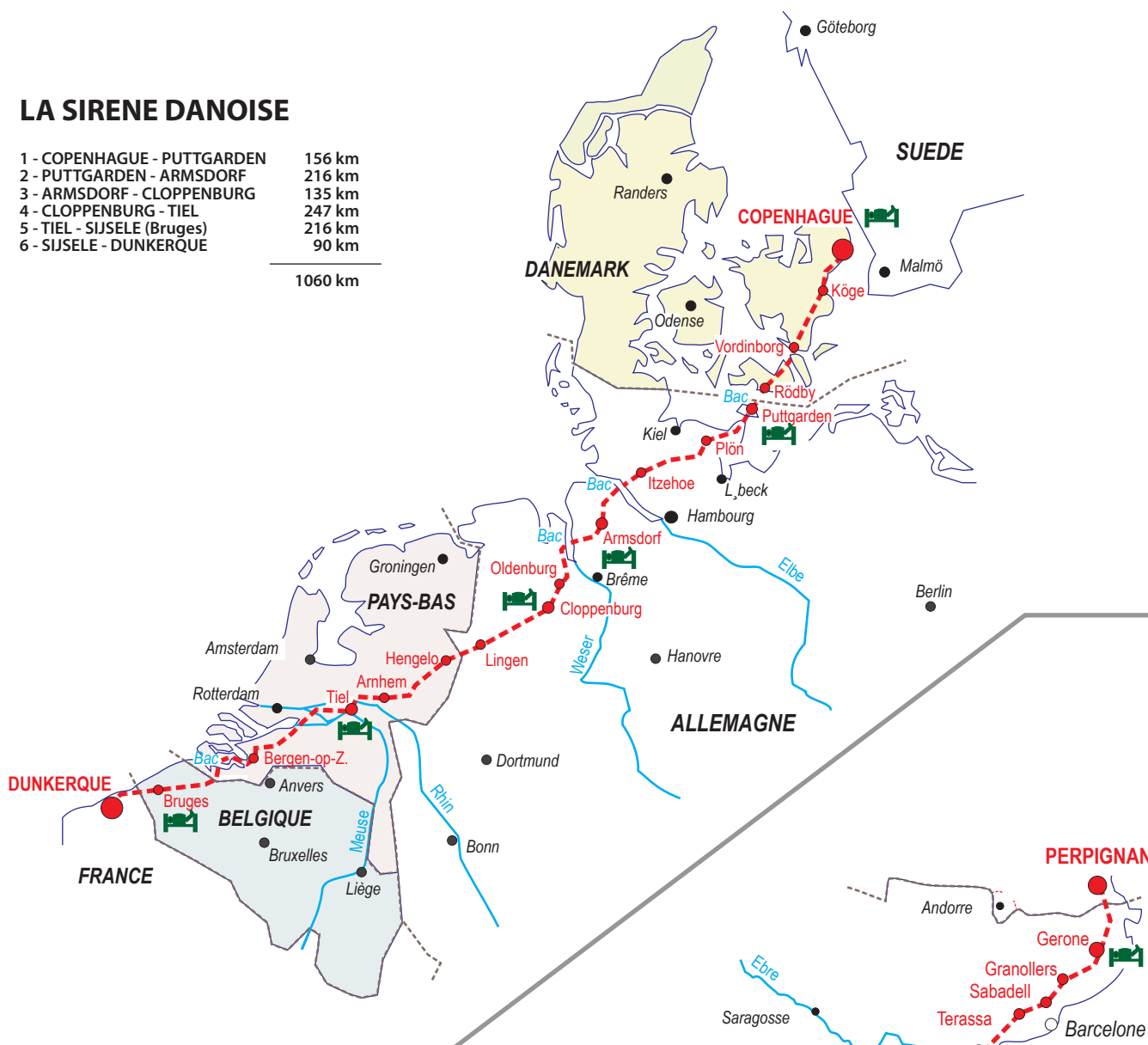
Planche 12

D - LE RAID EN CARTES

LA SIRENE DANOISE

- | | |
|-----------------------------|--------|
| 1 - COPENHAGUE - PUTTGARDEN | 156 km |
| 2 - PUTTGARDEN - ARMSDORF | 216 km |
| 3 - ARMSDORF - CLOPPENBURG | 135 km |
| 4 - CLOPPENBURG - TIEL | 247 km |
| 5 - TIEL - SIJSELE (Bruges) | 216 km |
| 6 - SIJSELE - DUNKERQUE | 90 km |

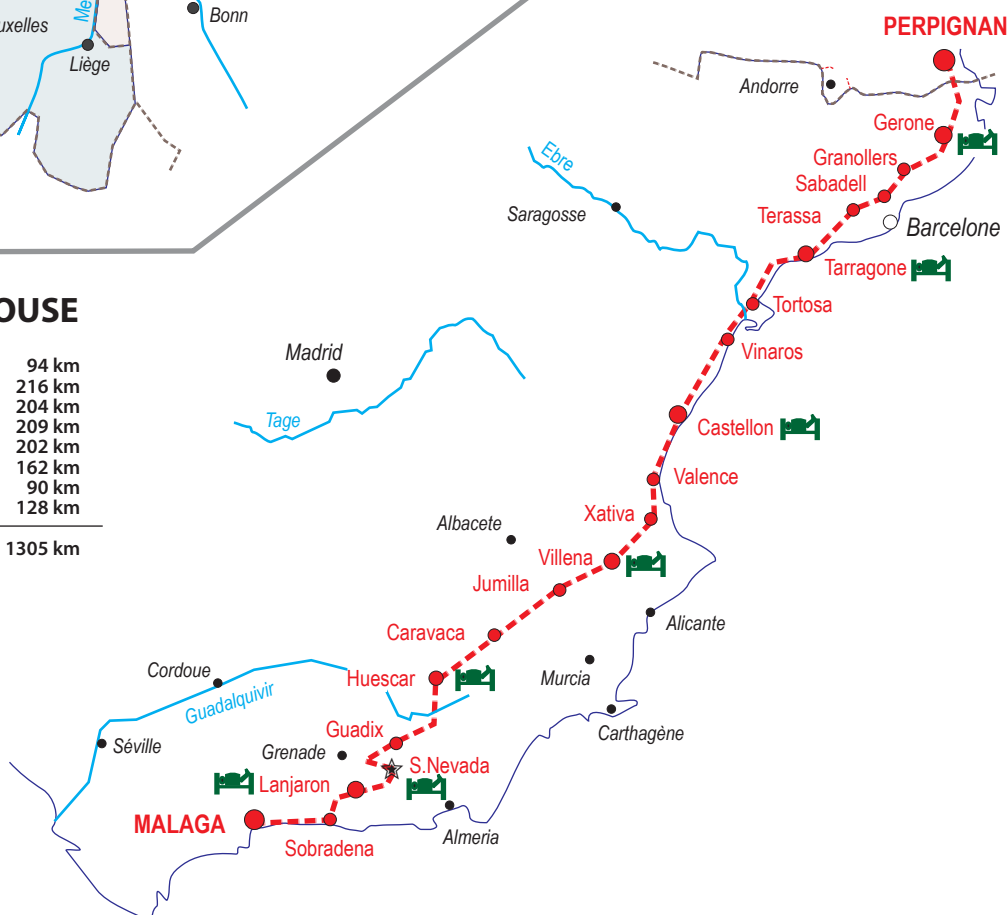
1060 km



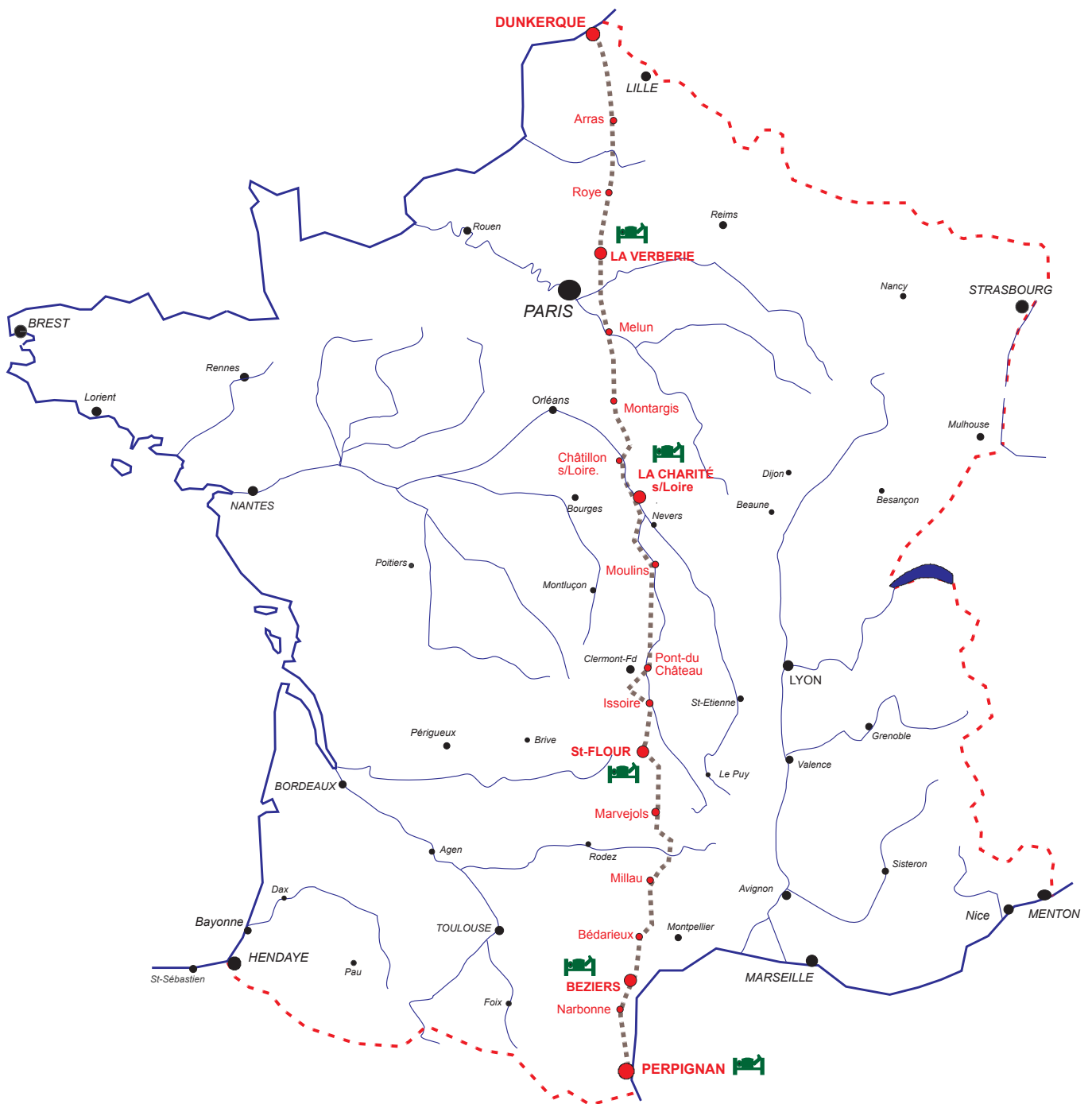
LA CORRIDA ANDALOUSE

- | | |
|---------------------------|--------|
| 1 - PERPIGNAN - GERONE | 94 km |
| 2 - GERONE - TARRAGONE | 216 km |
| 3 - TARRAGONE - CASTELLON | 204 km |
| 4 - CASTELLON - VILLENA | 209 km |
| 5 - VILLENA - HUESCAR | 202 km |
| 6 - HUESCAR - S. NEVADA | 162 km |
| 7 - S. NEVADA - LANJARON | 90 km |
| 8 - LANJARON - MALAGA | 128 km |

1305 km



LA DIAGONALE NORD - SUD MÉTROPOLITAINE



1 - DUNKERQUE - LA VERBERIE	220 km
2 - LA VERBERIE - LA CHARITÉ	281 km
3 - LA CHARITÉ - SAINT-FOUR	294 km
4 - ST-FOUR - BOUJAN s/Libron	256 km
5 - BOUJAN - PERPIGNAN	101 km
	1.152 km

Table des matières

Chapitre I	De l'euphorie au désespoir	5
Chapitre II	La fuite vers l'Allemagne	12
Chapitre III	Balade en Holstein	18
Chapitre IV	Au bord de l'abandon	23
Chapitre V	Une longue journée sans histoire	26
Chapitre VI	Balade hollandaise	30
Chapitre VII	La vie est belle	35
Chapitre VIII	Un départ en fanfare	38
Chapitre IX	Une bonne tranche de France	43
Chapitre X	Quand la tempête se déchaîne	49
Chapitre XI	Apocalypse Way	55
Chapitre XII	Le monde à l'envers	60
Chapitre XIII	Remise en jambes	65
Chapitre XIV	Obscurités catalanes	68
Chapitre XV	Vent présent et mer absente	72
Chapitre XVI	Que calor !.	75
Chapitre XVII	Un désert bien exploité	79
Chapitre XVIII	Manœuvres d'approche	84
Chapitre XIX	Le grand jour	90
Chapitre XX	Résumé des trois dernières journées	100

Annexes

A - Présentation des artistes et de leurs montures	106
B - Le raid en chiffres	107
C - Le raid en images	108
D - Carte schématique des EuroDiagonales	122
E - Carte schématique de la Diagonale de France	123